YUGCIB OEUVRE INTÉGRALE

LIVRE 7

VISAGES (Texte de 2008)

VISAGES : le texte de 2008 (inachevé)

Jérôme Nodenot évoque cette « tentation autobiographique » qui est celle de bon nombre d'écrivains – d'hier et d'aujourd'hui – et qui, assurément est aussi la mienne...
André Gide dans « Si le grain ne meurt », Claude Lanzmann dans ses mémoires (Le lièvre de Patagonie) et bien d'autres auteurs connus ou moins connus ; ont ainsi, à un certain moment de leur vie, eu la tentation d'écrire les événements, les lieux et les visages de leur vie...
Dans la mesure où les personnages réels, encore vivants ou disparus, ont tenu le devant de la scène, c'est à dire ont eu la parole et le rôle principal ; et où ces personnages, ces lieux et ces événements ont constitué l'essentiel de l'histoire racontée par l'auteur... L'on peut dire je crois, que la « tentation autobiographique » était alors un acte plus « louable » (et sans doute plus « littéraire ») qu'une « exhibition de soi » (dont le monde n'a que faire et qui serait somme toute assez banale ou ordinaire)...

J'ai dans l'idée que le « genre autobiographique » en littérature, est le genre le plus difficile... et le plus aléatoire qui soit puisqu'il n'intéresserait même pas forcément, à prioiri, des personnes proches de l'auteur, de sa famille ou de ses connaissances ou de ses amis...
Toutes les histoires de nos vies sont des histoires aussi banales qu'uniques... Banales parce qu'elles sont purement et seulement humaines d'une part ; mais uniques parce qu'elles ne sont que d'une seule fois et de cette manière ou arrangement là, pour chacune d'entre elles...

Le caractère aléatoire des choses de la vie, de tout ce que l'on réalise, de tout ce que l'on exprime, de tout ce qui survient ou ne survient pas dans notre vie pour telle ou telle raison justifiée ou non... M'a toujours fasciné et interpellé... M'a toujours paru en définitive plus « juste » - et peut-être plus « moral »- si je puis dire... Il y a là une vraie réflexion, grave, profonde, sans réponse « toute faite » ou « proposée »...
Dans l'aléatoire il me semble qu'il y a comme une « vérité naturelle » - ou « cosmique » même... Une « vérité » qui mettrait tout le monde, tout ce qui existe, sur un même « plan d'égalité » - ou d'uniformité – mais comme un prisme qui aurait un nombre infini de facettes, de facettes différentes les unes des autres en nuances de couleurs et de luminosités...

Voici le texte – à ce jour encore inachevé – de « VISAGES » ou « Diagonale point net »...
... Dans l'écriture d'un texte ou d'un récit autobiographique, il me semble aussi que la période d'enfance ou d'adolescence demeure dans la vie d'un auteur ou d'un écrivain, la période la plus « déterminante », la plus « écrivable » peut-être... Et c'est la raison pour laquelle en ce qui me concerne, la « tentation autobiographique » au delà de mon enfance et de mon adolescence, ne se manifeste pas de la même manière que par l'écriture d'un récit autobiographique d'un seul tenant... mais plutôt par des récits anecdotiques dispersés, épisodiques et de circonstance ou de contexte particulier...

Ma vie est comme une route en diagonale, non tracée au cordeau…

Vécu, anecdotes, souvenirs, visages… J'en suis le narrateur, uniquement le narrateur même si vous percevez à travers ces lignes, ces « essences » ou ce regard de moi…
Les gens dont je parle ont existé ou sont encore présents dans ma vie « en diagonale non tracée au cordeau ». Ils y sont, ces gens, les acteurs ou personnages principaux.

Et voici pour commencer, un « petit brin de généalogie Yugcibienne »…

Mon arrière grand-mère (Petite mémé) la maman de mamy, née le 26 octobre 1873 à Audon, département des landes ; et décédée à Tartas le 14 mars 1969... Avait tout le temps mal à la tête, au ventre, attrapait des rhumes et des bronchites, était souvent sujette à des syncopes ; mais elle vécut 96 années, lisait le journal sans lunettes et bêchait encore son jardin à l'âge de 91 ans…
C'était une Dehez épouse Lasserre, issue d'une famille de vrais Landais des Landes d'antan.
Sa fille Suzanne (ma mamy) née le 5 juin 1903 à Onard, petit bourg de Chalosse, et décédée le 19 février 1999 à Tartas ; fut sa vie durant « toujours patraque »… Et d'ailleurs lorsqu'elle mit Lulu (ma mère) au monde le 10 Août 1924 à Bordeaux, elle crut mourir… Mais sa belle mère, la Mémé Abadie, une femme d'une trempe telle qu'on en voit peu en ce monde, la sauva, de son régime à elle, régime qui consistait surtout à « ne pas se laisser abattre ».
Par contre mon Papé Georges Abadie, le mari de Mamy, né le 9 avril 1898 à Arcachon, lui n'a jamais été au toubib de sa vie mais il est mort subitement à l'âge de 68 ans, le 9 janvier 1967 à Tartas.

Je n'ai jamais été, personnellement, « très copain avec les toubibs »…
Ils vous racontent toujours les mêmes choses : faut pas faire ci, faut pas faire ça…
Et les Zopitos, ça c'est la super galère! Avec leur bouffe aseptisée, couvée sous cloche, et le pistolet à pipi plein à ras bord, qu'il faut pleurer pour faire vider…
…Plutôt crever avant 90 ans mais entouré de jeunes et de filles chic ; et droit comme un I sur un vélo trente bornes par jour…

Premier jour d'école…

C'était le mardi 21 septembre 1954, alors que, depuis la veille, pour la première fois, je venais d'entrer à " la grande école ". J'avais six ans. En ce temps là, au temps de l' école des années 50, avec des pupitres en bois et des encriers dans le trou, à CAHORS, on ne disait pas " cours préparatoire ". C'était le " Petit Lycée ", soit les classes de l'école primaire, qui faisaient alors partie du Lycée, le Lycée Gambetta. La classe dans laquelle j'entrai était la " 12ème ", celle où l'on apprend à lire et à écrire. En dépit de mon très jeune âge, on m'avait mis " demi pancu ", parce mon père et ma mère, travaillant tous les deux, avaient décidé que je prendrai mes repas au Réfectoire, à midi.
Vraiment, cette école là, au " Petit Lycée ", à Cahors, en 1954, ce n'était pas le rêve... Quel populo! Quels cris, quelle bousculade ! Des murs gris, des grilles partout, des verrières sombres... Et le réfectoire, quelle horreur ! Nous étions 10 par table, les assiettes étaient épaisses et sales, je me trouvais au milieu de " Grands " en blouse grise qui se moquaient de moi parce que je ne voulais pas manger de " fayots ".
Ce mardi 21 septembre, il faisait très beau, une journée d'été, et dans l'après-midi alors qu'un soleil radieux et qu'une lumière à la fois très vive et très douce inondait la salle de classe par de hauts vasistas entr'ouverts, nous étions tous assis autour d'une immense table ovale en bois très clair, et encombrée de boîtes de peinture, feuilles de dessin, crayons, pots,

pâte à modeler et bandes de papier multicolores. La maîtresse, une très jolie et très gentille jeune femme, très bien habillée, allait de l'un à l'autre pour vérifier ou plutôt admirer nos " oeuvres ". Elle s'extasiait devant les dessins et les bonshommes en pâte à modeler et n'arrêtait pas de rire, de féliciter l'un ou l'autre et de dire tout le temps quelque chose de gentil. Même les plus " durs à cuire ", ceux qui s'étaient déjà battus dès le premier jour et remuaient en permanence, lançaient des boules de papier ou de chewing-gum, « piquaient » les crayons ou les buvards des copains… Oui, même ceux-là, cet après-midi autour de la table ovale, s'étaient mués en " artistes " de génie et s'exprimaient bruyamment, expliquant ainsi à leur façon ce qu'ils venaient de réaliser.
A ce moment là, dans la lumière du soleil de cet après-midi, si vive et si douce, si enivrante ; au milieu de cet immense " chantier " de pâte à modeler, de feuilles de dessin et de créations si diversifiées, dans cette atmosphère qui était plutôt celle d'une fête, d'un goûter d'anniversaire ou d'une kermesse, je me suis senti très intimement relié à tout ce qui m'entourait. Les autres garçons de mon âge n'étaient plus des étrangers, et à mon tour, je rivalisai de pitreries, d'exclamations drôles, et de créations fantastiques en pâte à modeler car c'était là que j'excellais. Et tout à coup, au plus fort des rires et de l'enthousiasme général, dans la symphonie de tous ces bruissements de voix, de papier froissé, de mains tapantes et de " bravos ", dans un rayon de soleil encore plus enivrant et plus pur que tous les autres, je me suis immobilisé et demeurai figé, médusé, contemplatif, les yeux perdus dans l'immensité d'un ciel qui venait de s'ouvrir dans ma tête. Un visage alors se tourna vers moi, celui de la maîtresse d'école, et de ce visage rayonnaient un sourire et un regard tels que je n'en avais encore jamais vu de ma petite vie. Nous nous sommes regardés longuement, elle n'a rien dit, et moi non plus, d'ailleurs... Tout ce que je puis dire, c'était comme si des milliers d'étoiles de toutes les couleurs descendaient du ciel en une sorte de pluie qui lavait tout et dont les gouttes transparentes et brillantes donnaient une autre luminosité, un autre sens au monde, comme si le " manège ", au lieu de tourner comme il tournait d'habitude, valsait, vibrait. Et j'avais envie de sauter à pieds joints dans ce visage, ce sourire et ce regard... En fait, la maîtresse d'école, je la pris tout entière, de la tête aux pieds, au plus profond du bleu de mon ciel. De toute son élégance et en même temps, de sa simplicité, de sa délicatesse, de tout ce qui émanait d'elle et que j'ai ressenti très fortement en cet instant. C'était plus beau, plus vrai, plus réel, plus crédible, que toutes ces histoires de fées qu'on racontait alors aux petites filles. Et je me suis dit, que finalement, l' école, ce n'était peut être pas si mal que cela. Tant pis pour les horribles " fayots " du " réfectoire ", pour les verrières poussiéreuses et les grilles, les murs gris et les mauvais coups des " chenapans " mal élevés… Du moment qu'un tel visage se tournait ainsi vers moi et me regardait avec autant de gentillesse.

A six ans, je sortais à peine de la toute petite enfance. Dès mes 3 ans, je me souviens bien avoir été à l' école maternelle mais ce n'était pas pareil. Dans une ville telle que CAHORS, à l'époque, à l'école maternelle l'on y faisait déjà l' apprentissage de la vie sociale. C'était un environnement assez hostile autant que je me souvienne : il fallait déjà savoir se battre, faire attention à ses affaires personnelles et les coups de plume ou de crayons, voire les coups de ciseaux (même avec des bouts arrondis), étaient monnaie courante entre garçons turbulents, violents et tapageurs. On se faisait facilement voler son goûter, les punitions pleuvaient : ça allait des " gros yeux " aux coups de règle, ou au " piquet ".
Sans nul doute, le visage et le sourire de ma première institutrice, à mon arrivée à la "

grande école ", ont été reçus comme un cadeau du ciel, un évènement exceptionnel.
A six ans je n'avais pas dans mon esprit d'idées déterminées, de repères, d'images ou de modèles qui eussent pu constituer pour moi des éléments de réponse à certaines interrogations. Je ne savais rien du monde dans lequel je vivais, je n'avais que des étonnements, de vagues pressentiments que je ne pouvais pas analyser, je n'avais alors que des questions… Mais vraiment, oui, beaucoup de questions... Si l'on me surprenait tout seul, immobile, bien sage et le regard ouvert comme une fenêtre devant un paysage immense, si l'on me " voyait penser ", on croyait en fait que je rêvais et que j'étais " dans la lune ". En vérité, je réfléchissais. Des images étonnantes se formaient dans mon esprit, je ne croyais pas vraiment à tout ce que je voyais de mes yeux ni à ce que j'entendais de mes oreilles. Tout commençait par le mot " pourquoi ", avec un grand point d'interrogation. Ce n'était pas la connaissance que je recherchais, parce que la connaissance et tout ce que racontaient les " grandes personnes " me paraissait abstrait, non convaincant, et pas non plus spécialement rassurant. C'étaient des réponses que je cherchais mais je me doutais bien cependant, que les " grandes personnes " les sortaient, ces réponses, de tous les tiroirs qu'elles pouvaient avoir dans leur tête. Et dans les tiroirs on croit parfois qu'il y a de la magie mais ces tiroirs ne contiennent que ce que l'on a trouvé ou ramassé... ou acheté, ou volé... Il m'arrivait de penser, peut être pour me rassurer, que lorsque je serais grand, les réponses, alors, commenceraient à prendre forme, et que même si elles ne me convainquaient pas tout à fait, elles finiraient par effacer un certain nombre de " pourquoi ".
Bien des années ont passé depuis l'automne de ma première année d'école et les " pourquoi " en réalité, se sont mis à pousser comme des champignons, se sont perdus au-delà de la ligne de l'horizon. Toutefois par la magie d'un certain nombre de visages, " pourquoi " s'est un peu déshabillé de sa réalité dramatique, " pourquoi " a un peu cédé de sa violence, de sa crudité, de son inconfort, de son insécurité.

Quelques jours plus tard, ce fut Madame Basile qui remplaça la jeune et jolie, si gentille maîtresse d'école, que nous ne revîmes plus jamais...
Madame Basile nous apparut donc, un matin, avec un grand tablier à carreaux bleus et blancs tout délavé, qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Son visage paraissait dur, sévère, strié de rides ; elle devait avoir au moins 50 ans, son regard était bleu et froid, son menton tout hérissé de poils blancs. Dans un certain sens, elle ressemblait à " Tartine ", mais en beaucoup moins marrant. Elle avait derrière la tête un chignon couleur de neige sale, très strict, et cela accentuait encore la sévérité de son visage. Madame Basile était " sans magie " : dictées, calcul mental, les " pleins et les déliés ", la plume " Sergent-Major ", les encriers qui ne devaient surtout pas déborder, la chasse aux " pâtés " sur les cahiers... Oh, elle n'était pas méchante, et jamais elle ne nous a fait le coup des doigts serrés sous l'impact de la règle graduée en bois ou en fer aux bouts carrés. Mais elle était inflexible, ne supportait pas la moindre fantaisie. Il ne fallait surtout pas regarder par la fenêtre, ni " être dans la lune " ou, " faire l'intéressant ".
L'école alors ne m'intéressait plus du tout. Aussi l'apprentissage de la lecture fut-il une rude épreuve. Et encore plus le calcul, surtout le calcul mental. Comme j'étais le seul " petit " à être " demi- pancu ", à onze heures et demie la classe finie, je préférais attendre dans la classe assis à mon banc l'heure d'aller au réfectoire, plutôt que de me rendre dans la cour où il y avait tout le temps de la bagarre. Alors, je regardais madame Basile ranger ses livres, préparer le tableau pour la classe d'après-midi. Elle ne disait rien : du moment que j'étais sage et que, de mon côté je n'avais rien à exprimer….

Aucune révolte ne montait en moi, ma situation me semblait tout à fait normale et ordinaire. Je ne la détestais pas, cette madame Basile, je la regardais, et c'était tout. J'essayais de savoir ce qu'elle portait sur elle comme vêtement sous son immense et triste tablier à carreaux. Je crus discerner, par la fente laissée par l'absence d'un bouton, un tissu indéfinissable marron foncé qui, je l'imaginais devait être une robe ou plutôt quelque chose ressemblant à un sac de patates sur un corps de fourmi géante.
Cependant, et en particulier le jour de l'arrivée de Madame Basile, derrière mes yeux tristes et noyés sous une ligne d'horizon imaginaire, bien qu' extérieurement je ne laissai apparaître mon chagrin, des torrents de larmes inondaient le paysage qui était dans ma tête et j'avais vraiment très mal, au point de ne pouvoir absolument rien dire à personne.
Trois mois plus tard, le 21 décembre, un mardi également, qui était le dernier jour du trimestre ; parce que c'était un mardi 21 comme ce jour de septembre pour toujours inscrit dans ma mémoire, j'avais décidé que ce jour là devait être un jour de fête, un jour différent de tous les autres jours même si le ciel était gris et bas, et qu'il allait se mettre à neiger. Tout seul, appuyé contre un gros platane dans la cour de récréation je faisais voler dans l'air glacial une longue guirlande de feuilles mortes attachées le long d'un fil.
Si toute ma vie durant j'ai toujours eu une phénoménale mémoire des dates, c'est à cette histoire là que je le dois. Aujourd'hui, au moment où je raconte cette histoire, je ne suis pas plus avancé qu'en 1954 (ce sont toujours les mêmes questions ou presque...) Faisons le compte : aujourd'hui, cette institutrice aurait presque 80 ans... Est-elle encore en vie ? Je ne la reconnaîtrais même pas. Et pourtant, quand je rencontre une institutrice à la retraite, de cet âge là environ, très sympathique, avec un visage souriant, inévitablement, je repense à cette histoire.

L'Ermitage

Dans les années 1955 - 1956 à Cahors le jeudi, jour de congé scolaire j'allais à " l' Ermitage ". L' Ermitage était une sorte de Centre Aéré, un peu comme une colonie de vacances où les enfants des écoles passaient la journée.
Pendant toute la durée de l'année scolaire on y allait le jeudi mais pas à l'époque des vacances. Les enfants dont les parents travaillaient s'y rendaient pour la plupart d'entre eux, des enfants d'ouvriers principalement. Depuis le Centre situé tout au sommet d'une colline l'on dominait à perte de vue toute la boucle du Lot et la ville de Cahors avec le Pont Valentré et la Barbacane.
Un environnement tout à fait enchanteur, des sous-bois, un vaste pré à l'herbe tendre, des fleurs sauvages, des chemins de promenade et toutes sortes de " cachettes ", des légions d'oiseaux, des quantités de petites bêtes. Dans le grand bâtiment qui ressemblait à une école pour les vacances, il y avait une immense salle de jeux, un réfectoire bien plus gai que celui du Lycée Gambetta, où l'on y mangeait surtout beaucoup mieux : du beefsteak ou du poulet avec des frites presque à chaque fois, et des gâteaux pour le dessert. Sans compter le goûter, où l'on servait du chocolat au lait. Le dortoir était aménagé dans un espace qui ressemblait à un grenier, on y faisait la sieste, mais surtout des batailles polochon. Je me souviens en particulier dans les rares moments de calme de cette " sieste ", de ces instants merveilleux en lesquels je me sentais si fortement relié à tout ce qui m' entourait, où j'éprouvais un sentiment de sécurité et de bien-être absolus, comme si la vie tout entière devait toujours être ainsi.

J'aimais beaucoup aller à l' Ermitage, seulement mes parents ne m'y envoyaient pas systématiquement tous les jeudis ; c'était bien mieux que de rester tout seul à la maison avec des tas de jouets et de petites autos qui ne m'amusaient guère, à attendre que Maman revienne des commissions avec au fond du filet à provisions, un gros pain de pâte à modeler. A l' Ermitage, il y en avait des tonnes de pâte à modeler, et de toutes les couleurs, et bien d'autres choses encore, des jeux de construction géants, des boîtes de peinture, des déguisements... On s'y préparait à toutes les fêtes, Noël, Carnaval, entre autres. Et puis, surtout, il y avait des filles ! Avec des filles c'était bien plus marrant et plus sympathique... Mais aussi nous étions plus hardis, les garçons, plus enclins à des " coups pendables ", et il fallait que les éducateurs et les personnes qui nous encadraient, aient vraiment comme on dit, " quelque chose dans le pantalon " pour venir à bout des " fortes têtes " que nous étions tous chacun à notre façon.

J'aimais beaucoup les petites filles parce qu'en général elles étaient bien plus gentilles que les garçons, sauf quand elles se mettaient à discuter ensemble à voix basse en se chuchotant des choses à l'oreille et en nous regardant de loin. Dans ces moments là, lorsque je me sentais la cible de leurs regards et que j'entendais leurs rires de petites chèvres sauvageonnes, j'avais nettement l'impression qu'elles se moquaient de moi. Pour la plupart, elles étaient assez sauvages, solitaires ou timides. Il y en avait peu de délurées, et pour s'en approcher, jouer avec elles, il fallait tout doucement les apprivoiser. Il y en avait de laides et de belles. Mais elles étaient toutes mystérieuses et imprévisibles. La plupart des garçons jouaient les durs et rivalisaient entre eux de fanfaronnades, "roulant leurs grosses mécaniques", mais les filles n'étaient pas impressionnées pour autant. Quand aux plus délurées, elles battaient les garçons pour les " tours de cochon ". De préférence, si le pouvais, je jouais et m'amusais plutôt avec les petites filles. Je n'étais pas mauvais en dessin, assez imaginatif, j'excellais en pâte à modeler et aussi pour raconter des histoires, faire rire en imitant des grandes personnes dans des situations grotesques et caricaturales. Les petites filles aimaient tout cela. En leur compagnie j'avais envie de " m' éclater ".

Je n'aimais pas beaucoup les jeux brutaux des garçons, les jeux de ballon où l'on fait deux équipes. Dans ces jeux là, je me souviens, il y avait toujours deux " durs ", deux meneurs, qui au départ afin de former chacun leur équipe, s'alignaient à dix pas l'un de l'autre puis " faisaient les pas " jusqu'à ce que le pied de l'un recouvre le pied de l'autre. Alors ce dernier pouvait choisir en priorité. Autant que je me souvienne, Sembic, on le prenait jamais, ou toujours en dernier, parce qu'il était toujours dans la lune et qu'il ratait le ballon trois fois sur quatre.

Avec les filles, on faisait pas les pas. Et c'était presque toujours " hyper drôle ". Je crois bien que c'est à l' Ermitage, que pour la première fois de ma vie, j'ai commencé à prendre conscience de la magie de la Féminité.

Entre autres jeux, il y en avait un que j'aimais beaucoup, c'était celui de la ronde où, à un certain moment, quand on disait " embrassez qui vous voulez ", celui qui se trouvait au milieu devait effectivement embrasser celui ou celle qu'il avait choisi.

J'avais remarqué depuis quelque temps une petite fille que personne, aucun garçon ni même aucune fille n'embrassait jamais. Elle n'était pas très jolie, de visage. Et même pas jolie du tout. Très maigre, un vrai fil de fer ! Mais, je ne sais pas pourquoi, il y avait quelque chose en elle qui m'émouvait beaucoup : c'était peut être dans la façon qu'elle avait de porter ses vêtements. A chaque fois qu'elle venait à l' Ermitage, ses effets, de très bonne coupe, lui donnaient une allure de jeune fille. Ce jour là, elle portait avec autant de grâce que de

délicatesse une petite robe ras du cou, sans manches, dont le bas était au niveau de ses genoux, et cette robe lui allait fort bien. Presque une robe pour jeune fille, pincée à la taille exactement comme il faut, d'un ton gris bleu, avec des petits oiseaux dessinés sur un côté de la poitrine. On aurait dit que cette robe et surtout la manière dont elle la portait, mettait en valeur quelque chose d'elle qui ne se voyait pas, qui était à l'intérieur d'elle même dans son coeur. Je revois encore son petit visage aux traits anguleux et accusés, ses cheveux en bataille, son cou, sa nuque, ses petits bras très fins, ses jambes comme des baguettes de pain, ses petits pieds dans des chaussures à bride...
Oui, vraiment, elle m'émouvait très fort. J'avais envie d' être l' élu du milieu de la ronde pour l'embrasser, elle, et pas une autre. Le miracle se produisit : cela faisait déjà un bon moment que trois ou quatre filles en face de moi, se poussaient du coude en rigolant très fort et exhortaient l'une d'entre elles, la plus belle, mais aussi la plus délurée, à se faire remarquer par le garçon opulent qui, à ce moment là, se trouvait au milieu. Naturellement elle fut choisie, et à son tour, elle se mit au milieu de la ronde. Après avoir exécuté quelques pitreries, fait semblant d'hésiter, après deux ou trois clins d'oeil très moqueurs, et les rires redoublés des autres filles, elle s'approcha de moi et déposa sur mes joues, ou plutôt presque sur mes lèvres, deux, trois, quatre gros baisers baveux et fortement appuyés, avec un énorme sourire, un regard de feu et de glace à la fois. Je n'en demandais pas autant, mais je lui en ai gardé une reconnaissance infinie, car, de ce baiser, elle m'ouvrait la porte du ciel...
Au moment où je pénétrai dans le cercle, avant même d'avoir atteint le milieu, un grand silence se fit, à tel point qu'on pouvait entendre les rumeurs de la ville dans le lointain. L'instant semblait solennel car chacun peut être se demandait bien quelle fille un garçon tel que moi allait embrasser. J'avais, disons, une certaine popularité, à l' Ermitage, mais qui ne jouait pas forcément en ma faveur. Sans hésiter, mais tout tremblant d'émotion, avec presque des larmes dans les yeux, le coeur battant, et, avec de la tête aux pieds une immense sensation de bien-être, je m'approchai donc de cette petite fille que j'avais si souvent remarquée et qui m'avait tellement plu à cause de ce que j'avais vu en elle au delà de ses traits accusés et si peu engageants. Je ne fis pas comme tant d'autres, deux ou trois fois le tour de la ronde, faisant semblant d'hésiter... J'allai tout droit au but.
Une main en avant, les doigts tendus, j'effleurai délicatement sa nuque, juste sur le bord de sa robe, et très doucement je l'embrassai sur l'aile du nez, légèrement en dessous de la paupière. Sa peau était très douce, et je me souviens alors très précisément d'une odeur qui s'apparentait à celle des jeunes feuilles de platane au début de l'été après une pluie d'orage. Je me tenais si près d'elle, que je pouvais percevoir le léger mouvement de sa robe contre moi. Elle se raidit alors, mais cela n'était pas de la répulsion puisqu'elle ne me repoussait pas, et qu'elle me laissa même l'embrasser de l'autre côté également. Je perçus un léger craquement au niveau de son épaule : elle était tellement frêle !
Des rires énormes, des " Ah " et des " Oh ", fusèrent de toutes part. D'un côté cela me faisait rire et m'amusait parce que je comprenais tellement leur réaction qui ne m'étonnait pas du tout, mais d'un autre côté je souffrais en même temps parce que je savais que ces rires incongrus et moqueurs pouvaient blesser cette petite fille si fragile...
Comme elle ne s' avançait pas à son tour selon la règle du jeu, au milieu de la ronde, on lui donna un gage. On lui demanda tout simplement de s'asseoir à mes côtés jusqu'à la fin du jeu après avoir cependant désigné quelqu'un d' autre pour aller à sa place au milieu. Pendant tout le temps que dura encore le jeu, nous nous tenions donc étroitement blottis l'un contre l'autre et c'est à peine si nous nous sommes regardés. Nous n'avons pas non plus échangé un

seul mot. J'ai seulement vu, lors d'un imperceptible croisement de regards, le sourire d'une petite fille qui n'avait pas l'habitude de sourire. Mais j'étais tellement heureux de cet évènement !

Pendant plusieurs semaines, je ne revins pas à l' Ermitage. Sans doute à cause de l'une de ces bronchites à répétition dont j'étais coutumier dans mon enfance et qui faisait le désespoir de ma mère parce qu'à chaque fois elle devait demander des jours de congé. Jusqu'à un jeudi matin du mois de juin où, sur la place Thiers, en attendant le car, alors qu'il avait plu toute la nuit, on pouvait sentir l'odeur des feuilles de platane. Elle ne se trouvait pas là ce matin, ni au moment du rassemblement ni dans le car. Je ne la revis plus jamais. A l' Ermitage, les jeux continuèrent, c'était toujours aussi drôle. Mais je n'ai plus voulu participer au jeu de " embrassez qui vous voulez ", je ne concevais pas en effet de devoir en embrasser une autre. Je la devinais partout, elle était encore là, éternellement présente, et, à chaque fois, avec une robe différente.
Voilà donc, pour l' Ermitage...

L'Italienne et ses histoires…

Vers la fin de l'année 1956 à Cahors où j'habitais avec mes parents au 2 rue Emile Zola qui est devenu aujourd'hui le 52 (la maison existe encore en 2007, à peu près dans son état d'origine), ma mère qui exerçait un emploi de secrétariat dans un bureau à la chambre d' agriculture, avait décidé de prendre une dame à la maison pour me garder, s'occuper de moi et en même temps faire le ménage, les courses, la cuisine. J'étais souvent malade et elle ne pouvait indéfiniment s'absenter de son travail à moins de le quitter.
C'était une grosse, très grosse Italienne qui s'exprimait très bien en Français et qui avait un don très particulier pour raconter des histoires. Elle n'était pas très jolie. Mais elle avait un visage expressif, des yeux qui parlaient aussi bien et encore mieux que sa langue ; des gestes et des mimiques qui donnaient vie et âme aux personnages qu'elle inventait sans cesse. Et c'étaient des histoires à n'en plus finir, qui reprenaient trois jours après, ou le lendemain et à chaque fois cela s'arrêtait à un moment où l'on aurait aimé savoir tout de suite ce qui allait se passer. L'histoire se déroulait toujours dans des pays lointains, inconnus, imaginaires, en des époques hors du temps, à tel point qu'il était impossible de faire la différence entre le passé et le futur. Les paysages étaient couverts d'immenses forêts, l'on y voyait des jardins de palais, des châteaux, des demeures étranges, des princes, des rois, des fées, des princesses, des paysans, des bergers, des troubadours, des artisans, des marchés populaires, les intrigues étaient compliquées ; il y avait beaucoup d'enfants, des nains, des gnomes, des créatures bizarres, toutes sortes d'animaux, vrais ou légendaires, des dragons, des monstres, des anges bienveillants, des grottes et des gouffres, des villes souterraines, des îles suspendues dans le ciel, des mers tourmentées et infinies, des planètes parfois, des sous-marins, des engins volants et des bateaux à voile. Des îles ou des continents, des terres englouties qui resurgissaient, des cieux étranges et des climats de toutes sortes. Cela se passait aussi bien à l'autre bout de la Terre que dans les pays les plus chauds ou les plus froids. Une foule de personnages bons ou méchants peuplait tous ces pays et leur vie à tous était un roman d'aventures, une succession de situations étranges ou inimaginables. Et dans chacune de ces histoires, il y avait une " atmosphère ", un climat particulier, un enchaînement logique, un scénario passionnant, une dramatisation poussée à l'extrême, le tout avec énormément de philosophie car un sens profond, vers une vérité, une réalité inaccessible, se dégageait de tous ces récits emplis de légendes. Tu sortais de l'une de ces

histoires et tu te posais encore plus de questions qu'au début... Pendant des heures et des heures, la nuit si je ne dormais pas ou même parfois pendant la journée, je me repassais le " film " dans ma tête...
En ce temps là, il n'y avait pas de télé, on n'allait pas au cinéma, ou cela était très rare, et l'on n'achetait pas autre chose que " Mickey " ou " Tartine ", ou " Pim-Pam-Poum », aux jeunes enfants.
Aussi cette Italienne était- elle " magique " pour moi. Elle pouvait faire des spaghettis à la sauce tomate avec une tonne de fromage râpé dans un énorme saladier 10 fois par semaine… Et comme disait si bien Maman : " avec elle, les coins pouvaient se rapprocher ".
Je la trouvais " super-drôle " et de plus, très gentille avec moi.
Lorsque j'étais malade elle me chouchoutait au delà du possible et s'évertuait à me rassurer d'une façon ou d'une autre à tel point que je n'avais plus besoin de cachet d'aspirine ou de tout autre médicament : la fièvre tombait, et le mal de tête ou de ventre, comme par miracle, s'évanouissait.
Maman me quittait avec 40° de température et à son retour j'étais frais comme un gardon aux côtés de l' Italienne qui interrompait son histoire.
Dans tout ce qu'elle racontait, il y avait de la vie : cela bruissait, palpitait, explosait. On sentait tout : le vent, le soleil, la pluie, le froid, le chaud, toutes les joies, tous les chagrins ; les arrivées, les départs, les adieux... Tout vous transportait au centre de l' action, des sentiments, des passions, de l'amour, de la bonté, mais aussi de la violence, de l'horreur, de l'injustice, de l'absurdité. Tout ce que les gens peuvent traverser dans leur vie, tout y était, de tous les pays du monde, de tous les pays imaginaires. Il y avait toujours dans chaque histoire une jeune dame très belle qui était l'un des personnages principaux. C'était à la fois de la réalité et de la fiction, du vrai et du surnaturel, de l'imaginaire et du crédible. L'Italienne avait assurément la voix, le ton qu'il convenait pour raconter tout cela. C'était beaucoup mieux que de lire dans un livre ou même de voir au cinéma. Non seulement elle savait raconter mais en plus elle avait le don, le pouvoir extraordinaire de vous relier au monde et aux personnages de son invention. Car elle inventait tout, et jamais elle n'aurait pu raconter une deuxième fois exactement la même histoire. Tout se tramait et évoluait au fil de son récit.
Quand je l'écoutais des heures durant alors qu'elle ne s'arrêtait même pas pour souffler ; au rythme et au son de sa voix, avec la puissance et la magie de son évocation, je les voyais là devant moi, tous ces personnages ; je sentais même leur haleine et leurs regards me pénétraient. J'étais avec eux et je vivais de leur vie. Et les paysages, les décors, étaient si fabuleux que l'on se serait cru parti en voyage, non seulement dans tous les pays de la Terre, du Pôle Nord au Pôle Sud, de l' Amérique à l' Australie, mais aussi sur d'autres planètes que la Terre.
C'est à elle et à elle seule que je dois d'avoir pu « voir » parfois dans ma vie, tout ce que j'ai « vu » sans y avoir été, sans l'avoir appris dans les livres ou à l'école. Jamais je n'ai rencontré d'autres personnes sachant ou pouvant aussi bien raconter des histoires comme cette Italienne.
Dans son enfance elle avait été très peu à l'école. Elle lisait avec difficulté, écrivait avec plus de mal encore : ma mère lui écrivait toutes ses lettres. Elle disait toujours, en éclatant de rire : " pour aligner trois mots sur un bout de papier, il me faudrait une heure, et dans chaque mot je ferais 10 fautes ! "
Un jour ma mère décida de se séparer de l' Italienne parce que mes parents en avaient marre

de manger des spaghettis à la sauce tomate et, selon maman, que " les coins ne se rapprochaient jamais et à eux quatre dans une pièce, prenaient autant de place que la moitié de la surface à nettoyer".
La maison me parut dès lors si grande et si nue, que je la comparais au désert de Gobi, avec des forteresses rocheuses et des pics acérés, où plus rien ne poussait, plus rien ne vivait. Et dans ce désert là, les petites fées en pâte à modeler que je pouvais inventer n'avaient plus de magie.

Félicie Figeac

Quelques personnages de roman, assez nombreux il faut le reconnaître, selon la capacité des écrivains célèbres à les " éterniser ", à les rendre légendaires, à leur faire traverser plusieurs générations de lecteurs ; quelques personnages de films également, ont été littéralement " portés à incandescence " et sont restés pour toujours ou tout au moins aussi longtemps que l'histoire des hommes sur cette Terre, ces images très fortes et très représentatives de tout ce qui peut brûler si intensément, vivre aussi passionnément à l'intérieur d'un Etre.
Cependant, la vie si ordinaire, si anonyme, si inconnue des hommes, contient dans leur passé comme dans leur présent bien d'autres personnages aussi nombreux que les étoiles, qui eux aussi entrent dans des légendes... Mais, celles là, anonymes. Ces personnages ne traversent que des mémoires tout aussi anonymes, les mémoires de ceux qui les ont connus et aimés.

J'ai connu dans mon enfance à Cahors entre les années 1952 et 1957, une femme " exceptionnelle ", une femme dans toute la magie de sa féminité, une femme **humble** et **forte**. Forte comme le roc. Humble, parce que tout ce qu'elle a exprimé et réalisé dans sa vie, elle ne l'a jamais fait pour elle-même mais uniquement pour ses enfants, son mari, sa famille et ses amis, ses voisins, ses connaissances.
Et nous avons eu, nous, c'est à dire ma mère et mon père, puis le petit garçon que j'étais alors, l'immense chance, le privilège incomparable d' être de ses amis... et même plus, je dois le dire. Elle fut ma deuxième maman, la confidente et le soutien inconditionnel de ma mère. Elle fut pour mon père, comme une grande soeur, attentionnée, délicate, discrète et dévouée.
Si j'avais été un magicien de l'univers, du ciel et de la Terre et si j'avais voulu faire naître ou faire descendre l' Amour dans le Monde des hommes, alors j'aurais fait naître l' Amour comme un enfant du ventre de cette femme là, si forte, si humble, si bonne...
Elle s'appelle Félicie, Félicie Figeac. Elle habitait, à l'époque, au 7 rue Paramelle, à Cahors. En l' an 2000 elle vivait encore. Agée de 89 ans et demeurant sans doute chez l'une de ses filles, Georgette, dans la même ville. Je l'imagine mal finir ses jours dans une maison de retraite, une femme comme elle, d'autant plus que dans cette famille là pour ainsi dire " on

se serrait vraiment les coudes ".
Durant une toute petite partie du temps qu'il me faudra pour parler de cette femme, dans les quelques lignes qui vont suivre, c'est à dire en ce moment précis, le lundi 4 septembre 2000; je ne pouvais pas choisir meilleur endroit pour en parler que sur cette plage de Contis où je me rends si souvent, assis sur un rocher le long du courant de Contis, en face de l' océan immense dont les rouleaux blancs en ce moment même déferlent sous le vent en effondrements, en explosions d'écume. Et je retrouve par delà toutes ces années écoulées, la force, la grandeur d'âme, la droiture, la sérénité parfois ombrageuse et tumultueuse, la violence associée à la douceur de cette femme incomparable, le " jusqu'au-boutisme " de son amour infini, son sens des réalités poussé à l'extrême et quelquefois si cocasse, si drôle, si émouvant !
En ce temps-là, donc, la rue Paramelle était un lieu de passage, très étroit, reliant deux quartiers de la ville : celui des " Remparts ", là où se terminait la rue Emile Zola où je demeurais avec mes parents ; et celui de la " Barbacane ", où s'élevait, au bord du Lot, la " Tour des pendus ". Les Remparts en ce temps là, une vieille et haute muraille datant du Moyen Age, derrière laquelle s'étendait le cimetière de la ville, était l'endroit en lequel se regroupaient tous les jeunes enfants et adolescents de cette partie de la ville. Un lieu " de perdition " au dire des habitants du quartier, un lieu où tous les " coups pendables " se préparaient, un lieu de toutes les polissonneries, rendez-vous de toutes les "Bandes " plus ou moins organisées, rivales le plus souvent. Et pour aller dans la rue Paramelle depuis la rue Emile Zola il fallait passer par les Remparts.
La maison des Figeac était une grande maison, une maison pour une famille telle que la leur. On y entrait par un couloir qui faisait office de vestibule et d'espace d'accueil. Déjà, quand vous entriez dans ce couloir, l'âme de la maison vous étreignait jusqu'au fond de vos tripes. Ce couloir avait une odeur : l'odeur du linge repassé, du panier à poissons ramené de la pêche par monsieur Figeac, du charbon qu'on venait de livrer et des corbeilles de truffes que madame Figeac allait déverser peu à peu dans son tablier noir pour les éplucher pendant de longues soirées d'hiver. A gauche du couloir, c'était la " salle à manger salon ", la pièce des " grandes réceptions ", mais aussi et surtout la salle de travail de madame Figeac : elle y faisait ses travaux de couture, son repassage, ses " affaires ". C'était également son bureau, où elle gardait tous ses papiers importants, mais tout de même pas ses économies qui elles, étaient à la banque, en lieu sûr. A droite du couloir était la cuisine ou plutôt la grande pièce familiale pour les repas, les veillées, les discussions, l'accueil des invités du jour, des amis, de toutes les relations. Il y avait là dans cette pièce au centre, une table longue comme une limousine, recouverte d'une toile cirée vert pâle avec des petits points, fixée par des punaises sur les rebords de la table ; pas de chaises mais deux bancs aussi longs que la table ; puis les fourneaux, la cuisinière, la cheminée à l' âtre, des placards encastrés dans les murs, un évier immense en pierre polie. Autour de cette table, véritable autel familial, tout se décidait, tout se préparait, s'organisait, tout s'y racontait. C'était la " Télé Locale en 3 D " . A l'extrémité du couloir, une porte avec deux vantaux en verre dépoli, qui fermait mal, donnait sur une cour intérieure très noire, très humide et très petite, avec de hauts murs lépreux : les murs des maisons voisines. Dans cette cour il était hors de question d' envisager d'y jouer. D'abord, elle servait de souillarde et de débarras. Ensuite, il n'y avait là aucune magie, sinon toute l' " arrière-garde ", le fatras, toutes les reliques des réalités de la vie, des réalités les plus prosaïques et tout qui n'avait pas encore pris le chemin des « monstres ».

La rue Paramelle

Avant d'avoir été dans des tas de pays, avant d'avoir vu les Andes, l' Himalaya, la Terre de Feu, l' Australie ou la Nouvelle-Zélande ; avant d'avoir acquis une connaissance phénoménale, avant de posséder une belle maison, une belle voiture, avant d'avoir un bon métier, avant d'être " bien vu " et d'être un personnage reconnu dans le monde, avant d'être " Monsieur ou Madame quelque chose", avant tout ce que l'on a pu réaliser sur cette Terre, avant d'avoir édifié, inventé, avant d' avoir rayonné comme une étoile ou comme une Galaxie, avant de s'être demandé si la vie avait un sens ou non, avant d'avoir sondé les abîmes de l' absurdité ou escaladé les sommets de la raison, avant toutes ces certitudes qui nous rassurent, avant d'avoir trouvé sa place, son soleil, ses repères, sa foi, son identité, avant d'avoir fait mieux, comme ou pire que les Autres, oui, avant tout cela...
La vie est essentiellement faite de tous les gens que l'on a aimés, que l'on aime, et que l'on aimera... De tous ces visages que l'on a rencontrés, avec lesquels on vit, tous ces visages qui nous ont permis de reconnaître, d' effleurer des souvenirs qui nous échappent ; quelque chose d'ici ou d' ailleurs, d'autrefois, de maintenant et de demain, et qui nous ont reliés ne fût-ce qu'un instant, comme un fil invisible, ensemble, et pour toujours...
De tels visages sont toujours plus beaux que les plus beaux paysages du monde, toujours plus riches que toutes les fortunes et ces visages-là, même si nous ne savons rien d'eux, même s'ils passent dans notre vie, un matin, un soir, un jour, une nuit, aussi vite qu'un oiseau sur une branche, un papillon d'une fleur à l'autre, s'inscriront toujours en notre mémoire comme la plus magique de toutes les traces et tout ce qu'ils laissent imaginer même, n'est rien en face de leur authenticité, de leur pureté originelle, de leur liberté absolue, de ce qui leur appartient en propre. Et quand on a la chance d'avoir, pour quelques années ou tout au moins pour une certaine durée, ces visages dans notre vie de tous les jours, en des moments particuliers et privilégiés, il arrive que le temps semble s'arrêter et alors on se sent intimement relié aux êtres qui nous entourent, on perd cette conscience tragique et habituelle de la brièveté de la vie, on éprouve une sensation de sécurité et de sérénité absolus.
Les maisons ont des fenêtres et les voitures ont des glaces. Sauf quand il pleut, les maisons et les voitures ne pleurent jamais. Par contre les gens eux, ont des yeux et il leur arrive de pleurer. Mais aussi de rire heureusement. Les maisons, sauf celles qui tombent en ruines et les voitures tant qu'elles ne vont pas à la casse, durent plus longtemps que les gens qui les possédaient avant de mourir et lorsque les gens sont morts, on se demande souvent ce que vont devenir les maisons et les voitures : qui les habitera, qui roulera dedans ? Qui et plutôt qui que qui ?

Lorsque madame Figeac a acheté sa maison avec son mari (400000 francs de 1950) c'était avec l'argent qu'ils avaient tous deux économisé pendant des années. Cette femme n'a pas hésité, un ou deux ans seulement après avoir acheté la maison, pour venir en aide à sa fille aînée qui " traversait une mauvaise passe ", à prendre une hypothèque sur la maison, c'est à dire à emprunter de l'argent à la banque et de donner sa maison en garantie, pour que sa fille se sorte de la situation dramatique dans laquelle elle se trouvait.
Madame Figeac a élevé 7 enfants dont le plus jeune, Jean-Claude était à l'époque mon meilleur copain ; en fait un « frère jumeau » puisque nous avions le même âge.
Pour un tel emprunt avec une telle garantie, la banque avait dit oui. En ce temps-là les banquiers ne prêtaient pas d'argent facilement aux particuliers. Les années étaient longues

pour le remboursement, surtout selon l'idée de madame Figea et, très vite moyennant quelques énormes piles de repassage, des paniers de truffes à n'en plus finir, des travaux de couture et de confection pour beaucoup de dames de la ville, de très longues soirées jusque tard dans la nuit dans son " atelier " et à côté de tout cela, le pot de soupe toujours plein à ras-bord (et quelle soupe), avec ce réalisme féroce et obstiné, avec humour, sans jamais dire qu'elle avait mal quelque part ; et dans sa maison tant de gens qui venaient, tant d'enfants autour d'elle, ne négligeant pas non plus les fêtes et les anniversaires, en faisant de " grands mariages ", ceux de ses enfants les plus grands, en dépit de tous les avatars, les imprévus, les calamités de la vie, en l'espace de deux années, elle finit par rembourser la banque. C'était une " affaire classée ". Ni vu ni connu…
A la même époque pendant le congé d' été de son mari, Guy Figeac, qui travaillait alors à la SNCF comme manutentionnaire et ouvrier sur les voies, elle avait à coeur de payer des vacances à la mer à ses enfants et à toute sa famille. 15 jours de location à Vieux-Boucau dans les Landes. Une petite maison meublée avec tout ce qu'il fallait pour y vivre et faire la cuisine. A l'époque les gens ne partaient pas en vacances comme maintenant : ça coûtait cher et les salaires suffisaient à peine pour subvenir aux besoins de la vie quotidienne. Aussi, madame Figeac, toujours aussi résolue et inflexible quand elle avait décidé quelque chose, réalisait-elle là, avec ce projet et toute l'organisation qui en découlait, une véritable prouesse. Pendant les mois d'hiver et en particulier le mois de décembre, c'était le temps des corbeilles de truffes. Elle épluchait donc, ainsi que toute sa famille, dans la grande cuisine, des heures durant, parfois jusqu'à plus de minuit, d'énormes quantités de truffes. Cette activité-là était fort bien payée et, en épluchant beaucoup de truffes, on gagnait de l'argent. C'était d'ailleurs, entre tout, ce qui payait le mieux. Plusieurs fois, alors que je me trouvais chez eux à passer la soirée avec ma mère ou même sans ma mère, dans cette chaleureuse atmosphère familiale où il y avait tellement de choses à raconter et à écouter, où l'on riait beaucoup, à tel point qu'on ne voyait jamais le temps passer ; j'ai participé à l'épluchage des truffes. L'odeur alors, le parfum dégagé par les truffes emplissait toute la maison jusqu'en haut dans les chambres. C'est en partie grâce à l'argent des truffes que madame Figeac amenait sa famille en vacances.
Pour se rendre à Vieux-Boucau il fallait prendre un train à 3 heures du matin en gare de Cahors, changer à Toulouse, à Puyoo puis à Dax. On n'y arrivait que tard dans l'après-midi. C'était une " sacrée expédition " et la veille du départ lors des préparatifs, c'était la fête et le " branle-bas de combat " en même temps. Comme nous allions avec mes parents, l' été, dans les Landes chez mes grands-parents maternels, à chaque fois nous étions invités au moins à passer une journée entière dans la maison de Vieux-Boucau et nous y retrouvions au bord de l'océan cette atmosphère familiale à nulle autre pareille qui nous ravissait, nous enchantait et nous faisait passer de si inoubliables moments.
Afin de souligner la droiture et l'honnêteté de cette femme, je raconte ici une petite anecdote :
Jean-Claude, le dernier de ses enfants, mon copain, venait souvent chez moi rue Emile Zola parce que j'avais des jeux et surtout des petites voitures. Nous tracions des circuits dans la terre ; Jean-Claude prenait les plus belles petites voitures et pour ma part je jouais avec les " cassées ", celles qui n'avaient plus de roues ni de plancher. Un jour, il en avait ramené une chez lui, sans doute la lui avais-je prêtée ou donnée. Lorsque sa mère, en faisant le ménage, aperçut la voiture dans un recoin du vestibule tout en haut, elle appela son fils. Jean-Claude déclara que je lui avais prêté la petite voiture. Sa mère ne le crut point et elle lui " passa une

trempe " puis l'obligea sur le champ à venir rapporter la voiture.
Elle n'aurait pas supporté dans sa maison un brin de paille qui ne lui appartînt pas et qui serait venu, comme ça, de je ne sais où...

Lorsque " cela n'allait pas très bien avec Papa " à la maison de la rue Emile Zola, maman et moi nous allions chez Figeac.
Un jour, je me souviens, c'était le jeudi 9 Février 1956, maman, pour le repas de midi avait fait des grives sur canapé, accompagnées d'un grand plat de nouilles. Des grives que papa venait lui-même de préparer la veille, parce que maman n'aimait pas vider des bêtes. Elle avait servi à table les grives rôties sur des canapés noircis et brûlés, accompagnées du grand plat ovale en inox, de nouilles.
Depuis deux jours déjà, papa ne " desserrait pas les dents ". Il était dans ses " mauvais jours ". Nous étions là tous les trois, chacun à notre place, toujours la même, autour de la table de la salle à manger et l'atmosphère était glaciale, irrespirable, chacun de nous trois muré dans une solitude infinie... Sans rien dire, blanc de colère, papa jeta d'abord la bouteille de vin par terre puis il empoigna le plat de nouilles et le précipita contre la tapisserie, sur le mur situé à droite de la table. Un paquet de nouilles demeura collé à la tapisserie. Quant aux grives, elles volèrent sur le tapis, avec les croûtons carbonisés. D'un seul coup, sans prononcer un mot, avec maman, nous quittâmes la table et, habillés tels que nous étions, nous sortîmes de la maison. Dehors tout était blanc de neige, une grosse couche recouvrait les toits, le rebord des fenêtres, la rue. Des flocons épais, très serrés, nous fouettaient le visage. Maman me tenait par la main et je vis que son visage était grave, tellement triste qu'on y sentait du désespoir. Comme nous nous dirigions vers les remparts et donc vers le cimetière, une idée terrible me traversa l'esprit et je me souviens avoir dit alors à maman " Dis, tu ne nous amènes pas nous suicider, hein ? "
Non... Nous allions chez Figeac tout simplement. La rue Paramelle était tellement étroite que la neige n'avait pas pu s'y accumuler. Et, dans la grande maison familiale il ne neigeait plus... Madame Figeac comprit tout de suite qu'il s'était passé quelque chose de " pas très catholique "; elle nous accueillit de toute sa chaleur et de toute sa gentillesse sans chercher à savoir ce qui venait de se passer.

Papa avait ses «frasques» qui désespéraient Maman et la rendaient malade. Maman avait aussi les siennes, qui la rendaient peut-être encore plus malade... Lorsque papa ne se trouvait pas à la maison et que c'était jeudi et que je n'allais ni à l' Ermitage ni chez Figeac, il y avait un " monsieur " qui venait à la maison, arrivant parfois avec une petite voiture décapotable. Il nous amenait en promenade, Maman et moi. C'étaient toujours des histoires drôles, assez " romantiques " avec ces " monsieur " qui venaient. Mais ça se terminait toujours très mal. Et je ne comprenais jamais rien. J'observai, et parfois cela ressemblait un peu à ce qu'on pouvait voir dans des films qui n'étaient pas pour les enfants.
Madame Figeac savait tout cela. Mais elle le savait de ses yeux à elle, de son regard, de son coeur, de sa réprobation parfois mais aussi de toute sa mansuétude. Elle était avec ma mère comme avec mon père, comme une grande soeur et elle n'a jamais pris parti, nous aimait tels que nous étions, ma mère, mon père et le petit garçon que j'étais.
D'autre part, mon père et monsieur Figeac étaient très copains et ensemble, ils faisaient des parties de pêche mémorables.

Ma mère et mon père

Ma mère était une femme très belle, drôle, romantique à l'excès, imprévisible, profondément attachante. Elle aimait rire, faire la fête, avait de l'imagination, du talent, de l'esprit et de l'humour dans tout ce qu'elle exprimait. Elle pouvait cependant passer de la joie à la tristesse, au désespoir même, en un clin d'oeil.
Toujours très bien habillée, très chic, très élégante. Elle changeait de robe deux ou trois fois dans la journée. Sa garde-robe était impressionnante : il n'y avait jamais assez de cintres... Elle avait aussi des étagères en très grand nombre, ployant sous le poids de livres de tous formats, autant que dans une bibliothèque municipale ; des piles et des piles de disques 45 ou 33 tours. Elle achetait systématiquement tous les grands succès, tous les " tubes " à la mode.
Ma mère, c'était la Féminité dans une magie à la puissance dix. Je me souviens alors, quand j'étais petit garçon, de son visage, du visage dont elle rayonnait ; de sa coiffure, de son regard, de son sourire. La regarder, l' entr'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, déclenchait une explosion de joie, de bien-être, d' envie de la connaître.
Et c'est de cette femme-là que je suis sorti, un jour de Janvier 1948, à Linxe dans les Landes, à dix kilomètres seulement de l' Océan Atlantique, dans une chambre située juste au dessus du bureau de poste de l'époque, vers une heure de l'après-midi, un vendredi, le 9...

Ma mère n'aurait pas comme Madame Figeac, pu envisager de " tenir une maison ", c'est à dire se livrer durant une bonne partie de la journée à des tâches ménagères répétitives, repasser, coudre, faire la cuisine ; gérer le quotidien avec toutes ses contingences matérielles. Elle ne gérait rien d'ailleurs, ni son porte-monnaie ni sa vie. C'était tout au jour le jour selon la magie du moment vécu ou " l'air du temps ". Aussi y avait-il de ces lendemains particulièrement douloureux, de ces " coups de cafard " phénoménaux parfois...
Autant que je me souvienne, ce qu'elle aimait le moins, c'était faire la cuisine. Il fallait du " tout prêt ", du " va vite ". Au début du mois nous mangions du poulet, du pigeon rôti, du " rumsteak ", du rôti de porc, tout ce qu'il y avait de plus cher et de plus facile à faire. Au four en effet, il suffit de tourner un bouton et d'attendre. Ou sur le grill ou bien à la poêle. Pour l'accompagnement, ma mère servait des pâtes ou bien ouvrait des boîtes de conserve de légumes et pour le dessert, elle disposait sur la table des fruits, des yaourts, du fromage ou des gâteaux achetés. Jamais de soupe, de plats mijotés ni de sauces ni de plats élaborés.
Il n'y avait qu'une seule tâche qu'elle accomplissait avec régularité, vigueur et répétition : celle qui consistait à épousseter les étagères et les meubles parce qu'elle avait horreur de la saleté : c'était presque une obsession .
Au début du mois pour le repas de midi, elle mettait sur la table (de la salle à manger, pas de la cuisine) une bouteille de Château -Romain, un « pinard » qui coûtait 230 Francs des années 50 !
A la fin du mois, l'on buvait de l'eau du robinet et l'on mangeait du petit salé aux lentilles pendant trois jours, parce qu'il n'y avait plus de sous...
Le matin elle " traînassait ", bouquinait, écoutait des disques et l' après-midi se passait en " sorties chic " en ville ou dans des endroits plaisants, là où l'on voit du monde.
Elle faisait partie d'une petite troupe théâtrale qui produisait des spectacles dans les localités aux environs de Cahors. Comme elle avait une très belle voix, dans les spectacles musicaux elle chantait. Le Directeur de la petite troupe était un nain difforme, un peu bossu, « moche comme un pou » mais sachant s'y prendre avec les femmes. Il s'appelait Monsieur Arnaudy. Lui aussi possédait une voiture décapotable. Il était si bien habillé, si gentil avec les dames; si enjoué et de si belle d'âme et d'un si bon contact avec les enfants, que beaucoup de

familles de Cahors le recevaient et au passage… Quelques jeunes dames lui ouvraient-elles le lit conjugal... Mais ma mère le trouvait vraiment trop laid. Avec lui, c'était seulement " intellectuel ". Il était si étonnant et si plaisant que l'on arrivait à le trouver beau.
Sans avoir pu faire des études, ma mère parce qu'elle lisait beaucoup, aimait l'actualité, la littérature, le cinéma, les Arts, la musique et qu'elle se documentait sur tout, " tenait la route " dans le monde comme on dit, et mes parents à Cahors, ayant de nombreuses relations vu la profession de mon père (installateur du téléphone et entretien des lignes, services techniques), nous étions souvent invités dans des familles de " la bonne société ". Mais ma mère se sentait à l'aise partout, elle était si spontanée, si naturelle, si gentille et ne s'attachant qu'à dire le bien et jamais le mal, tellement drôle aussi, qu'elle " passait " partout, dans tous les milieux sociaux. Elle enchantait et séduisait toujours.
Toutefois,le " centre du monde " à Cahors en définitive, c'était la Maison Figeac, rue Paramelle... Il n'y avait pas de havre, pas de port plus sûr que là.

Mon père était lui aussi mais en tant qu'homme, très imprévisible. Il pouvait être charmant à l'extrême et désagréable au possible selon ses états d'âme... Mais c'était un homme profond, d'une sensibilité poussée à son paroxysme, d'une droiture et d'une honnêteté qui n'avaient d'égales que celles de Madame Figeac. Lui aussi n'aurait pas supporté dans sa maison ou dans son atelier, le trognon d'un crayon qui ne lui appartenait pas. Il était conquis comme moi par la magie de la Féminité. Mais il fallait que cette " magie " parfois, puisse se concrétiser autrement qu' en " se regardant dans le blanc de l'oeil ".
En 1947 quand il m'a conçu début avril et qu'il a appris que ma mère m'attendait, il a expédié illico un télégramme : " j'arrive, je t'aime ". Il a aussitôt interrompu ses études, renoncé à ses projets, pour accourir à l'annonce de cet évènement. Mais je crois que le trait le plus caractéristique de sa personnalité (Je le souligne parce que dans toute l'histoire des hommes, c'est très rare), était son indépendance d'esprit par rapport à toutes les idéologies, la politique, la religion, la philosophie, la mode, le " qu'en-dira-t-on ", les courants de pensée, le sens du monde, les habitudes, les systèmes quels qu'ils soient... Sa neutralité et en même temps l'intérêt, la curiosité extrême ; la considération qu'il avait des gens en général et de tout ce qui l'entourait. Il avait toujours " son idée sur tout " mais il restait discret, prévenant, attentionné, délicat et surtout, humble (même quand il " fanfaronnait ") . En fait, il fanfaronnait comme un enfant, sans malice, en toute spontanéité.
Et c'était un artiste, un bricoleur, un " je sais tout faire ", sans en avoir l'air de rien. C'est lui qui me fabriquait presque tous mes jouets, sauf les petites autos que l'on achetait. Ce n'était pas toujours un grand causeur. Taciturne, parfois solitaire et pensif... Il avait sa vision du Monde. Sans doute en un clin d'oeil pouvait-il passer de l'émerveillement absolu, de la reconnaissance amoureuse de tout ce qui l'enchantait, à la plus amère des désillusions. La vie a très certainement été pour lui, une " drôle d'expérience ".
Je comprends que ma mère ait pu être aussi follement amoureuse d'un tel homme. Et en plus elle le trouvait " beau comme un Dieu ", marrant, éternellement jeune d'esprit et de coeur. Quand il était jeune homme, elle l' appelait " mon I ". Parce qu'il était filiforme, toujours affamé, comme l'étaient les jeunes hommes pauvres, après la Libération. En fait mon père quand il a connu ma mère, n'était pas seulement affamé que de pain... Ma mère avait de si jolies jambes !

La carpe

Certains soirs lors des tournées de la petite troupe de théâtre alors que Madame Figeac épluchait ses truffes, que Maman passait quelque part sur scène et ensuite faisait la tournée des cabarets avec toute la " bande ", ne revenant à la maison que vers 4 ou 5 heures le matin, raccompagnée " en tout bien tout honneur" par Monsieur Arnaud ; papa traversait les heures de la nuit devant son bureau dans le salon-salle à manger et dessinait des affiches publicitaires pour les Bons et les Emprunts des PTT. A plusieurs reprises ses créations artistiques avaient été sélectionnées par les services du dessin publicitaire. Et, quand il ne dessinait pas d'affiches, il réalisait des pyrogravures ou des dessins à la plume. De cette époque, sauvés de tous les déménagements, des départs en " catastrophe " d' Algérie et de Tunisie et de bien d'autres " accidents " de la vie, j'ai pu conserver ces deux pyrogravures, exécutées avec tant de soin, sans modèle, de simple mémoire visuelle durant ces heures de la nuit... Ce sont deux tableaux qui représentent des danseurs sur la place d'un village Breton. Les dessins à la plume sont des coins de rue, à Cahors, autour de la Barbacane, entre autres.
Mon père en réalité " touchait à tout " : aquarelle, fusain, peinture à l'huile, plume, crayon.
Il lui arrivait d'amener son chevalet, son matériel de pêche, dans la " Juva 4 " des PTT déjà bourrée de matériaux pour les lignes. Et lorsqu' entre deux interventions il avait une petite heure devant lui, il s'installait dans un endroit qui lui plaisait, dépliait son chevalet pour " croquer "... une maison en ruines, un paysage, le bord d'une rivière...
Il avait à part cela, une puissance de travail phénoménale. Les jours et les nuits d'orage ou de grosses intempéries par exemple, il pouvait être " par monts et par vaux " plus de 24 heures durant, d'autant plus que son secteur d' Automatique Rural s'étendait sur la moitié du département du Lot. Pour cette raison connaissait-il beaucoup de gens. En fait, grâce à lui et à ses co-équipiers, le téléphone fonctionnait de nouveau. Et le téléphone dans les années 50, c'était " la boîte à bon-dieu ".

Ce qui m' a étonné, émerveillé et bouleversé, avec mes parents, c'était tout ce qui par moments les accordait ensemble et les liait l'un à l'autre ainsi que toute cette complicité intellectuelle, cette " atmosphère " entre eux deux, d'intimité et de partage, cette faculté qu'ils avaient parfois l'un et l'autre de se comporter et de s'exprimer comme deux enfants…
Mais aussi incroyable hélas que cela puisse paraître, cet abîme insondable et profond qui les séparait , les isolait l'un de l'autre à d'autres moments, à tel point qu'ils devenaient étrangers l'un de l'autre, murés, confinés dans une solitude qui les ravageait. Dans ces moments-là, ils ne pouvaient plus se supporter. Alors, ils partaient chacun de leur côté puis se retrouvaient, encore plus meurtris que jamais, se séparaient de nouveau, vivaient chacun pour un temps leur " ailleurs ", un " ailleurs "qui toujours s'écroulait et laissait beaucoup de traces.
Ensemble ils ont vécu et partagé le pire comme le meilleur. Et j'étais l'observateur attentif, empli d'interrogations, muet et impuissant de cette tragédie qui avait parfois la magie de se transformer en fête et fou-rire.
De toute ma vie je n'ai jamais connu d' êtres pouvant ainsi s'accorder et se désaccorder à ce point-là. Pendant des années je me suis dit, alors que je n'étais qu'un enfant, qu'un jour cela " finirait mal ". En fait cela dura 15 ans. Jusqu'au 22 Mai 1962. Notre vie commune, à tous les trois, telle qu'elle était, s'est arrêtée ce jour-là. Dans ma mémoire résonne encore le son de la voix de Madame Figeac à propos de mes parents : " Ah, mes pauvres enfants ! ". Elle qui ne s'apitoyait jamais ! Elle qui était si dure tout en étant si bonne ! Et c'est vrai qu'il n'y avait pas souvent de sa part, beaucoup de manifestations de tendresse ; peu de " câlins ", ni avec son mari ni avec ses enfants. L'on sentait la puissance de son amour dans son regard,

dans l'intonation de sa voix, dans sa manière de s'exprimer, dans son humour à nul autre pareil, un humour tragique, émouvant, décapant, d'un réalisme cocasse, bon enfant et fataliste. Il y avait même parfois, une certaine dureté sur son visage, une dureté immobile, saisissante, en face de laquelle, sans se sentir coupable de quoi que ce soit, l' on éprouvait l'irrésistible besoin de se remettre en question, de s'interroger sur le sens de ce que l'on accomplissait... C'était un esprit fort et l'on était saisi par tout ce elle décidait quand il s'agissait de son mari, de l'un de ses enfants ou encore de ses amis.

Autant que je me souvienne, de 1952 à 1957, une seule fois, j'ai vu Madame Figeac " à court de ressources »

C'était un temps de " vaches maigres ", un temps d'adversité, un temps pour la " chienne du monde ". On approchait alors à grands pas du mariage de l'une de ses filles. Il fallait que ce soit un " grand mariage", comme l'avaient été les précédents mariages.

Pour les vins, les alcools et les liqueurs, il y avait toujours une réserve pour les " grandes occasions ". De ce côté-là donc, très bien : on avait ce qu'il fallait. Pour les entrées, les desserts, là aussi tout était prévu : Madame Figeac avait suffisamment d'ingéniosité pour faire " quelque chose de grand " avec trois fois rien...

Mais pour le plat principal dame ! Là, il y avait visiblement un petit problème. Car l'on avait depuis ces derniers mois, épuisé les conserves, les bocaux, les confits d'oie et de canard dans les pots de graisse. Et dans la petite cour intérieure, si étroite, si encombrée, si peu propice à l'élevage de poulets ou de lapins, à plus forte raison, on n'aurait jamais pu y engraisser un cochon.

A trois jours du mariage, Madame Figeac se grattait encore la tête et n'avait rien trouvé. Pas question d'aller chez le traiteur, d'envisager l'achat d'un petit cochon de lait qui aurait coûté les yeux de la tête ou même de toute autre victuaille : il n'y avait pas d'argent. Pas d'argent du tout et aucune " rentrée " prévisible avant plusieurs semaines.

C'est la Providence, cette " bonne fée ", qui donna, à l'occasion un " petit coup de pouce ". Monsieur Figeac et mon père ramenèrent des bords du Célé, une carpe énorme, si énorme que, dans la lessiveuse au fond de laquelle Madame Figeac la plongea, elle en faisait le tour sans bouger, la tête et la queue se touchant. J'ai eu le plaisir et le privilège de pouvoir moi aussi tourner et retourner autour de la lessiveuse, d'admirer cette si grosse carpe, de la contempler encore toute frétillante de vie, avec ses yeux vitreux, sa drôle de tête et sa gueule de crapaud qui semblait happer l'eau. Pour transporter cette carpe vivante, des bords du Célé jusqu'à la Rue Paramelle, mon père avait utilisé une " nourrice ". A eux deux ils avaient eu un mal fou pour sortir cet animal de l'eau en essayant de ne pas l' abîmer. Mais Monsieur Figeac était un " spécialiste ".

En 1952 alors que nous venions tout juste de nous installer dans la maison de la rue Emile Zola, j'étais très intimidé et à vrai dire peu réceptif lorsque je me trouvais à table au beau milieu de cette grande famille. Cet univers-là m'était totalement étranger et j'étais bien petit, quatre ans, seulement. On ne mangeait, de la soupe au dessert, que dans des assiettes creuses en très grosse faïence blanche, quelque peu ébréchées par endroits. Après la soupe à laquelle je trouvais un drôle de goût, on me mettait dans l'assiette un morceau de confit d'oie ou de poule. Le coeur soulevé, les yeux tristes, la tête entre mes mains, je demeurais coi, rouge de confusion et ne voulais plus rien manger. Monsieur Figeac au bout de la table, la place du Maître de la maison, faisait sauter le bouchon de la bouteille de vin et déversait dans son assiette encore chaude, au moins le tiers de la bouteille. C'était "chabrot", devais-je apprendre plus tard. Il avalait presque tout d'un trait, puis claquait fortement la langue,

émettait un de râle de gorge. C'en était trop pour le petit garçon que j'étais alors.
Mais très vite, au bout de quelques jours seulement, mon amour, mon étonnement et mon émerveillement pour ces gens-là ; la magie qui était celle de chaque recoin de leur maison, oui tout cela fut aussi fort que l'horreur que j'avais éprouvée le premier jour.

Monsieur Figeac avait " le verbe haut ", sonore et régulièrement ponctué de " putain " et de " oh la vache! ». Toujours le mot pour rire même quand tout allait mal. Selon lui toutes les femmes étaient des « garces » . Mais il les adorait toutes. Jamais, au grand jamais il n'aurait manqué de respect à une femme ; jamais il ne serait passé devant une femme au magasin ou dans un lieu public...
Il disait toujours qu'il avait fait un mariage d'amour. Pas un mariage comme la plupart de ses copains qui prenaient une femme pour s'établir et avoir des enfants… une « bobonne », quoi!
Lui, sa femme il l'aimait, il l'honorait, il la vénérait. Même si parfois elle allait le chercher dans les bistrots où il " faisait la foire " avec des copains.
C'était un " artiste " à sa façon, un travailleur acharné et infatigable, un " boute-en-train ", un homme "rigolo" mais profond comme un océan, un peu comme Coluche mais en " Figeac ". Dans les fêtes et les anniversaires, les réceptions, question ambiance c'était lui qui menait la danse. Il avait de la ressource, de la voix, de l'intonation, de la résonance, il savait soulever des tempêtes de rire et son optimisme, sa vision du monde était tels, qu‘il enjambait la " chienne du monde " partout où elle se couchait.
La jeune et sérieuse Félicie, au début des années 30, qui pour une fille de l'époque savait déjà tout faire, fut tout de suite séduite par ce jeune homme turbulent, désordonné, rieur, d'un optimisme sans égal, fantasque, mais si profond, si énergique. Elle avait aimé sa " vision du monde " et l’avait reconnu tel qu'il était " en bloc ", comme elle a toujours aimé les gens : non pas pour elle même mais pour ce qu'ils étaient eux et eux seuls.

Avant de s'établir définitivement fonctionnaire à la SNCF où il effectuait principalement des travaux d'entretien sur les voies et dans les gares, il avait exercé auparavant le métier de peintre tapissier et décorateur. Ce qu'il aimait le plus, dans ce travail était la préparation, l'agencement, la décoration des salles de fêtes, des lieux publics où les gens allaient se réunir pour y fêter ou célébrer quelque évènement.
Afin de se faire un complément de revenus, surtout vers la fin de sa carrière à la SNCF, et plus tard lorsqu'il prit sa retraite, il occupait aussi à temps partiel un emploi municipal : l'entretien du cimetière.
Bien que d'un tempérament très " démonstratif ", il ne s'éternisait pas cependant en manifestations de tendresse, n'était pas un spécialiste du " câlin " et des embrassades. Mais son humour et sa manière de s'exprimer avaient assurément une atmosphère de cirque, un ton de chansonnier, un réalisme aussi cocasse que celui de sa femme, et " bon enfant ". C'est ainsi qu'il manifestait son amour.
Combien de fois sa femme ne nous a-t-elle pas dit : " Vous savez, mon mari, c'est un drôle de numéro !" Parfois, il faut le reconnaître, cela " fritait " quelque peu dans le ménage, quand il " passait les bornes ". Et par moments les " apéros ", les tournées de bistrot, cela marchait un peu trop fort. Mais le couple se retrouvait toujours sur ce qui le liait : la générosité, la force de travail, les enfants qu’ils élevaient et les grandes décisions de leur vie qu'ils prenaient ensemble... Sans compter cette capacité d'accueil et de communication, cette humilité et ce courage devant l'adversité qui étaient les qualités de ce couple. Deux " visions " du monde se complétaient tout en étant différentes l'une de l'autre.

Des autres membres de la famille, à l'exception de Jean-Claude, j'ai peu de souvenirs. Je connaissais à peu près bien Georgette, l'aînée ; Pierrette et Jacqueline, les deux dernières filles qui n'avaient qu'un et deux ans de plus que Jean-Claude.
Je me souviens en particulier d'un évènement dramatique, dont parlait souvent Madame Figeac, un accident assez grave de moto à la suite duquel sa fille Georgette, blessée et enceinte au moment de l'accident, devait mettre au monde un enfant handicapé, une petite fille.
Pierrette et Jacqueline ne venaient que très rarement rue Emile Zola. D'abord parce que c'étaient des filles et que les filles ne jouaient pas avec les garçons. D'ailleurs elles allaient à l'école des filles de la place Thiers. Et puis je crois que surtout, Madame Figeac n'aurait pas laissé aller ses filles dans une maison où il n'y avait qu'un garçon, enfant unique.
En dessous de ma chambre, donnant sur le jardin, derrière la maison s'ouvrait la cave, en laquelle on pénétrait par un escalier en béton de 5 ou 6 marches. Là-dessous dans cette cave, c'était noir, tout noir, sans lumière et plein de mystère ! Avec Jean-Claude c'était devant l'entrée de la cave que l'on traçait nos circuits routiers et parfois l'on se rendait dans la cave pour se dire des " secrets " et préparer des " mauvais coups ". Une après-midi, Pierrette et Jacqueline étaient venues pour le goûter, un jour de fête je crois. J'ai beaucoup aimé, ce jour-là, chez moi, les allées et venues dans le jardin, les rires et les regards un peu coquins de ces deux filles dont l'une, Jacqueline n'avait qu'un an de plus que moi. Elles étaient fraîches, jolies, souriantes dans leurs petites robes d'été, toutes deux châtain-foncé, le visage pâle aux traits agréables. Avec Jean-Claude nous avions essayé de les entraîner à l'intérieur de la cave mais quand elles ont vu ce gouffre tout noir et qui sentait le vieux plancher moisi, elles ont vite couru sous la tonnelle au fond du jardin.

A une époque où je faisais des angines et des bronchites à répétition et parce que c'était tout un poème pour m'administrer des cataplasmes qui piquaient très fort et qu'il fallait garder pendant une heure au moins, mon père avait fait l'achat d'un projecteur, d'un écran, de bobines de films ; et alors on faisait le cinéma à la maison. Au lit, la poitrine serrée dans un énorme cataplasme à la moutarde qui me cuisait jusqu'à l'os, je regardai le film au plafond : " La Belle et la Bête ».
Et grâce au cinéma, Pierrette et Jacqueline venaient plus souvent à la maison, ainsi que tous les enfants du quartier d'ailleurs. Le dimanche en hiver quand il faisait mauvais temps, mes parents organisaient les " séances ". On déplaçait quelques meubles, disposait en rangs toutes les chaises de la maison, des tabourets, et si cela ne suffisait pas, des cartons. Puis l'on éteignait la lumière (instant solennel) et on passait les films. Pour l' " entr'acte ", maman servait du chocolat chaud : du gros chocolat Meunier, de ménage, fondu et mélangé au lait brûlant, avec des brioches. C'était alors pour moi, ces après-midi-là, un enchantement absolu, le contraire du " Désert de Gobi ". La joie immense, les rires, les exclamations étonnées , le ravissement de tous ces enfants, la gentillesse de ma mère et la participation humoristique de mon père, alors dans ses " meilleurs moments ", tout cela me comblait et me procurait un bien-être intense, me pénétrait de l'instant vécu et partagé dans cet enthousiasme général.
Il y avait aussi une autre distraction tout aussi attrayante et génératrice de fou-rire et de réunions mémorables. Mon père, bricoleur, ingénieux et inventif, avait fabriqué un " autodrome ", un circuit routier assez compliqué où de petites autos miniatures activées par un électro-aimant, surfaient sur des voies en papier goudronné. Afin de donner vie à ce circuit, mon père avait conçu tout un système de signalisations, modelé de petits

personnages, tous les éléments pouvant reproduire la scène d'une véritable course automobile en circuit fermé.
Et là, il n'y avait pas que les enfants qui jouaient ! Des amis, des relations de mes parents, des gens avec lesquels nous aimions nous retrouver ensemble, parfois même des gens de la " bonne société "; formaient autour de ce circuit magique, des groupes hilares, détendus et animés d'un enthousiasme délirant. On faisait des paris, on se donnait des gages, on se " marrait comme des petits fous ". Et il y avait bien sûr à chaque fois un " goûter " exceptionnel. Des dames étaient très bien habillées, et c'était un régal de les regarder ; on se moquait gentiment les uns des autres et l'après-midi s'écoulait ainsi, comme si le temps de ce que nous vivions ne devait pas avoir de fin. Il n'y avait plus dans cette atmosphère entre nous tous ni de " Monsieur " ni de " Madame " Le... quelque chose...

Le départ pour la Tunisie

Parfois il m'arrivait de " coucher " à la maison Figeac. Notamment lorsque mes parents allaient à une soirée entre amis ou bien lorsqu'ils donnaient chez eux une " Surprise-Party " qui mettait la maison sens dessus-dessous au grand désespoir de maman.
Alors ces soirs-là, je faisais connaissance avec le " Haut ", dans la maison Figeac. Le " Haut " était aussi magique, aussi mystérieux, aussi étonnant, aussi empli d'odeurs et d'atmosphère que le " Bas ". Oh grand luxe! Dans les maisons de l'époque, généralement sans " commodités ", il y avait une salle de bains ! Alors que chez nous rue Emile Zola, l'on faisait la " grande toilette " dans l'évier de la cuisine. Toutefois, cette salle de bains était exiguë et fort encombrée. C'était Monsieur Figeac qui l'avait aménagée et équipée entièrement. En haut de l'escalier, un vestibule servait souvent d'aire de jeux où nous faisions rouler des petites voitures, avec Jean-Claude. De ce vestibule, on accédait aux chambres. Je dormais dans la même chambre que Jean-Claude, Pierrette et Jacqueline.
Madame Figeac qui confectionnait elle-même les habits, les sous-vêtements, les pyjamas et les chaussettes de ses enfants, me faisait enfiler un pyjama de coton tout blanc et sans fantaisie, puis elle me couchait d'une façon tout à fait originale : elle me plaçait entre ses deux filles dans le même lit, mais la tête à côté de leurs pieds et mes pieds entre leurs têtes. Le lit de Jean-Claude était trop petit pour deux.
C'était donc ainsi que je " traversais " la nuit, entre les deux filles engoncées dans leurs gros pyjamas, et moi dans le mien, tels trois momies égyptiennes dans un sarcophage familial. Je ne m'endormais jamais tout de suite. Dans le noir absolu j'écoutais la respiration de mes camarades de sommeil, des étoiles s'allumaient dans un ciel que je m'inventais, des visages passaient tout près de moi comme une caresse très douce, des doigts m'effleuraient dans ce ciel qui descendait sur la Terre et par moments - et cela était bien réel- du bout de l'un de mes doigts de pied je touchais une petite oreille...
Je n'ai jamais connu de nuits plus magiques que ces nuits-là. Ou du moins jamais plus de la même façon. Je crois que l'on grandit trop vite ...
Au matin c'était l'odeur du café qui me réveillait et qui montait jusqu'au plafond.... L'odeur, aussi, de tout ce qu'il y avait dans la maison.

Même si je n'ai pas tout dit, loin s'en faut, je crois avoir retracé l'essentiel de cette histoire dont je ne saurais vraiment trouver la fin, car tout cela s'est perdu et retrouvé tout au long de ma vie en d'autres rencontres, d'autres visages...

Le temps qui passe est immense comme le cosmos : il est un jardin du souvenir et un essaim de visages. Mais je crois que dans le jardin il y a des fleurs sans noms retrouvés ; des fleurs aussi, que nous n'avons pas fait naître, des dessins de visages qui ont pourtant été de vrais visages et que nous n'avons pas reconnus. Et dans l'essaim, vivant, présent et lumineux l'on y peut lire l' avant, le pendant et l' après.
A l'intérieur de la petite capsule de survie, provisoire et fragile mais orientée vers l'éternité, il y a ce cosmonaute tout seul et peut-être désespéré au point d'avoir si peur du néant mais secrètement empli d'un si fol espoir, si amoureux de tous ces visages qu'il retrouvera peut-être un jour...

Après le jugement de divorce prononcé par le tribunal de Pontoise le 8 Août 1962, alors que nous étions assis sur un banc dans un jardin public, à Mont de Marsan, ma mère et moi, coupés de nos racines, de nos souvenirs et de tout ce que nous avions vécu ensemble ; séparés désormais d'un monde qui avait ressemblé à un grand voyage, à une fête foraine ambulante véhiculant ces tragédies qui sont parfois celles des gens du voyage, après huit années passées à Cahors dont les deux premières au 5 rue Wilson dans un petit appartement vieillot et les trois autres au 2 rue Emile Zola ; après avoir passé deux ans en Tunisie puis trois ans en Algérie ; alors qu'ici sous le ciel d' Aquitaine en été, dans ce pays, la France où la vie que nous allions vivre n'aurait plus rien de commun avec celle que nous venions de vivre en Afrique du Nord ; j'avais une question sur le bout des lèvres, une question que je me posais depuis longtemps, et j'interrogeai donc Maman :
" Aurais-je pu avoir un petit frère ou une petite soeur? " Alors ma mère me donna la réponse, à sa façon : " Oui, tu te souviens, à la fin de l'été, l'année avant notre départ pour la Tunisie, j'avais été très malade, si malade, que le bébé n' a pas pu venir. "
En effet je me souviens : cet été-là, un été de grande chaleur où il faisait tout le temps beau, " Mamy " était venue des Landes dans sa 203 Peugeot et elle était restée à Cahors auprès de Maman durant15 jours ou trois semaines environ. Pour que Mamy quitte Papé pendant aussi longtemps, il fallait assurément une raison sérieuse ou grave. En effet j'ai su exactement ce qui s'était passé, bien des années plus tard...
Un jour de la fin de l'été 1956 vers quatre heures de l'après-midi, les persiennes des fenêtres donnant sur la rue étaient encore fermées. La voisine d'en face, Madame Loubet, dont le mari était entrepreneur de maçonnerie, qui nous louait la maison et qui détenait donc une clef, avait remarqué les volets clos... D'habitude, depuis le matin, sauf quand on partait pour plusieurs jours, ou en vacances, c'était toujours ouvert, ou " cabané ". Comme la clef se trouvait dedans, enfoncée dans le trou de la serrure, madame Loubet avait du faire appel à quelqu'un d'autre afin d'ouvrir la porte.
Ma mère gisait à plat ventre dans le couloir, la tête de côté, ses cheveux défaits, toute habillée, dans une mare de sang. Pompiers, ambulance, Police-secours, hôpital... Elle avait absorbé des barbituriques puis, prise de douleurs, elle s'était effondrée.
1956 avait été l'année des drames, des ruptures, des retrouvailles et des " liaisons " de part et d'autre, les plus orageuses... Cet été-là j'étais resté un peu plus longtemps que les autres étés dans les Landes chez Papé et Mamy. Le voyage en 203 début septembre jusqu'à Cahors, sous un soleil torride, un ciel très bleu, sans un souffle d'air, me parut très long et Mamy ne disait rien.
Un ou deux mois plus tard, au delà de ces évènements, lorsque ma mère fut rétablie, mon père prit alors une grande décision, une décision qui allait changer complètement notre vie,

pour cinq années du moins. Alors que ma mère se remettait lentement, que sa tristesse et son désarroi demeuraient aussi insondables, que cette ville de Cahors et son atmosphère lui pesaient, que la maison de la rue Emile Zola ne lui plaisait plus du tout et que même la famille Figeac était devenue impuissante devant ce désespoir absolu, mon père fut à ce moment-là et pour assez longtemps, d'une gentillesse extraordinaire envers ma mère et, par la même occasion, envers moi.
C'est là que pour la première fois de ma vie, je découvris ce que pouvait être la terrible impuissance de l'amour. Un homme qui ne savait plus comment s'y prendre, un petit garçon qui n'arrivait plus à faire rire, des amis dont la présence et le soutien, la gentillesse et la force de caractère ne pouvaient plus rien changer.

En mars 1956 la France venait de reconnaître l'indépendance de la Tunisie. Le gouvernement de ce pays recherchait des techniciens, notamment pour l'installation des lignes téléphoniques sur tout son territoire. Mon père signa un contrat de deux ans et, le 25 Juillet 1957 mes parents débarquèrent à Tunis où je devais les rejoindre le 23 septembre de cette même année.
Papa avait dit à Maman : " On repart à zéro ".
Et c'est vrai que pendant près de deux ans, à partir de la fin 1956, la vie avec mes parents durant les derniers mois que nous avons passés à Cahors et la première année à Tunis, dans un bel appartement du quartier résidentiel du " Belvédère ", avait été un rêve, un enchantement, une découverte, et je retrouvais alors mon père et ma mère tels qu'ils étaient, de tout le meilleur d'eux-mêmes, ensemble et terriblement amoureux l'un de l'autre, comme ces enfants qu'ils étaient, au fond, magiques, imprévisibles, inventifs, drôles, et tous deux d'une gentillesse qui ne se voyait pas forcément, ne se manifestait pas par des épanchements intempestifs, mais n'en étaient pas moins évidente.

Les retrouvailles

Je ne devais revoir monsieur et madame Figeac, que dix ans plus tard, fin novembre 1967. Ma mère, à cette époque-là, vivait à Barcelone avec Roger, son compagnon depuis 1962.
Remontant par le train sur Paris depuis Barcelone, je regagnais le Centre de Tri Postal où je travaillais, après trois semaines de congés. J'étais parti le matin et dans le train il me vint une " idée géniale ". Puisque le train s'arrêtait à Cahors vers trois heures de l'après-midi et que je savais qu'il y avait un autre train de nuit, Barcelone-Paris qui passait à Cahors à deux heures du matin, pourquoi ne descendrais-je pas à Cahors ?
Aussitôt que cette idée me vint, je ressentis une joie inexprimable et à mesure que le train s'approchait, surtout après Toulouse et Montauban puis dans le défilé creusé dans la roche calcaire du Causse du Quercy, je ne savais plus où me mettre, tellement j'étais heureux. Je crois que ce fut là l'un des plus beaux jours de ma vie.
Lorsque je débarquai rue Paramelle, avec mon sac sur le dos, âgé de 19 ans alors, je vis que la maison n'avait pas changé : c'était toujours la même odeur... Ce fut Monsieur Figeac qui m'accueillit.
Félicie était encore en courses. Quel accueil ! Et que de « putain de putain » ! Il en pleurait le papa Figeac, lui qui ne versait jamais de larmes!
Les Figeac connaissaient notre vie, puisque nous nous écrivions et que nous envoyions des photos. En fait, ils ne connaissaient notre vie que jusqu'en 1962, jusqu'au divorce... Après, ils ne savaient plus trop parce que les relations s'étaient un peu diluées.

Madame Figeac, revenue à la maison laissa tomber son filet à provisions et se perdit elle aussi en exclamations attendries, tellement surprise de retrouver ce " petit ", qui avait profité du train pour s'arrêter à Cahors, après tant d'années.
Alors commença la soirée la plus mémorable, la plus " arrosée ", la plus folle de joie, la plus féconde en interminables histoires de cette partie de ma vie, celle des 10 dernières années.
A un certain moment au bistrot de la rue de la Barre, en face de Monsieur Figeac accompagné de quelques uns de ses copains, alors que nous en étions peut-être au 10ème pastis, mon regard s'accrocha sur la grosse pendule ronde fixée au mur au dessus des banquettes et des glaces : elle indiquait 18 heures... Il me semblait que j'étais là depuis un très grand nombre d'heures. Pas de doute, pour une fois, moi qui rêvais du " temps qui s' arrête " ou qui s'allonge démesurément, lorsque je vécus ce moment si intense, mon rêve se réalisait...
J'appris au cours de cette soirée, alors que nous étions tous réunis autour de la grande table recouverte de la même toile cirée, devant les mêmes assiettes creuses et le traditionnel « chabrot », toutes les nouvelles de la famille. La petite fille handicapée était devenue une enfant adorable et profondément attachante, maintenant devenue une jeune fille, et il fallait beaucoup s'occuper d'elle. Georgette et son mari avaient fait construire une maison dans le nouveau quartier situé au delà du cimetière, en allant sur la route de Puy-l' Evêque. (On ne disait pas encore à l'époque, " lotissement "). Jean-Claude " n'avait pas réussi à l'école " et, après avoir échoué au Certificat d' Etudes à 14 ans, il s'était placé comme garçon de café, mais pas dans l'un de ces établissements renommés du centre de Cahors : dans un tout petit café près de la gare et du Pont Valentré. Peu à peu avec les pourboires et beaucoup d'heures de service, il s'était constitué un petit pécule puis il avait quitté Cahors à 18 ans, s'était établi dans un café plus important où l'on gagnait davantage et s'était marié. Mais le mariage n'avait pas tenu. J'entends encore résonner la voix de Madame Figeac ce soir là lorsqu'elle me montra les photos du mariage. C'est vrai que parfois, avec son réalisme cocasse et son sens de l'humour décapant, elle semblait résumer en deux ou trois mots certaines réalités de la vie. En refermant l'album, un grand album de plus de vingt pages cartonnées et contenant au moins une centaine de photos, à propos de ce mariage, elle me dit : " Voilà 50000 Francs (anciens) de foutus ! ... Pour ce que ça a duré, à peine six mois ! " Je ne me souviens plus du tout si c'est Jean-Claude qui est parti ou bien si c'est sa femme. Pour Madame Figeac, le dernier de ses enfants qui se marie et divorce au bout de six mois, quand on la connaissait telle qu'elle était et surtout telle qu'avait été sa vie dans le contexte familial de l'époque, c'était forcément une expérience amère, douloureuse, très difficile à " avaler ".
Pierrette et Jacqueline aussi, venaient de se marier. Toutes les deux habitaient alors à Fresnes dans le Val de Marne, dans le même HLM de banlieue, l'une au rez de chaussée, l'autre au 1er étage. Madame Figeac m'avait donné leur adresse car, demeurant moi-même à Paris, il me serait donc facile d'aller les voir. Et c'est ce que je n'ai pas manqué de faire, quelques jours après mon passage à Cahors. D'ailleurs pour les réveillons de Noël et du jour de l'an en 1967, nous nous sommes tous réunis, avec Monsieur et Madame Figeac venus par le train jusqu'à Paris, chez leurs filles.

La fin d'un monde

Les temps changeaient déjà, à cette époque. Et, après Mai 68 le monde allait devenir différent de ce qu'il avait été. Il semblait à la fin de cette année 1967 plus ouvert, plus grand, plus universel, avec de nouveaux repères, de nouvelles modes, mais peut-être pas aussi

généreux qu'il le laissait espérer. Les tabous s'écroulaient mais les esprits n'étaient pas préparés à cette idée nouvelle de la liberté ; d'une liberté qui explosait dans les rues, sur les murs, en des lieux où les gens, surtout les jeunes, se rencontraient pour " refaire le monde "... On disait partout que " l'on pouvait baiser à couilles rabattues ", que la " drague " était facile… Mais ce n'était pas tout à fait cela. La solitude de l'être en ce qu'il a de plus fragile au fond de lui, de plus vulnérable, de plus profond, de plus secret, a toujours existé et je crois qu'aucune révolution ne la supprimera jamais. L'on a cru en ce temps-là, que l'on pouvait tout se permettre, tout dire, tout espérer. Mais très vite tout est rentré dans un nouvel ordre social et économique, tout s'est fondu dans une autre conformité.
Quelques années plus tard, alors que je venais à mon tour, de me marier, j'ai appris que Madame Figeac avait eu de nouveau une grande déception : sa fille Pierrette se retrouvait toute seule avec trois enfants à élever, son mari étant parti. Il est vrai que dès le début c'était un ménage qui ne " marchait pas très bien ".
Ce soir de la Saint-Sylvestre en 1967, au plus fort des réjouissances, alors que la voix de Mireille Mathieu faisait tourner la tête à tout le monde dans une salle d'auberge où pleuvaient les confettis ; je vis tout à coup monsieur Figeac un peu triste. Il ne disait plus rien, il semblait réfléchir. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Mais je savais que c'était un homme profond et que les verres qu'il avait bus ne pouvaient à eux seuls justifier cette tristesse, ce manque d'entrain... De mon côté également je sentais tout au fond de moi, un drôle de " pincement au coeur "... Peut-être parce que je me rendais compte que le monde changeait, qu'il y avait d'une part, beaucoup à espérer mais aussi d'autre part, beaucoup de sujets ou de raisons de s'interroger. Nous nous sommes retrouvés avec Monsieur Figeac, assis à un coin de table, nous avons bu un verre ensemble, grillé une " sèche "et on a un peu " discuté ". A un certain moment il m' a dit, comme ça, spontanément, avec son humour à lui : " Ah, mon petit, tu sais, si j'avais encore l'une de mes filles à marier, je te la donnerais... Un garçon comme toi ! " Confidence pour confidence je lui répondis que, à « un petit chouya près » , oh trois fois rien, la balance aurait peut-être un peu plus penché du côté de Jacqueline. Pour finir nous noyâmes ces propos dans les eaux de vie, les liqueurs et les fonds de bouteille de champagne, jusqu'au bout de cette nuit " historique ".

Le 26 Août 1984 ma mère quittait ce monde dans une chambre de clinique, à Perpignan, à 8 heures 13 très exactement. J'étais là. A 8heures 13 sa respiration s'est définitivement arrêtée ainsi que les battements de son coeur. Pendant toute la nuit, jusqu'au matin j'ai écouté s'éteindre peu à peu cette respiration qui devenait de plus en plus difficile et s'espaçait... Insuffisance hépatique et respiratoire... Suite rapide de l'évolution foudroyante d'une tumeur au sein. Le 10 août 1984 soit seize jours avant, ma mère venait de franchir son soixantième anniversaire. Lorsqu'elle était âgée de 30 ans à Cahors, elle disait qu'elle ne pouvait se faire à l'idée d'être un jour âgée de 60 ans. Elle n'aura donc pas connu cette vieillesse dont elle avait si peur.
Je n'ai pas écrit à Madame Figeac par la suite, pour lui dire que ma mère était morte. J'ai pensé que si elle l'apprenait, ce serait toujours bien assez tôt.
Un 25 Août deux ans plus tôt, Monsieur Figeac partait lui aussi, des suites d'un cancer de l'intestin .
Il y a dans l'expérience de la vie, telle que chaque être humain la traverse, une certaine brutalité dans la succession d'évènements, de faits divers, d'accidents, ainsi que dans l'évolution d'une vie unique, isolée dans l'espace et dans le temps... Une vie qui au départ,

est comme un " embryon d'éternité " dans une " solution originelle d'innocence " et cette innocence va petit à petit se perdre, se diluer, s'altérer dans une connaissance imparfaite, incomplète. Puis au delà de la disparition, cette vie devient pour les survivants ou les spectateurs impuissants que nous sommes, une histoire, un ensemble de souvenirs, une succession d'images comme dans un album de photos. Il arrive que le nombre toujours effrayant des disparus, êtres chers, amis, connaissances; finit par n'être plus qu' une suite chronologique brutale. Comme si les gens n'étaient même plus des souvenirs, mais seulement des noms et des prénoms avec des dates et des mentions de lieux.

J'ai souvent dit que pour un homme en général, les deux visages qui ont le plus compté dans sa vie sont celui de sa mère et celui de sa femme. A condition bien sûr d'être toute sa vie durant, aussi amoureux de l'une comme de l'autre, quoique très différemment cependant. Ces deux visages-là sont en effet les visages les plus proches et les plus chers, les plus nécessaires, les plus attendus et les plus vénérés. Avec la mère nous demeurons attaché à nos racines, à notre enfance, à notre innocence originelle, à cette intuition, à cet attrait irrésistible et sans doute très profond de la Féminité. Avec la femme, l'épouse ou la compagne de toute une vie, il y a tout ce que nous espérons, tout ce dont nous avons besoin de la Féminité, mais aussi de tout ce qu'il y en a à découvrir, à aimer, à désirer, parfois avec passion ; tout ce qu'il faut sans cesse renouveler pour que vive et s'exprime la Féminité.
Chaque instant de ce visage, celui de chaque jour qui passe, celui de toutes les couleurs de la vie, celui de toutes les ombres et de toutes les lumières dans toutes leurs nuances, dans la diversité de ce qu'il exprime, dans ce qu'il est lui et pas un autre ; est une histoire d'amour à lui seul. En fait, avec un seul être l'on vit aussi des milliers d'histoires d'amour.
Cent maîtresses que l'on embrasse du même baiser ne valent pas à mon avis cent regards différents pour la femme avec laquelle on vit… Et par chacun desquels on la découvre.
Un homme qui a perdu sa mère et sa femme est un homme seul dans le monde. Tout ce qu'il va confier désormais, tout ce qu'il va exprimer n'aura plus jamais ce " vécu " qu'il a partagé avec ces deux visages si proches.

Le mercredi 12 octobre 1983 à la clinique de Perpignan ma mère passa sur la table d'opération. En fait, c'était là un bien mauvais virage qu'elle négociait, le genre de virage à la suite duquel une femme restera toujours gravement accidentée, non seulement dans sa chair mutilée mais aussi dans sa Féminité... Cette cicatrice absurde, brutale, injuste, incongrue... Il n'est plus question alors, d'orgueil, d'humilité, de résignation ou de toute autre " espèce de philosophie ". Il n'y a plus là qu'une femme qui souffre, une femme dans toute sa fragilité, sa solitude, son dénuement. Ce jour-là, ce 12 octobre j'ai trouvé que la vie était vraiment " une drôle d'expérience et je n'avais plus d'idées, plus de repères; c'était comme si je redevenais un petit enfant… Comme en 1956 le jeudi 9 février où j'avais eu si peur que maman nous amène nous suicider... A cette différence près que cette fois, " on ne partait pas pour nous suicider " mais que la vie qui allait bientôt être la nôtre, c'est à dire la sienne et la mienne liées par l'affection et le sang, deviendrait bientôt comme celle d'un réveille-matin ne présentant plus sur son cadran qu'une seule aiguille. J'étais la petite, elle était encore aujourd'hui la grande, mais pour combien de temps ?
A midi et demie quand j'ai su que l'opération venait à peine de se terminer, ayant donc duré plus de trois heures, je n'ai pas aimé ce ciel d'automne, ces rouleaux de nuages qui défilaient et qui pourtant me rappelaient l' Océan... Tout ce qui définissait cette femme dont j'étais sorti me renvoyait à l'éternelle question " Pourquoi ? " Et l'implacable réponse, la réponse qui est celle du sens du monde, je ne pouvais me résoudre à l'accepter comme une réponse.

« Advienne que pourra! » avait dit mon père

Par moments dans notre vie, dans la réalité de tous ces jours que nous traversons et nous apparaissent sans magie, tous gris d'habitudes prises, d'automatismes, de petits plaisirs renouvelés qui n'ont rien à voir avec ce qu'on pourrait appeler le bonheur ; dilués que nous sommes par les drogues douces… Ou violentes parfois, émises en si grand nombre et si accessibles même quand on n'a pas d'argent ; isolés que nous sommes dans des aspirations qui nous dépassent, dévorés par des besoins accrus et toujours plus diversifiés, insatisfaits de notre condition présente ; il arrive que nous nous sentons alors dépossédés, coupés de nos racines, séparés du meilleur de nous-mêmes, vidés de notre substance, sans enthousiasme et comme " éteints " intérieurement. Nous ne sommes plus alors, reliés aux êtres et aux choses qui nous entourent. Nous ne prononçons pas les mots qu'il faut dire et que pourtant nous sentons en nous. Nous n'avons plus ni les regards ni les gestes ni les signes qui devraient interpeller ou émouvoir. Dans ces moments-là, les souvenirs se diluent, la mémoire de ce qui fut jadis, se perd.
L'un des aspects les plus terrifiants et les plus déstabilisants de cette " solitude viscérale " de l' être, est à mon avis le fait de se sentir coupé de ce qui peut encore nous relier aux êtres qui nous entourent. Et cela dans un environnement familier ou habituel alors même que nous en avons conscience. Dépossédés que nous sommes alors du meilleur de nous-mêmes, éteints intérieurement, étouffés par des aspirations et des doutes qui nous dépassent, enfermés dans notre propre monde intérieur ", nous ne pouvons plus rien " traduire ", plus rien donner, plus rien partager. Non seulement nous ne sommes plus reliés aux autres mais ces autres sont devenus des étrangers, des inconnus, voire des intrus qui ne font plus partie de notre monde.

Pour continuer dans la rubrique " faits divers ", genre notice nécrologique, je dirais que mon père est décédé le 3 Janvier 1984, foudroyé par une crise cardiaque. Déjà en octobre 1983, il était tombé à la renverse dans une rue de Paris, à la suite d'un étourdissement. On l'avait conduit à l' hôtel Dieu. Ce n'était pas bon signe : il fallait au dire du médecin, qu'il se fasse opérer, qu'on lui réalise un " pontage ". Il a refusé. " Advienne que pourra " a-t-il dit. Trois mois plus tard, c'était la rupture définitive. Il partait au beau milieu de tous ses projets. Sa vie alors, était comme celle d'un jeune homme, fourmillante d'idées et d'imagination, il était toujours aussi drôle, inventif, amoureux de tout ce qui pouvait l'intéresser, curieux, passionné, se documentant sur tous les sujets de l'actualité, se jetant dans la " modernité " avec un enthousiasme parfois délirant, notamment dans les nouvelles techniques de communication, les avancées de la science... Il passait des heures à la Cité des Sciences, au centre Georges Pompidou ; on l'apercevait sur le " forum " au beau milieu de la jeunesse des années 80, ces années durant lesquelles à Paris tout changeait. Il se moquait de toutes ces valeurs matérialistes et bourgeoises, de l'argent, des idées toutes faites ; son esprit critique était décapant, ironique et empli de philosophie.
Rien ne lui faisait peur : il disait qu'il pourrait survivre dans les pires conditions d'inconfort s'il le fallait. Pour la troisième fois de sa vie, il liait son existence après la disparition de " Janou ", sa seconde épouse, à celle d'une autre femme. Mais cette dernière ne devait le connaître qu'un an seulement...
Il ne m' a jamais fait de confidence et de sa relation intime avec ma mère puis avec Janou et

enfin avec Elisabeth, j'ai peu à peu au fil des années, découvert ce qu'il ressentait au fond de lui. Celle qu'il a le plus aimé, au fond, fut ma mère…

Lorsque mon père est mort, je ne l'ai pas dit tout de suite à ma mère. C'est seulement le 29 Février 1984, soit près de deux mois plus tard, que je le lui ai dit... Et encore, cela est venu inopinément dans la conversation. Ma mère alors, faisait des séances de " chimiothérapie " et commençait à perdre ses cheveux. Elle m' avait dit : " surtout, mon fils, ne dis jamais à ton père ce qui m'est arrivé, ne lui dis pas, je ne veux pas qu'il puisse imaginer ce que je suis devenue, je crois qu' au fond ça lui ferait trop mal de le savoir, vraiment trop mal... Et puis en souvenir de ce que nous avons vécu de meilleur ensemble, je préfère qu'il garde de moi l'image de la femme qu'il a connue. "
Elle l' a toujours aimé, il avait été son premier, son " I ". Elle ne l'a jamais oublié. Eût-elle pu en aimer d'autres à la folie, eût-elle pu vivre pendant 23 ans avec un autre homme, elle n'aurait pu « tirer un trait » sur sa vie de jeune femme mariée évoluant dans un monde à reconstruire, le monde d'après la guerre, ce monde de la fin des années 40...
Alors peut-être un peu brutalement, sans la préparer à recevoir cette nouvelle mais avec une certaine gravité, je le lui dis que mon père était mort depuis le 3 Janvier... Elle souhaita connaître ce que fut sa vie en dernier ; alors je le lui racontai, tel que je l'avais vécu dans les moments que j'avais partagé avec mon père...

« Avec de tels paysages, je me sens riche dans mon coeur »…

La dureté générale, permanente et quotidienne du monde ; la dureté dans les rapports de communication, la dureté dans les jugements et dans les comportements, la dureté avec laquelle on parle des gens qui ne sont pas forcément présents quand on parle d'eux ; si elle me fait toujours très mal et si j'en arrive à ne plus pouvoir la supporter, cette dureté ne me révolte pas cependant... Se révolte-t-on contre la violence du vent ? Contre la violence de la nature ?
Cette dureté générale du monde est le " sens commun ", le sens habituel : c'est ainsi que fonctionne le monde tout entier... Il n'y a donc pas lieu de s'en étonner.
Le " vrai désespoir " ne vient pas de la dureté du Monde. Le " vrai désespoir " vient de l' incapacité du meilleur de nous-mêmes à changer la vie que nous vivons, à changer la vie des êtres en face desquels nous nous sentons responsables... Ne pas dire par exemple tout le bien que l'on sent, que l'on sait ou que l'on découvre au moment où il faudrait le dire. Ne pas exprimer ce qui peut être attendu par l'autre. La tragique impuissance de l'amour en somme… Et le silence, la gravité, la pesanteur extrême de cette impuissance. C'est ce qui m' a le plus bouleversé dans la vie que je traverse, ce qui m' a le plus interrogé.
J'ai senti la philosophie et la littérature impuissantes devant ces questions en dépit des mouvements de la pensée, de l'âme, de l'imagination, qui s'affirment toujours plus généreuses et plus ouvertes à la diversité...
Les enfants ont l'enthousiasme, l'imagination, la spontanéité, la pureté de leurs intentions. Mais ils deviennent trop vite des adultes, le " sens du monde " les rattrape et les conditionne. On les retrouve âgés de 40, 50 ou 60 ans bardés de certitudes, " bien dans leur peau ", dans un environnement social et professionnel bien délimité.

Ma mère en 1957 à Tunis avait alors 33 ans. Le plus bel âge pour une femme, la féminité dans toute sa magie. Elle ne se maquillait pas beaucoup, juste ce qu'il fallait à

l'occasion. Son visage était celui que Dieu s'il avait été une femme, aurait dessiné à son image. Un visage qui n'était pas seulement beau, agréable à regarder mais qui avait en lui bien plus encore : un caractère, une âme…
Ma mère s'habillait divinement bien. Pas comme une de ces stars de cinéma avec des tas de " falbalas " et de " froufrous "mais plutôt avec une simplicité, une classe, une délicatesse, un " chic ", ne pouvant que la définir elle et pas une autre. Elle était femme, jeune fille et petite fille, tout cela en même temps. Et d'une candeur, d'une drôlerie particulièrement émouvantes. Elle aimait beaucoup ces paysages d' Afrique du Nord qui, à l'époque dès que l'on s'éloignait des villes et en Tunisie tout particulièrement ; explosaient de luminosité, encore vierges de toutes les traces de la civilisation moderne, sans réseaux de voies de circulation, sans pylônes ni fils électriques, à la végétation rabougrie ; s'étendant sur des distances à donner le vertige, tourmentés de buttes aux arêtes vives, sans arbres, sans verdure... Un soleil omniprésent qui même en hiver à l'heure de midi, montait haut dans le ciel. Elle disait : " avec de tels paysages, je me sens riche dans mon coeur et là, ce n'est pas comme en Europe où l'on étouffe au milieu de forêts et de verdure. Quand il y a trop d'herbe, trop de vert, alors je me sens pauvre. "

La Tunisie qui était alors, depuis un an à peine, un jeune état où tout était à construire, n'était pas un pays sûr pour les biens et des personnes. C'était une terre ouverte à tous les vents de l'histoire de ce milieu de siècle. Il y avait beaucoup d'aventuriers, de trafiquants, de " déclassés ", beaucoup de misère aussi. Il n'était pas conseillé par exemple pour une femme, d'aller se promener ou de se montrer seule dans ces quartiers cosmopolites tels que les souks, les marchés populaires, les ports et même les jardins publics, ou encore sur les plages. Ma mère savait tout cela. Mais elle n'avait peur de rien, comme ces enfants qui sautent à pieds joints au dessus du feu et ne se brûlent jamais. La férocité des regards de certains hommes, la violence, l'âpreté des relations, surtout avec les gens qui n'étaient pas du pays mais s'étaient installés afin de tirer profit de tout ce qu'ils pouvaient trouver ; tout cela aurait découragé les humanistes les plus convaincus et les idéalistes dans le genre de ma mère.
A Cahors elle avait un temps adhéré au Parti Communiste. Elle partageait leurs idéaux, leur désir de fraternité, de justice sociale mais parfois elle trouvait que dans leur vie quotidienne, dans leur comportement et selon leurs intérêts personnels, cela ne " cadrait " pas tout à fait avec leur « profession de foi ».
En Tunisie devant toute cette misère, ma mère était désemparée. Elle aurait vidé son porte-monnaie dans les écuelles des indigents qui étaient partout légions, omniprésents et surtout des enfants.
Non, il ne faisait pas bon se promener non accompagnée au souk et encore moins sur une plage. Pourtant, il n'est jamais rien arrivé de fâcheux à ma mère. Sans doute ce qui émanait d'elle, cette candeur, cette générosité, cette beauté en elle, intouchable et se déversant comme la lumière du ciel, devait lui conférer une sorte d'invulnérabilité, lui assurant ainsi la meilleure de toutes les défenses.
Elle n'était pas de ces êtres purs et vrais se sentant fragiles qui, par nécessité se protégeaient comme certaines fleurs avec des épines ou des feuilles urticantes... Avait- elle seulement conscience de son pouvoir, ce pouvoir qui n'était pas celui du " sens du monde "? De toute sa candeur, de toute sa générosité, de toute sa beauté, elle n'avait donc peur de rien et les regards les plus féroces, les désirs les plus violents s'arrêtaient sur ce rivage de " quelque chose d'elle " dont ne savait pas de quel pays il était, et qui surprenait toujours…

Le Tramway « Belvédère - Rue de Rome »

Jamais je ne me suis autant battu à l'école qu'au Lycée Carnot à Tunis en classe de huitième et de septième. C'était un univers impitoyable, d'une violence inouïe. Il n'existait pas à proprement parler de clans ni de coalitions. Quelques " caïds " et leurs " sbires " en réalité faisaient la loi mais tout cela ne durait que le temps d'une récréation. Le petit monde de l'école maternelle à Cahors en 1952 et 1953 par comparaison, était moins violent. Les plus mauvais sujets, les plus teigneux, les plus dangereux, n'hésitaient pas à me poursuivre jusque sur le palier de notre appartement. Et pour neutraliser certains d'entre eux je tirai un couteau de ma poche, j'explosai dans une violence en laquelle ma détermination, ma rage, les faisait enfin fuir. C'est dire de la dureté, de l'extrême tension qu'il y avait dans les relations entre jeunes, dans ce monde d'alors. Dans ces petites classes primaires du Lycée Carnot à Tunis, je n'ai jamais eu de copains. Pour me défendre il me fallait taper le premier et le plus rapidement possible, créer immédiatement l'effet de surprise, ne pas hésiter à passer pour une brute afin d'avoir la paix.
Les " gosses de riches " qui habitaient dans les beaux quartiers résidentiels autour du " Belvédère " pour la plupart, se rendaient à l'école en taxi, dans des " 4 chevaux " noires et blanches. La course d'un bout de Tunis à l'autre quelle que soit la distance, coûtait 50 Francs de 1957. Ma mère aurait voulu que je prenne un taxi, comme beaucoup d'enfants d'Européens ou de riches commerçants ; non pas parce que " ça faisait bien " mais surtout à cause de l'insécurité des rues et des moyens populaires de transport. Je ne voulais pas être comme ces " gosses de riches " qui se pavanaient au Lycée, portant des cartables en cuir de vache et qui sortaient des stylo-plume rutilants comme des bagnoles de luxe.
Les bagarres ne naissaient pas seulement à cause de la pauvreté des uns ou de l'opulence des autres. Elles surgissaient spontanément pour un rien. Un mot de trop, un regard, un simple geste et cela éclatait... Il n'y avait pas de filles dans les classes primaires du Lycée Carnot, ni dans les " grandes classes ", d'ailleurs. Les jeux étaient brutaux ; les maîtres durs, fanatiques du coup de règle en fer sur les doigts, injustes, méprisants à l'égard des plus démunis et des plus faibles. Les garçons sensibles, un peu " originaux ", étaient tout de suite repérés par les maîtres, les pions et les autres élèves. Il ne fallait surtout pas baisser la tête. Mieux valait se révolter ouvertement, taper, répondre, insulter, renverser le pupitre, quitte à se faire coller des jeudis entiers et se faire massacrer les doigts... C'était le seul moyen pour ne pas se laisser écraser et pour avoir la paix.
A Cahors lorsque maman voulait que je sois bien habillé pour aller à l'école, portant en hiver un " beau manteau ", des culottes courtes repassées avec soin, de jolis pulls, cela me gênait, m'indisposait, me mettait en rage. Je martelais toujours à chaque fois d'une petite voix déterminée et coléreuse : " je veux être pauvre et mal habillé ".
A Tunis, comme il faisait tout le temps beau et chaud, même en hiver, pas besoin de manteaux, de pulls, de culottes de confection lourdes à porter, avec des plis et des ourlets " à la con " qui donnaient des airs de " grand dadais " ou qui faisaient " vieux monsieur en cure thermale ". Je n'aimais que ce qui était fripé, ce qui faisait " voyou ", ou bien, qui était " dans le vent ", c'est à dire le vent de la liberté et de la contestation.
En définitive plutôt que de prendre le taxi où je me serais senti très mal à l'aise aux côtés du chauffeur en casquette et tenue, j'avais réussi à négocier avec maman le choix d'un moyen de transport plus populaire et plus intéressant à mon goût : le Tramway. Le " voyage ", quel que soit le nombre de stations sur la même ligne, coûtait 18 Francs soit le même prix qu'une

bouteille de limonade. Pour me rendre au Lycée Carnot, je prenais le 5 : Belvédère - Rue de Rome, 25 minutes de trajet environ, wagons en bois, clochettes, pas de compartiments, des bancs en lamelles vernies, un terrible et assourdissant bruit de ferraille, des secousses, des éclairs bleus le long des câbles électriques... Et des visages, des visages par dizaines, des visages en lesquels je me perdais, m'inventant des histoires à propos de ceux que je trouvais magiques, émouvants. Parfois dans ces regards qui se croisaient avec les regards du fond de mon coeur, cela ressemblait à des conversations interstellaires : chaque visage devenait une étoile, une planète, un souvenir plus ancien que ma vie. J'apercevais des femmes très belles, d'autres petits garçons et des petites filles ; des vieilles " mamies " opulentes qui savaient peut-être raconter des histoires... Des visages souffreteux ou " lessivés " par la vie, d'autres encore dont la solitude, la fragilité, le dénuement, étaient figés dans l'anonymat, dans une indifférence ambiante mais dont la " vie intérieure " comme le flux et le reflux sur un rivage saccagé de débris de naufrages, se laissait entrevoir, intense et bruissante de voix, de silences et de mots ; d'images, de désirs, de regrets, d'abandons, de colères mortes et de passions en cendres...
Chaque jour d'école, dans ce Tramway n° 5, était un voyage fascinant, un vrai livre d'images, une musique de silences ou d'éclats de voix, avec la " grosse batterie ": le tonnerre, le roulement et les secousses. Les silences étaient des abîmes d'interrogations, et les voix, de leurs intonations, de leurs vibrations aux nuances si diverses, apportaient parfois des réponses à certaines questions.
Dans le Tramway de la ligne 5, Belvédère - Rue de Rome, en 1957 à Tunis, au milieu de tous ces visages, la main serrée autour de la barre d'appui, si près de tant d'autres mains que je me hasardais à effleurer parfois, je n'avais plus peur de rien : c'était comme le " ciel des Gaulois " qui ne tombait jamais sur la tête. Dans ces croisements de regards, dans ces conversations " interstellaires ", dans la buée matinale emplie de la lumière de toutes ces histoires d'amour, il n'y avait plus de violence, plus d'horreur, plus de solitude viscérale, rien qu'une paix immense qui dissolvait toutes les douleurs, tous les chagrins, tous les drames de la vie et brassait toutes les joies comme dans un grand baquet de vendanges.
Avec curiosité et émerveillement, je regardais souvent le conducteur, le wattman, qui manipulait une grosse poignée de fer autour d'un tableau en demi-cercle et je m'installais parfois derrière lui. Le tramway avançait sur les rails dans la circulation de la ville, les noms des stations jusqu' à la rue de Rome, se succédaient : des noms Français, alors.

Le Caire 3200 kilomètres…

Le tramway numéro 4 me faisait rêver mais je ne l'ai pris qu'une seule fois avec ma mère. C'était le 4, qui allait à " Manouba ", le faubourg le plus pauvre de la ville et qui passait depuis la rue de Rome par " Bab-Sadoun " et " Le Bardo ", le quartier des souks, des marchés, des artisans, des commerçants, de toutes ces activités humaines plus ou moins autorisées. Ce tramway là était le plus brinqueballant, le plus ferrailleux de tous, le plus vieux également. Dans les wagons de bois, les bancs étaient du même bleu que le ciel, un bleu vif et criard, un bleu pour transporter toute la lumière et les turpitudes du monde avec un peu de magie.
Il y avait aussi un autre tramway, le 6, qui était le prolongement du 5 au delà du Belvédère. Il allait celui-là jusqu'à Ariana, un faubourg de Tunis situé à sept kilomètres vers le Sud. Il longeait la route du grand Sud, la route de Sousse, Sfax, Gabès. Après le Belvédère ce tramway avançait sur des " vrais rails " de train, avec des traverses et même des touffes

d'herbe rabougrie entre les traverses. Il invitait donc à l'aventure, symbolisait pour moi cet " Ailleurs ", ces terres lointaines du Sud... Et je me demandais bien vraiment, ce que c'était que cet " Ariana " qui n'était pourtant pas très loin.
A la sortie de Tunis l'on pouvait en ce temps-là, lire sur un panneau indicateur en bois, ces grosses lettres noires, en capitales : Sousse, Sfax, Gabès, Kairouan, avec les distances respectives pour chacune de ces villes et puis au dessous, comme pour s'envoler jusqu'au bout du rêve, il était écrit : " Le Caire, 3200 kms. " Aucun autre panneau indicateur ne m' a jamais autant impressionné que celui là.
Après Gabès quand on continue vers Tripoli en Lybie, la Tunisie forme un triangle qui s'enfonce dans le désert. Là est située une région de montagnes, de toute beauté ; l'un de ces espaces vierges, comme aux temps préhistoriques, un paysage de commencement du monde tel qu'on en rencontre encore de nos jours en Afrique.

Le travail de mon père, de même que celui des quinze autres techniciens venus de France, consistait à installer des lignes de téléphone le long des grandes routes ou des principales pistes du pays, pour relier les villes et les bourgs importants ; équiper des centraux téléphoniques, poser de lourds meubles métalliques en des points de relais et d'installer le téléphone chez les gens, d'assurer l'entretien, les réparations et la maintenance, d'effectuer les dépannages urgents.
Une fois mon père nous a amenés ma mère et moi dans le camion, un gros cube Citroën, jusqu'à Kairouan puis dans la région du " Schott-El-Djerid ". Là-bas c'était comme au moyen - âge. Les maisons étaient basses, en torchis, couleur de terre, il y avait des souks, des marchés pittoresques et les gens qui nous accueillaient étaient d'une gentillesse extraordinaire.
Souvent nous allions aussi à Bizerte qui à l'époque était une ville de garnison à 60 kilomètres de Tunis. A Bizerte " ça sentait " un peu l' Europe. On n'y rencontrait presque que des militaires et il y avait beaucoup de terrasses de café.

L'univers de l' école à Tunis au Lycée Carnot était un univers de violence et de dureté. La plupart des garçons étaient brutaux, rusés, prêts à tous les mauvais coups, à toutes les méchancetés possibles. Ils étaient, pour la plupart des fils d' Européens venus en Tunisie pour s'enrichir. Avides, rapaces, méprisants et orgueilleux, sans scrupules, ces fils de gros commerçants ou d' aventuriers de toute sorte mettaient les cours de récréation en « coupe réglée ». Il n'y avait pas beaucoup de " vrais Tunisiens ", trop pauvres pour aller à l'école ; aucune fille, ni de femmes dans l'enseignement ou dans l'intendance. Un univers masculin impitoyable, sans poésie et sans romantisme. Les maîtres étaient durs, indifférents, injustes, ne s' occupaient jamais de ceux qui " étaient à la traîne ". Il fallait suivre coûte que coûte et tendre les doigts pour le coup de règle traditionnel et inévitable. J'étais mauvais en Histoire parce qu'il fallait toujours et uniquement réciter par coeur, bêtement, et que ma mémoire n'était pas du tout conçue pour le « par coeur ». J'étais aussi très mauvais en grammaire, syntaxe, explication de texte et calcul : putains de problèmes avec des pourcentages à la con, baignoires percées, trains qui se rencontrent ou se rattrapent à des heures impossibles ! Et la règle de trois, les fractions, la géométrie, quelle horreur ! Je n'étais bon qu'en " rédac ", en " géo " et en " Sciences Nat ". Mais les " rédacs " étaient souvent bêtes comme chou, de style " maman va au marché, vous l'accompagnez, racontez..." Lorsqu'il était question par contre, de développer des idées, des sujets de réflexion en général, j' excellais et en dépit d'une orthographe fantaisiste ou négligée, du non respect de certaines règles de grammaire, mes

notes cependant étaient de loin les meilleures de la classe.
Les filles me manquaient, les visages féminins étaient totalement absents au Lycée Carnot. J'aurais voulu une jeune et gentille maîtresse d'école avec un joli visage, très bien habillée.

Le Koudia, chez Gomati

Dans les relations de mon père, deux familles seulement avaient des enfants de mon âge : les Sibuet et les Guicciardi. De temps à autre, avec toutes les autres familles de techniciens des Télécommunications, nous nous réunissions chez l'un ou chez l'autre. L'on organisait une petite fête, le plus souvent une " surprise-party ". Ou bien selon les préférences des uns ou des autres, nous allions à Bizerte ou sur les plages, à La Marsa, à La Goulette ou parfois en excursion dans les hautes collines de la Dorsale.
Mon père jouait aussi au tennis avec monsieur Guicciardi ou monsieur Sibuet. Mon père passait cependant les meilleurs moments de sa vie en Tunisie avec les gens de son équipe. Il y avait Rachid, qui faisait sa prière cinq fois par jour et qui était maigre comme un clou ; Mohamed, qui était très gros, avec un ventre énorme, avait la peau noire, était toujours chargé de l'intendance parce qu'il savait très bien faire la " popote ". Et enfin, Gomati, un Kabyle aux yeux bleus, appréciant fort le Koudia, un vin du pays ; qui lui, ne faisait pas la prière et aimait la bonne chère. Nous avons été plusieurs fois invités chez ce Gomati, où l'on était reçus comme des pachas, avec un couscous royal, une bonne bouteille de Koudia et des pâtisseries Tunisiennes.
Mon père aimait beaucoup les gens de son équipe. Il n' y avait de toute façon, aucun " chef " qui traitait ses gars comme les traitait mon père. L'air du temps n'était pas à la considération et au respect des personnes, dans ce pays où, comme dans tous les pays d' Afrique, les Européens dominaient depuis des dizaines d'années.
Quand mon père partait le matin de bonne heure dans le camion avec ses gars, ses copains comme il disait, pour se rendre dans le bled à deux ou trois cent kilomètres de Tunis, c'était toujours la fête. Les copains n'arrêtaient pas de rigoler, de raconter des histoires et Mohamed avec sa " popote" ambulante faisait des miracles... Le travail était dur sous la chaleur accablante, les " problèmes" parfois insolubles ; il fallait en planter des poteaux et des poteaux ! Et les câbles, le matériel lourd, les court-circuits, les pannes dans les meubles, les intempéries, les distances à parcourir...
Oui, je crois que de toute sa carrière aux PTT, à l'exception peut-être de monsieur Route, le copain de Cahors avec lequel il s'est tant marré, mon père n'a jamais eu de compagnons de travail aussi gentils, aussi truculents, aussi dévoués corps et âme que Gomati, Mohamed et Rachid. Leurs expéditions ont toutes été plus " historiques " les unes que les autres, avec des moments très drôles et des situations cocasses, imprévisibles...

En hiver, soit entre novembre et janvier, pendant les quelques semaines de pluies d'orage et d'intempéries, nous allions parfois passer des soirées chez les Guicciardi. Des soirées de causeries et de lectures ou de jeux de société. Ces gens là demeuraient au premier étage d'un vieil immeuble du centre ville. Il y avait un très grand balcon en fer forgé. Monsieur Guicciardi était un homme grand, sec et maigre, les cheveux en l'air comme la crête d'un coq, le visage buriné d'un rouge délavé. Il avait néanmoins une certaine allure, de la prestance. Madame Guicciardi était petite, boulotte, habillée " à la six-quatre-deux ", bouffie de visage, sans charme, les yeux inexpressifs et elle paraissait dépressive, détachée de tout. Elle avait des " lubies ", était " invivable " mais il lui fallait sans cesse du monde autour d'elle. A sa façon elle était très drôle. Ma mère disait que ce couple n'était pas

du tout " assorti ". Madame Guicciardi n'était pas " douée en cuisine ", peut-être pire encore que ma mère. Elle achetait du " tout prêt ", des conserves à gogo et elle servait à table, " de la charcuterie à boutons ".
Pour ma part j'aimais beaucoup aller chez Guicciardi parce qu'il y avait par dizaines sur les étagères des chambres de leur fils et de leur fille, des " Pim-Pam-Poum ", mon illustré favori de l'époque. Et je passais donc des heures assis sur un petit tabouret dans le couloir, à lire et relire, à me gargariser de ces aventures de " Pim-Pam-Poum ".
Les enfants de monsieur Guicciardi étaient plus âgés que moi. Le garçon, presque un jeune homme, 15 ou 16 ans, peut-être. Ce dernier m'impressionnait beaucoup et surtout m' inquiétait : je le trouvais taciturne, solitaire, plein de manies, vicieux, timide, effarouché pour un oui ou pour un non ; il rougissait à vue de nez, baissait toujours la tête et il était souvent seul dans un coin à tripoter je ne sais quoi. Je le soupçonnais même d'être " un peu pédé sur les bords ". Aussi l'évitais-je autant que possible.
Quant à la fille c'était encore pire : elle était d'une timidité maladive, on ne pouvait pas l'approcher, jamais je n'ai pu voir ses yeux, elle mettait toujours ses mains derrière son dos, ne regardait que ses chaussures. Elle n'était pas du tout jolie ni bien habillée, avait des chaussettes trouées, en tire-bouchon et elle était coiffée comme un as de pique. Elle rougissait encore plus que son frère et elle avait un air si constipé qu'il était impossible de déceler dans ce visage pétrifié, la moindre émotion. Pourtant, je ne savais pourquoi, j'éprouvais cependant une certaine affection pour cette fille sans magie et même si elle ne me faisait pas rêver, son inaccessibilité, son mutisme effarouché, sa solitude immense étaient pour moi une énigme, une " erreur de la nature " en quelque sorte… Et très confusément je sentais que si elle était " comme ça ", au fond ce n'était pas de sa faute. Si j'avais été plus hardi, plus polisson, je crois que j'aurais essayé de la toucher, de " l'apprivoiser ", de la " faire flamber" malgré elle. Une « once de magie » en elle, même très hypothétique, devait peut-être exister quelque part, très loin, dans son " cosmos ".
Alors par moments, plongé dans les histoires de Pim-Pam-Poum, lorsque " Miss Ross " et " Lena " ourdissaient une conspiration afin qu ' " Adolphe " soit le dindon de la farce ou que l' "astronome " et le " capitaine ", tout en jouant aux cartes, se demandaient comment faire " faux-bond " à " Tante-Pim " et que Pam et Poum, après avoir reçu une fessée magistrale, préparaient leur revanche ; il m'arrivait d'éclater d'un de ces rires qui prenait la valeur d'un message, d'une sorte de signe cabalistique chargé d'émotion et qui voulait en dire long...
Hélas rien ne se passait! La fille demeurait aussi impassible, murée dans sa solitude. La plus discrète ébauche d'un sourire m'eût comblé de joie cependant...

Je crois que monsieur Guicciardi, tout figé qu'il paraissait dans son maintien, sa prestance, sa pudeur, sa discrétion ; devait être littéralement fasciné par la femme qu'était ma mère. Visiblement, l'on sentait qu'il était très heureux en notre compagnie.
Les gens ont " un monde à eux " tout à fait particulier. Il est très émouvant de sentir à quel point ce monde si secret, si intime, si " inavoué "; peut être confronté à cet " autre monde " qui est celui de l'autre et dont il a peut-être rêvé...
Dans le monde où nous vivons au quotidien, tel qu'il est, avec ses règles, ses principes, ses codes, ses repères, ses modes ; il y a des " barrières ", de la gêne, du trouble et ce monde là n'est pas un monde d'amour, de franchise, de spontanéité. Les êtres dans ce monde là sont terriblement seuls, n'arrivent plus à s'accepter tels qu'ils sont ; ils ont honte d'être découverts, débusqués et peut-être traînés dans la boue des " racontars ", dans la souillure d'images sales et déformées.

Le bouclier rond des films Rank

Dans ce pays plus encore qu' à Cahors, mon père dont le métier consistait à relier les hommes était nécessairement appelé à rencontrer parfois des personnages qui détenaient " quelques clefs " en matière de développement économique, culturel ou social. Lorsque le téléphone était installé, que de nouvelles liaisons augmentaient et surtout renforçaient le pouvoir de la communication dans un monde en pleine mutation, dans un pays tel que la Tunisie des années 50, l'activité de mon père avait effectivement une importance stratégique dans bien des domaines et en particulier pour le gouvernement de ce pays, pour les services du renseignement, de la police, de la santé publique, pour toutes les structures administratives et économiques...

Pour ne citer qu'un seul exemple bien particulier, dans le monde du cinéma précisément, mon père fit un jour la connaissance d'un producteur de films dramatiques, Monsieur Rank, un milliardaire Allemand qui séjournait alors au " Tunisia Palace " : un homme âgé de 70 ans environ. Un personnage assez intéressant d'ailleurs, très cultivé, d'une politesse extrême et d'un commerce fort agréable. En ce temps-là quand on allait au cinéma, l'on pouvait voir la bande annonce des films " Rank " dans les salles en vogue : un bouclier rond sur lequel résonnait, énigmatique, retentissant, un " gong ". Les films Rank étaient en " noir et blanc " et concurrençaient les productions des réalisateurs Américains dans le genre " drames et énigmes ", avec des acteurs Français, Allemands, Italiens.

Ce monsieur Rank fut à plusieurs reprises notre invité et nous le reçûmes dans notre appartement au 195 avenue de Paris, proche du " Belvédère ". En fait, il ne fut pas exactement notre invité. Il s'était plutôt invité lui-même. Il avait " des vues sur ma mère ", qu'il poursuivait de ses assiduités. Je me rappelle encore de ces soirées où il passait à chaque fois au moins deux ou trois heures chez nous. On sortait les apéritifs, on discutait, il racontait plein d'anecdotes, il parlait du monde en lequel il vivait et surtout, il arrivait chargé de tas de cadeaux, de bouquets de fleurs, il se parfumait comme une femme et il avait toujours des coiffures excentriques. Il n'arrêtait pas de mettre sa main sur le genou de ma mère ou de se rapprocher d'elle... Un jour, il vient avec un petit magnétophone : c'était pour moi, disait-il. Et il m'expliquait le fonctionnement du magnétophone, avec beaucoup de gentillesse.

Ce qui me paraissait extraordinaire pour un homme de cette classe et de cette envergure, était de le voir si amoureux et si enthousiaste, empli d'humour, si candide et en même temps si " gauche ", si enfant, si troublé devant une femme telle que ma mère. Parfois, redevenant sérieux il parlait de son métier, des gens qu'il avait rencontrés dans sa vie. Il aurait aimé que ma mère joue dans ses films, lui proposait d' interpréter des rôles, lui parlait d'une « carrière » possible… Il était impressionné par sa voix, par son style, son élégance, sa classe, son naturel, son côté un peu comique par moments.

Mais ma mère le trouvait vraiment trop vieux, trop collant " et elle disait " avec ses milliards, il ne m'impressionne pas du tout. "

Il s'est lassé, à force d'être éconduit. Et puis en ce temps-là, cela allait très bien avec mon père et notre vie telle que nous la vivions ensemble avec nos amis, nos relations, nous convenait très bien. Ce n'était pas une vie ordinaire et à part l' école que j'avais en horreur, il y avait la magie de ces paysages d' Afrique, le bleu absolu du ciel, cette luminosité qui nettoyait toutes les incertitudes et toutes les interrogations, ce soleil qui montait si haut, la Méditerranée toute proche où l'on se baignait même en février, à La Marsa ou à La

Goulette ; les tramways, les marchés, les souks, cette " douceur de vivre ", ces gens humbles, sans malice, d'une gentillesse extraordinaire, que nous rencontrions chaque jour. Et pour conclure, ce " quelque chose dans l'air et dans le regard des gens qui faisait que la solitude n'existait pas. "

Il m'est arrivé assez souvent dans ma vie, et cela depuis ma plus lointaine enfance, de ressentir, de percevoir le monde comme un désert sans limites ; un désert qui s'étendrait encore au delà de l'horizon. Un désert non pas de sable ou de dunes mais essentiellement constitué de structures rocheuses, de forêts pétrifiées, de ravins, d'entailles profondes dans la terre, de blocs erratiques, de cailloux géants tombés du ciel ; des statues de sel sculptées par le vent évoquant parfois des formes humaines, des mirages, des pierres de toutes tailles, isolées ou rassemblées… Un désert brut, sans féminité, sans humanité non plus, sans regard et sans visage.
Les structures rocheuses, les forêts pétrifiées, les blocs erratiques, le labyrinthe de crevasses ; tout cela ce sont les Systèmes, imbriqués les uns dans les autres, participant au mouvement général du monde et dans lesquels les gens se débattent dans des situations inextricables, finissant par ne plus exister, ne plus rien représenter. Les statues de sel, les pierres, les cailloux, ce sont les gens parfois, tels qu'ils nous apparaissent dans le " Sens du Monde " au contact de la réalité brute. Toutes les pierres ont besoin d'être chauffées par le soleil et en même temps elles ont soif.
En fait le désert n'est peut-être pas dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, tel qu'il fut hier, ni tel qu'il sera demain. Peut-être que le désert, le vrai, l'absolu, c'est... Ce sont les gens que l'on n'a pas rencontrés. Le gouffre insondable, le " Trou Noir " de tous les visages jamais aperçus, de toutes les paroles jamais entendues, de tous ces regards qu'on n'a jamais vus, de tous ces êtres que la vie que nous avons vécue n'a pas mis sur notre chemin un seul instant, un seul jour... Des êtres que nous avons peut-être attendus, espérés, aimés sans les avoir vus. C'est cela, oui, je crois, le vrai désert.

En Afrique du Nord de 1957 à 1962, en Tunisie tout d'abord puis en Algérie ; je pouvais, même si la vie que nous vivions était différente, percevoir aussi le monde comme un désert parfois. Mais ce désert était toujours situé en arrière-plan : on le sentait bien réel mais diffus, imprécis comme un paysage vu au travers d'une vitre mouillée. Cela tenait de la luminosité de l'air, de l'intonation des voix, des manières de s'exprimer, de communiquer, de se retrouver entre amis ou parents, de la mesure de ce que nous vivions ensemble et de ce que nous partagions. Nous étions au coeur même de l'instant vécu, de la parole entendue, des rires qui éclataient, de ce que chacun d'entre nous exprimait. La vie en apparence ordinaire, avec toutes ses contingences et la répétition des mêmes activités, se colorait, s'habillait, se renouvelait de tout ce que chacun, selon son humour, sa " truculence ", sa drôlerie, exprimait si haut et si fort. Et c'est vrai que le verbe était haut, que le " franc parler " était dans toutes les maisons, à tous les coins de rue… Mais c'était cela, la vie, au quotidien, en Afrique du Nord.
Quand on sortait ensemble pour aller à une terrasse de café, à la plage ou pour se réunir entre parents, amis, voisins ; jouer aux cartes, aux dominos, aller au cinéma, jouer au foot ou au tennis, ou se rendre à la piscine ; nous étions chacun d'entre nous, tellement pris par l'instant vécu, par tout ce qu'on avait à échanger ; que nous n'étions plus nulle part ailleurs, ni dans des préoccupations ni dans " des pensées ". Le temps semblait se cristalliser dans une atmosphère emplie de fraternité, de partage d'émotions, de la joie d'être ensemble et de

rire à propos de rien, à cause d'un mot de l'un ou de l'autre.
Cette solitude viscérale, absolue et toute nue de l' être, qui colle tant à la peau et à l'âme, et bien là-bas en Afrique du Nord, " elle en prenait en plein dans la gamelle ". Je me rappelle encore de ce que les gens disaient, là-bas, de l' Europe, de la France, de cette vie de l'autre côté de la Méditerranée… Ils disaient donc : " de l'autre côté sur la rive Nord de la Grande Bleue, qu'est-ce qu'ils sont constipés ".
C'est la raison pour laquelle, après avoir vécu cinq ans de mon enfance en Afrique du Nord et cela en dépit des évènements dramatiques de la fin de la guerre d' Algérie ; le 22 Mai 1962, un mardi matin au port de Marseille, sous un soleil éclatant et un ciel tout bleu, j'ai eu le plus gros chagrin de ma vie, celui qui éclate de toutes les larmes que des yeux d'enfant peuvent déverser et déverser sans s'arrêter. Parce que je savais que jamais, plus jamais, ça ne serait comme " là-bas ". D'autant plus que par delà cette rupture absolue, il y en avait une autre : celle de la vie commune avec mes parents, qui s'arrêtait là, tout net...
Il y eut alors ce jour-là, deux voitures : celle de mon père, qui partait tout seul rejoindre " Janou ", la femme qui serait vingt années durant sa seconde épouse ; et celle de Roger qui partait avec ma mère. J'étais déchiré. C'était un choix impossible... Je l'ai fait, je suis monté avec ma mère, j'ai choisi la féminité et le soleil d' Algérie qui continuait avec Roger… Vers l' Atlantique, le Sud-Ouest de la France où demeuraient mes grands parents maternels dans les Landes.
La féminité, c'était avant tout pour moi qui n'était encore qu'un enfant, celle qui s'était penchée au dessus de ma tête alors que je ne n'avais pas poussé mon premier cri, quatorze ans plus tôt... Et c'était difficile, ce 22 mai 1962, de ne pas aller vers cette féminité.
La féminité de " Janou ", je ne devais apprendre à la connaître que deux ans plus tard, lorsque mon père vint me rendre visite au Lycée de Mont de Marsan en 1964.

« Allons voir si nos pères ont besoin de nous »…

A Tunis nous fréquentions également les Sibuet, eux aussi venus de France au titre de la " coopération technique ". Ces gens-là étaient de l'âge de mes parents mais nous ne les voyions que lorsque mon père jouait au Tennis avec monsieur Sibuet.
Ce dernier était un bon partenaire de jeu mais je crois me souvenir que mes parents disaient d'eux : « ils ont la mentalité de France », même si l'air du pays et le genre de relations que nous entretenions alors, les avaient quelque peu conquis.
En fait ce dont je me souviens le plus c'est de la fille de monsieur et madame Sibuet, moins âgée que moi de deux ans. De toutes les relations de mon père, les Sibuet étaient le seul couple ayant une fille très jeune, avec laquelle je pouvais m'amuser. Fille unique, un peu « enfant gâtée », je la trouvais farouche, peu communicative, parfois dédaigneuse et elle ne souriait pas beaucoup. Sans être très jolie, elle m'étonnait et m'émerveillait cependant, parce qu'elle avait beaucoup de féminité pour une petite fille de son âge.
Je la revois encore, un après-midi de fin d'été, aux abords du court de tennis, alors que nous étions tous deux assis sur un petit banc et que nous échangions des illustrés ; que nous parlions des derniers "tubes " de la saison, des chansons de Dalida, de Dario Moreno, des Compagnons de la chanson ; évoquant également les débuts du Rock' n roll, le " Tcha-tcha-tcha ". Comme des enfants que nous étions et peut-être parce que chacun d'entre nous était seul, sans vrais copains ; confrontés à la violence de l'univers scolaire, nous nous échangions toutes sortes de questions sans réponses et j'avoue que j'y mettais peut-être plus d'humour qu'il n'en fallait, émaillant mes propos de réflexions saugrenues, me moquant de

ce à quoi bien des gens croyaient, au risque de choquer, de déranger ma petite interlocutrice. Toutefois, étant d'un naturel très pudique, je ne lui disais pas tout ce que je ressentais. Il y avait entre nous une délicatesse un peu distante, des regards qui auraient voulu se toucher mais qui s'appuyaient toujours sur des attitudes ou des comportements précis et étudiés, au gré des allées et venues des joueurs.
Cet après-midi-là elle portait une chemisette blanche avec un col en dentelle ras du cou, une jupe courte, verte, fendue sur le côté. Ses jambes étaient bien galbées, ses cheveux noirs s'arrêtaient sur la nuque en une ligne fraîche et pure, elle était coiffée en " brushing ", ce qui a toujours été la coiffure que je préférais, pour les filles. Elle n'était pas, de caractère, très ouverte, ni spontanée, peu expansive et d'ordinaire elle ne parlait pas beaucoup. Cependant, la retrouver était pour moi un enchantement.
Je n'étais pas, à proprement parler, amoureux mais j'étais, à chaque fois très ému. De plus elle était la seule fille avec laquelle je pouvais parler et, dans ce monde uniquement masculin de l'école, qui était mon univers quotidien à l'exception du jeudi, du dimanche et des jours de vacances, je me sentais donc très bien en sa présence.
J'étais très gentil, très drôle ou du moins m'efforçais de l 'être et je crois bien qu'elle n'était pas indifférente : il y avait des signes discrets, pudiques, à peine perceptibles, de sa part. J'aurais voulu étreindre ce "quelque chose en elle " qui n'était pas ce qu'elle était apparemment.
Les joueurs, exténués, couverts de sueur, avant de se diriger vers les vestiaires, partaient à la recherche des balles éparpillées. Les sacs de sport, les serviettes, les raquettes, étaient encore sur les bancs. Comme pour clore un de ces silences demeurés en suspens entre nous, à cet " instant frontière" entre des regards qui hésitent et des doigts qui se touchent, je l'entendis s'écrier : " Allons voir si nos pères ont besoin de nous..."

Une « grande soeur » tombée du ciel…

Ma mère dans l'appartement que nous occupions au 195 avenue de Paris à Tunis et qui était cependant assez spacieux, se sentait à l'étroit et surtout bien seule...
La " poussière ", le ménage, quelques courses chez les commerçants du quartier, tout cela ne prenait pas beaucoup de temps. Aussi, pendant les jours de la semaine lorsque mon père s'absentait longtemps du fait de son travail et qu'il effectuait des déplacements d'un bout à l'autre du pays, trouvait-elle les heures longues. Bien sûr l'après-midi, il y avait les promenades au Belvédère, les sorties en ville, les marchés pittoresques, les souks, les terrasses de café, les magasins de nouveautés, les maisons de disques, les libraires, les boutiques de prêt-à-porter… Tout cela ne manquait pas à Tunis, avec la douceur de l'air de ces hivers magiques où dominait le bleu du ciel.
Comme à Cahors et sans doute davantage, ma mère collectionnait tous les "tubes " de la saison, achetait de nombreux disques et dans l'appartement, le matin, l'électrophone marchait " plein pot ". Vers la fin de l'été de 1957, deux mois environ après que mes parents eurent emménagé au 195 rue de Paris, ma mère se mit à la recherche d'une dame ou d'une jeune femme pour l'aider dans le ménage, pour le repassage, les " travaux d'intérieur " et la préparation des repas. Mais elle avait avant tout besoin de compagnie.
Les Italiennes plantureuses, les " mama à tout faire ", les petites Mauresques, habituées des " grandes maisons " étaient légions en ce temps-là chez les riches étrangers, Européens en général, les familles aisées de commerçants, de gens d'affaire ou fonctionnaires du gouvernement. Mais elles avaient toutes les mêmes qualités et surtout les mêmes défauts : si

elles se révélaient pour la plupart de parfaites maîtresses de maison et des " bonnes à tout faire " hors-ligne, elles étaient également « mauvaises langues » , cupides, voleuses, vulgaires, orgueilleuses et sales. Ma mère avait " les idées larges " pour l'époque, était très marginale par rapport aux valeurs et à l'esprit de son temps, surtout dans un pays tel que la Tunisie des années 50 qui subissait encore, même en tant qu' état souverain et indépendant, la domination des Européens, des hommes d'affaire et des aventuriers de tout poil. Ma mère était d'une générosité extrême, s'apitoyait pour un oui, pour un non, ne pouvait pas supporter la misère qu'elle voyait autour d'elle, son porte-monnaie était grand' ouvert, elle aurait donné jusqu'à sa chemise et en plus de tout cela elle était expansive, chaleureuse, affectueuse à l'excès ; drôle à faire pleurer de rire et par dessus tout cela encore elle n'avait pas d'orgueil. Selon l'expression de mon père, c'était une chic fille .

Ce fut donc Habiba qu'elle choisit en définitive. Une toute jeune fille âgée de seize ans à peine, noire de peau, noire comme du cirage, avec un visage d'enfant, des cheveux coiffés " à l' Européenne ", à peine ondulés, des lèvres minces d'une couleur rose gris, un petit nez, une silhouette gracile. Lorsque ma mère l'avait rencontrée, Habiba ne portait pas le voile traditionnel des femmes Musulmanes. Il se dégageait de toute sa personne une impression de légèreté, d'extrême fragilité tant elle était menue et ses yeux ressemblaient à de toutes petites étoiles oubliées dans le ciel et dont l'éclat cependant, différait de celui des autres étoiles. Elle paraissait très douce et ma mère fut impressionnée par son regard qui était celui des personnes humbles, mais dignes. Elle était d'une propreté, d'une netteté tout à fait exceptionnelle et, bien qu'habillée très pauvrement et marchant pieds nus, il n'y avait pas la moindre tache, la moindre salissure sur le vêtement qu'elle portait.

Lorsque je la vis pour la première fois alors qu'elle venait de pénétrer dans notre appartement, invitée par ma mère, et portant cette fois le voile, je n'aperçus que ses yeux et je devinais déjà l'extrême fragilité, le dénuement, la légèreté de sa petite personne. Elle ôta son voile, que ma mère accrocha dans la penderie. Alors je la découvris dans toute sa magie : son exquise féminité, sa grâce, sa netteté, sa fragilité oh combien émouvante. Elle était d'une beauté à couper le souffle, avec un visage ravissant qui passait dans l'air comme une caresse très douce, inattendue, presque surnaturelle. Je me sentis effleuré comme par des doigts qui auraient traversé un rêve inaccessible avec une extrême délicatesse, atteignant ce « quelque chose en moi » enfoui au plus profond d'une source de souvenirs.

Je n'avais alors que l'innocence et la candeur de mes neuf ans et à seize ans Habiba était encore une enfant. Une enfant - femme, mais une enfant tout de même. Je la reçus dans mon coeur, avec un émerveillement absolu, telle une " grande soeur " tombée du ciel, une fée surgie des sables du désert, non pas pour changer les pierres en or ni pour exhausser des voeux impossibles, mais venue tout simplement pour dire bonjour aux étoiles du ciel et les aimer d'un amour infini... Déjà elle souriait à l'enfant que j'étais, me tendait la main et je perçus le frémissement de ses doigts, son hésitation dans ce geste à exprimer le meilleur d'elle-même… Et tout de suite cet abandon, cette tendresse, cette confiance absolue qu'elle allait avoir envers nous.

Sans aucun doute se rendit-elle compte qu'elle entrait ici dans une maison " pas comme les autres " ; un monde différent, si différent de cet univers de violence, de cupidité et d'hypocrisie qui était celui dans lequel elle devait vivre habituellement.

Mais ce qui m'a peut-être le plus émerveillé en elle, était cette humilité, cet abandon absolu qui se dégageait de toute sa personne et en même temps cette dignité qu'il y avait en elle et qui forçait au respect. L'invulnérabilité en quelque sorte, que lui conféraient son innocence

et sa candeur.

Une fille adoptive

Habiba, d'octobre 1957 jusqu'au 17 Février 1959, jour de notre départ de Tunis, resta donc auprès de nous. Elle arrivait le matin vers 9 heures alors que j'étais déjà parti pour l'école, prenait son repas de midi dans la cuisine puis quittait l'appartement vers cinq heures de l'après-midi. Elle ne venait ni les samedis ni les dimanches ni parfois le vendredi qui, pour les Musulmans remplaçait le dimanche. C'était le jeudi que je la voyais, le jour du congé scolaire. Ne connaissant que quelques mots seulement de la langue Française, elle ne parlait donc pas beaucoup. Mais sa voix était si douce, si agréable à entendre, son intonation si émouvante que, si l'on n'avait pas tout à fait compris ce qu'elle voulait dire, on n'osait pas le lui faire répéter. Alors on se rapprochait, la regardait puis elle reprenait et parvenait à se faire comprendre.

A l'école, j'avais un professeur d' Arabe très imbu de sa personne qui se prenait pour un personnage important, changeait de costume tous les jours et qui surtout était d'une dureté extrême. Il était assurément, de tous les maîtres, le plus " fana " du coup de règle sur les doigts. Avec lui, je ne pouvais pas retenir un seul mot d' Arabe. Dans ces lettres qu'il fallait plus dessiner qu'écrire, selon qu'elles étaient situées au début, au milieu ou à la fin du mot, avec ces sons imprononçables, ces phrases qui se lisaient de la droite vers la gauche; les voyelles représentées par des signes très petits au dessus des lettres, cette grammaire si complexe, cette manière de construire les phrases et d'exprimer des nuances, je m'y perdais, je m'y noyais. Un jour je me suis révolté contre ce maître abominable. J'ai tapé très fort sur le pupitre et il a fallu que deux de mes camarades me ceinturent et me maîtrisent avant que je ne casse tout.

Résultat : trois jours d'exclusion de l'école, avec un avertissement et un sermon dans le bureau du Directeur en présence de mes parents, auxquels j'avais raconté ce qui s'était passé. Résolu à ne pas céder et, il faut le dire, avec la bienveillance et la compréhension de mes parents dans cette affaire, j'ai réussi par la suite à être dispensé du cours d' Arabe. Mais peut-être pas d'essayer d'apprendre l' Arabe.

Habiba parlait l' Arabe dialectal. L' Arabe de la vie de tous les jours, avec la musique des mots, l'âpreté, la rigueur, mais aussi toute la beauté de cette langue aussi adaptée à la réalité pratique qu'à tout ce qui touche à l'âme, à la sensibilité.

Je faisais l'apprentissage d'une culture et d'un art de vivre différents de la culture occidentale et de la pensée Européenne.

Je répétais les mots qu' Habiba prononçait pour désigner les objets de la vie courante. Le jeudi matin quand je partais avec elle pour faire les courses auprès des commerçants du quartier, j'apprenais les noms de ce qui se mangeait. Aujourd'hui hélas j'ai presque tout oublié de ce que j'avais appris alors. Mais ce qui me reste, dans le creux de l'oreille, aussi présent, aussi envoûtant, aussi magique, aussi chargé de souvenirs et de confidences que le murmure des vagues de l'océan… C'est cette musique des mots à nulle autre pareille... Le professeur d' Arabe, au Lycée Carnot à Tunis, n'avait été qu'un accident, une sorte de malentendu vite effacé par Habiba, tout d'abord, puis par tant d'autres personnes de ce pays ; et quelques années plus tard, par tant d'exilés venus se perdre dans les brumes du Nord de la France, de l'autre côté de la Méditerranée ; là où le soleil en hiver peut descendre à l'heure de midi au niveau de la cime d'un peuplier, aperçu depuis le balcon d'une maison.

Habiba n'était pas tout à fait pour ma mère une femme de ménage. A dire vrai, elle ne

l'était pas du tout. Elle était sa fille adoptive, l'accompagnait partout, en ville, au marché, dans les magasins, aux terrasses des cafés. Et d'ailleurs lors de ces sorties, il fallait toujours choisir de se rendre dans des quartiers de la ville où Habiba ne risquait pas d'être reconnue par un membre de sa famille, par son père en particulier qui était un Musulman « pur et dur »… Ou par l'une de ses connaissances, des amis de son père, des voisins, des gens de son « milieu » qui eussent été offusqués de la trouver mêlée à cette vie occidentale qu'ils exécraient.

Avec ma mère Habiba apprenait à lire, à écrire, à découvrir les livres, les journaux, les revues, l'histoire du monde et aussi la musique, les fameux "tubes " de la saison ; elle apprenait à danser le " tcha-tcha-tcha", le rock' n roll... Et ce qui était très émouvant dans tout cela, c'était qu'on pouvait lui apprendre n'importe quoi, elle n'en conservait pas moins sa pureté et son innocence originelle, son humilité et sa dignité, comme si la connaissance, la découverte du monde n'avaient pas le pouvoir de la dénaturer et de la faire avancer dans le " Sens du monde ".

J'ai très rarement connu dans ma vie, de tels êtres ayant pu ainsi s'ouvrir à la connaissance et en même temps, demeurer aussi proches de leur enfance.

Dans les premiers temps où elle venait, lors du repas de midi elle voulait s'isoler toute seule dans la cuisine et ne pas manger avec nous. Déjeuner avec les patrons « cela ne se faisait pas ". C'était proprement inconcevable. Et puis, Habiba ne mangeant pas de porc, par délicatesse, ma mère mettait un soin extrême à relaver toutes les assiettes dont nous nous servions habituellement : tous les couverts, les verres. Ma mère avait même acheté pour Habiba, de la vaisselle dont elle était seule à se servir. Ma mère ne voulait pas non plus qu' Habiba accomplisse des tâches trop ingrates, telles que frotter le carrelage à la serpillière, nettoyer les WC, par exemple. Une fille comme elle... Et Habiba se fâchait presque, disait qu'elle avait fait cela toute sa vie. Et pour finir ma mère et elle éclataient de rire puis faisaient le travail ensemble en écoutant des disques.

Aux premiers jours ma mère, offusquée par la pauvreté de l'habillement d' Habiba : un grand bout de tissu rugueux enroulé sur son corps, voulut lui donner des vêtements : elle avait préparé à cet effet une énorme valise remplie à ras bord de tout ce qu'elle ne mettait plus. Je revois encore la surprise d' Habiba, sa peur - panique, presque... « Et que va dire mon père quand il verra tout cela ? Il va me tuer ! »

« Non » lui répondit ma mère, « tu lui diras que c'est pour toi, rien que pour toi... parce que tu sais, Habiba, il ne te tueras pas : il voudra peut-être les revendre, mais ne te laisses pas faire... »

Habiba partit donc avec la valise, après avoir pris soin cependant, sur le conseil de ma mère, de mettre de côté quelques petits « effets » au fond d'un couffin empli de linge et de chiffons.

Lorsqu'elle revint, un lundi matin, elle éclata en sanglots « tu sais, madame, mon père, il m'a battue, il a tout pris, il a tout vendu, il a gardé l'argent pour lui, il ne faut plus rien me donner ».

Mais ma mère donna encore une pleine valise : « Ce sont de pauvres gens »… Et à Habiba : « Si ton père te bat encore j'irai le trouver moi, et je saurai lui parler ! » Habiba cependant, telle qu'elle était dans toute la magie de sa féminité, se serait-elle enveloppée d'un sac de pommes de terre, qu'elle eût encore été d'un chic, d'une classe, d'une délicatesse hors du commun.

Les meilleurs moments étaient le jeudi après-midi. Il ne pleuvait jamais. Le ciel était

uniformément bleu… Plus bleu, plus pur, plus lumineux que sur les cartes postales. Nous allions tous les trois en promenade au Belvédère. Tout là-haut dans un décor antique, au milieu d'une végétation méditerranéenne, c'était comme dans les livres d'histoire qui racontent les splendeurs de Carthage avant les guerres contre Rome. Depuis les terrasses en corniche, de tous côtés l'on dominait la ville toute blanche, toute ciselée dans la lumière, et vers le Nord, les plages de La Marsa et de La Goulette, la route de Bizerte. Et le Grand Sud, infini, vertigineux, au delà de la chaîne de la Dorsale...
Entre cette femme qui était ma mère et cette jeune fille à la peau noire, si belle, qui était pour ainsi dire ma soeur adoptive ; entre ces deux définitions de la féminité qui me ravissaient, au delà de toute réponse possible à une attente secrète et jamais révélée à personne, je tremblais de bonheur, éperdu de reconnaissance et c'est alors que je pris conscience de ce qu'il y avait d'exceptionnel à être venu au monde... « Oui, le monde, même comme il était, même comme il avait toujours été, et même comme il serait encore pour aussi longtemps… De l'avoir connu auprès de ces êtres-là, valait assurément le coup d'être sorti du ventre de maman ! »

Le tramway d'Ariana

Au Belvédère nous assistions le jeudi après midi à une séance de Guignol, ce qui plaisait beaucoup à Habiba, parce que selon elle les marionnettes ressemblaient à des personnages qu'elle connaissait, avec leurs couleurs très vives, leurs gestes et de leurs mouvements dans un décor de vie ordinaire en carton-pâte, imagé dans le sens de la farce. Elle riait aux éclats à ces jeux de scène souvent improvisés, teintés d'humour populaire et parfois d'une certaine gravité.
Après le Guignol où l'on s'était tordus de rire et étranglés d'émotion, ma mère nous amenait « voir les poneys », dont la fonction distrayante mais lucrative pour l'homme qui les menait, consistait à tirer de petites charrettes peintes en bleu - ciel chargées d' enfants hilares et étonnés, assis ou gesticulant, essayant de tirer la queue des poneys. Je n'y suis monté qu'une seule fois et j'avoue que cela ne m' a pas particulièrement amusé. Je trouvais que les poneys avaient l'air triste et qu'ils étaient trop dociles. Ils avançaient toujours du même pas et quand ils s'arrêtaient, l'homme qui les dirigeait leur donnait un petit coup de badine.
Une fois, après la promenade au Belvédère, alors que la fin de l'après-midi se teintait déjà de cette si douce nuance de lumière jaune - orangée, transparente, toute vibrante dans le ciel africain ; ma mère, pour me faire plaisir et parce que je le lui avais souvent demandé, nous fit monter dans le tramway numéro 6, celui qui allait à Ariana. De ce côté-là, il n'y avait pas de faubourgs. Au delà du Belvédère, la ville s'arrêtait net. Le village d' Ariana n'était qu'un groupe de maisons basses en torchis, situé à sept kilomètres de Tunis.
Dans le tramway brinqueballant nous étions vivement cahotés ; les vitres tremblaient, le bruit de ferraille était assourdissant, nous étions seuls dans le wagon de bois ; j'étais assis en face de ma mère et d' Habiba, dont les jambes de l'une et de l'autre étaient délicatement croisées, très fines et j'aurais aimé alors être très fort en dessin pour pouvoir les tracer toutes les deux, d'un coup de crayon tendre et léger. Elles étaient tellement belles ! Mais le crayon se serait cassé tant nos positions étaient instables. La feuille de papier ne pouvait être, en cet instant et pour toujours, qu'une « feuille de mémoire »…
Un court espace nous séparait... Un espace interstellaire dont les années-lumière avant que nous existions ensemble sur la Terre, avaient déjà rétréci dans un « passage secret » ouvert entre des souvenirs plus anciens que notre vie et ce qui nous reliait aujourd'hui. Ces deux

visages en face de moi, de toute la lumière de leur regard m'embrassaient très doucement, me délivrant ainsi d'une terrifiante solitude et de devoir m'exister moi-même . Ces regards généreux, étonnés et tout emplis de mon ravissement, vibrant au plus profond de mon être ; me révélaient ce que je sentais exister en moi et que je souhaitais exprimer de toutes mes forces.
J'aurais voulu être comme ce Monsieur Rank, le grand producteur de films mais en « un peu moins vieux » tout de même... Prendre Habiba comme héroïne de l'un de ces films - culte ; un film qui aurait eu pour titre « L' Africaine », un film où j'aurais traduit et mis en scène cette histoire d'elle , unique, toute simple, dans ce pays où le Bon-Dieu et le Diable se seraient donné rendez-vous afin de se livrer un duel éternel jusqu'à une issue qui les aurait dépassé eux-mêmes peut-être, tant cette « africaine » leur aurait à l'un et à l'autre « damé le pion »… Oui, l' histoire que j'aurais aimé raconter en images, aurait été très simple… Mais son message infini : celui du balbutiement d'un monde qui peu à peu, aurait été habité par des civilisations plus évoluées, plus proches de leurs racines et plus solidaires de leur avenir…

Toilettes féminines, visages illuminés

Au printemps de 1958 il y eut un changement dans la manière d'être de mon père. Ce fut à peine perceptible au début et nous n'y prîmes pas garde, maman et moi. Un samedi soir alors que mes parents donnaient une " surprise-party " et que l'appartement était envahi dans tous les recoins par les bouteilles, les verres, les plateaux de petites choses à manger et que beaucoup de nos amis ne savaient plus où s'asseoir ; en cette heure de la nuit déjà presque matinale, dans la mélancolie des slows et des couples qui, un peu " dans les vaps ", se " collaient " sans retenue ; après l'excitation et le tourbillon des danses qui avaient précédé cet " intermède romantique " ; mon père me sembla " tout drôle "… D'ordinaire lors de ces soirées entre amis, sans être un "fana " de la gesticulation, mon père se surpassait, manifestant son humour, son ironie, son entrain et son esprit frondeur.
Depuis le " cagibi " où je me tenais, à l'intérieur duquel on avait placé un petit lit de fortune, par la porte à peine entr'ouverte, j'observais, j'écoutais, je me gavais de toutes ces toilettes féminines, de ces visages illuminés ; je percevais le froissement des robes, je humais ce bien-être général, respirant ces sécrétions provenant de l'agitation des corps, des peaux, des haleines…
Alors je vis mon père, qui n'en finissait plus de changer un disque et qui semblait figé tout à coup dans un mutisme noir que je lui avais déjà maintes fois connu et qui, inévitablement était un signe...
Mais cette fois nous vivions à Tunis et plus à Cahors… Et le signe avait très vite disparu dans la fête.
Le dimanche matin après le départ de nos invités et deux petites heures d' " effondrement ", mon père se leva, s'habilla et voulut sortir. Il se ravisa, revint sur ses pas, puis il nous aida, ma mère, Habiba et moi, pour tout remettre en ordre dans l'appartement. Mais il ne desserra pas les dents et son visage paraissait noir, plus noir que celui d' Habiba. Et son noir était un noir de l'âme, un " noir de trou noir de l'espace ". Alors, nous perçûmes le "signe", comme si Tunis venait subitement de " changer de latitude ".
Quelques jours plus tard, il y eut une " scène". Cela était venu à propos d'une paire de

chaussures qu'il fallait m'acheter, parce que celle que je portais aux pieds était usée jusqu'à la corde. Ma mère n'avait plus d'argent. D'ordinaire au début de chaque mois, mon père lui remettait la somme nécessaire, très largement d'ailleurs, afin de subvenir aux besoins du ménage. Il savait que ma mère gérait très mal la bourse familiale, qu'elle dépensait beaucoup en frivolités et surtout qu'elle se montrait d'une générosité excessive. Mais mon père ne s'occupait jamais des « affaires d'argent » : son travail, ses déplacements, le genre de vie qu'il menait et surtout de sa part, un désintérêt profond quant à ce qui touchait aux contingences de la vie quotidienne, tout cela faisait que mon père « planait à cent lieues » de toutes ces prosaïques réalités de la vie. Aussi, sans avoir aucune confiance en ma mère dans ce domaine là, lui laissait-il " carte blanche", pour le pire comme pour le meilleur.
Mais ce jour-là, il semblait que l'on avait atteint une limite. Il explosa de colère, d'une de ces colères abjectes et dévastatrices qui faisaient surgir un désert là où l'instant d'avant il y avait encore une oasis. Ce n'était pas pour le prix d'une paire de chaussures... Mais nous n'étions pas au 15 du mois! Mon père ne donna rien et claqua la porte... " Démerdes-toi et fais avec ce que je te donne au début du mois..."

En ce printemps de 1958, les chansons d' Edith Piaf, le rock, les musiques modernes, les Compagnons de la chanson, Mouloudji, Dalida et tant d'autres, étaient dans toutes les têtes. Et les maisons de disques, de chaînes Hi-Fi, de meubles stéréophoniques étaient des lieux d'évasion où l'on pouvait rêver, refaire le monde, discuter avec les gens qui tenaient ces commerces et qui racontaient la vie des vedettes, expliquaient les nouvelles technologies, les performances des appareils, ou comment participer à un spectacle de variétés, aller sur scène, contacter une maison d'édition, produire un disque...

Dans l'arrière boutique du magasin de disques d'André

A Tunis, au centre ville, dans le quartier le plus animé et le plus commerçant, il y avait un petit magasin de disques et d'appareils de radio qui ne « payait pas de mine » , tenu par un homme, un Israélite âgé de 36 ans à l'époque et qui s'appelait André Bijaoui. Ma mère se rendait souvent dans ce magasin de disques parce qu'il y avait là une " atmosphère" qu'elle ne retrouvait nulle part ailleurs. Déjà, pour situer le " cadre ", ce magasin avait sa devanture dans une petite rue très ordinaire et " cela ne faisait pas riche ". L'arrière-boutique était un véritable « foutoir », un amoncellement d'appareils de radio, de tourne-disques, de meubles éventrés, " les tripes en l'air ", noyés de poussière. Un désordre indescriptible, une antre de bricoleur inorganisé. L'homme qui tenait ce magasin, André, n'était ni un " tombeur de dames ", ni un séducteur, ni un "dragueur ". Mais c'était un passionné, un rêveur, n'existant que par les gens qu'il rencontrait et dont il pouvait parler pendant des heures sur ce qu'ils savaient, avaient vu et lui apprenaient de leur vie, de leurs voyages, de leurs expériences. André s'étonnait et s'émerveillait de tout, ne vivait que dans l'instant présent et n'avait aucun projet d'avenir. Il n'était pas marié et, à l'âge de 36 ans, était demeuré tel qu'il était, adolescent, bohème, désordonné et romantique. Ce qui surprenait le plus en dépit de sa virilité, de son allure d'acteur de cinéma en déroute, de son visage aux traits accusés et très masculin, était son tempérament chaleureux, expansif, sa tendresse, sa gentillesse absolument émouvante.
Jusqu'à ce printemps de 1958, il n'y eut " rien " entre ma mère et lui. Pour rien au monde un homme tel que lui, si droit, si honnête, si humble en dépit de sa personnalité étonnante, de son physique particulièrement avenant, de son intelligence et de sa faculté à résoudre tous les problèmes ; ne se serait permis avec ma mère ou toute autre femme, d'avoir une attitude

quelque peu équivoque. Sa délicatesse, sa discrétion, le désintérêt qu'il manifestait à l'égard de lui-même, tout cela était très touchant, très émouvant.
Il ne se mettait jamais en colère, se montrait toujours d'une patience presque excessive, en particulier pour toutes les " lubies ", les attitudes impossibles de certains clients dans son magasin. Il prenait tout avec philosophie, sérénité, et si certains comportements l'amusaient beaucoup, il avait une manière bien à lui, très drôle, de tout excuser, de tout pardonner, de tout comprendre. L'on eût dit qu'il vivait en lui ce que les gens pouvaient ressentir, penser, éprouver.
Par la suite, il faut bien le dire, il y eut une suite, ou plutôt une " histoire ", durant les 12 ou 14 mois suivants entre ma mère et cet homme. Il est toujours resté très discret à propos de tout ce qui le touchait personnellement. Issu d'une famille de très pauvres gens, ayant perdu son père alors qu'il était encore assez jeune, il fut surtout élevé par sa mère, ses frères et ses soeurs qui étaient avec lui une fratrie de neuf. L'adoration, la vénération, le respect et l'amour dont il entourait sa mère était phénoménal. C'était un Israélite " laïque ", c'est à dire qu'il ne pratiquait pas la religion, tout comme la plupart de ses frères et soeurs, dont deux ou trois habitaient à Marseille et qu'il fréquentait assez régulièrement lorsqu'il se rendait en France par le bateau.

Comme tous les Européens de ce pays implantés là depuis deux ou trois générations, André avait " le verbe haut ", aussi bien dans l'intonation, l'accent, que dans la manière de s'exprimer. Avec l'immense chaleur humaine qui se dégageait de lui, sa bonne humeur habituelle et constante vous " décoiffait" dès le saut du lit et ne s'éteignait même pas avec le sommeil. C'était encore plus beau de l'entendre parler que d'écouter les Compagnons de la Chanson.
Passionné par son métier, oui, il l'était vraiment. Il n'était pas seulement vendeur, réparateur ou bricoleur, et Dieu sait s'il excellait en ces domaines mais il connaissait l'histoire de chaque disque, les tenants et les aboutissants de chaque " sortie " un peu spéciale, il aurait pu durant des heures nous raconter un nombre incalculable de petites anecdotes émouvantes et drôles, en particulier à propos de chanteurs qui n'avaient pu faire qu'une saison, et de toutes sortes de gens du milieu de la chanson et des variétés.
Avec lui le disque écouté nous faisait entrer dans " une autre dimension ", nous en ressentions au plus profond de nous, toute l'atmosphère, toute l'authenticité, tout le " climat ", tout le message.
Un jour où ma mère était venue dans son magasin avec Habiba et que pour ma part je furetais dans l'arrière-boutique ; mains et doigts plongés dans les " tripes " des appareils éventrés ; il avait fait écouter à Habiba quelques chansons d' Edith Piaf et il lui avait dit : " Cette fille, quand elle était petite, était encore plus pauvre que toi: elle est née dans la rue, sur le trottoir et sa maman n'avait même pas une culotte pour la changer alors que toi, t'es quand même née dans une vraie maison sur une paillasse! » ! Ensuite il lui avait fait écouter un gars de son pays, en Arabe, un gars qui avait réussi à faire un disque et il lui avait raconté l'histoire : « Ce jeune-là, avant de faire son disque, il cirait les pompes des militaires à Bizerte. Un jour il n'avait plus de cirage. Alors il s'est mis à chanter une chanson que lui avait apprise sa mère et qu'il avait un peu transformée, improvisée à sa façon. Les pièces de monnaie se mirent à tomber et très vite il se rendit compte qu'il gagnait plus d'argent qu'en cirant les pompes. Il n'a pas racheté de cirage. Il a fait son disque... "
Et quand André expliquait quelque chose, c'était comme s'il l'avait vécu lui-même. Il fallait

qu'il le traduise à sa façon, en donnant même à l'évènement le plus anodin, une magie dans la musique de ses mots à lui, une intensité, une gravité et une drôlerie dans sa narration… Et l'on se sentait tout de suite transporté dans l'intimité d'une réalité profonde.
Pour Habiba, le magasin d' André était un lieu magique, le lieu en lequel deux cultures n'en faisaient plus qu'une, sans qu'aucune des deux n'y perde son identité. Le lieu de toutes les espérances et de tous les rêves possibles...

Amoureux tous deux de musique et de chansons

Le jour où mon père avait claqué violemment la porte, après la " scène " des chaussures, ma mère s'était rendue au magasin d' André dans l' après-midi avec moi. André s'aperçut tout de suite en voyant ma mère, que " ça n'allait pas du tout ". " Allez, raconte moi..."
Et il insista, il sut s'y prendre, à sa manière, afin qu'elle « craque ». Et ma mère raconta donc... Et André se mit à rire alors... D'un de ces rires spontanés, sans malice, sans arrière-pensée, avec ce naturel dont il était coutumier…
" C'est pas grave, on va lui en acheter des chaussures à ce petit ! " Et il me prit illico par la main, nous traversâmes ensemble la rue et, au premier magasin de chaussures, me poussa littéralement devant le vendeur : " Prends celles qui te plaisent le plus" me dit-il. Et c'est ainsi que je ressortis du magasin, chaussé de neuf. Cela s'était passé tellement vite que ma mère n' eut pas le temps de réagir.

Pour quelque temps encore, après cette anecdote, il n'y eut " rien " entre ma mère et André. Ils étaient alors tous deux comme des " copains ", amoureux de musique et de chansons, tout simplement heureux de passer un petit moment ensemble et de parler de ce pays qu'ils aimaient, où il faisait si bon vivre dans la lumière, avec le bleu du ciel.
André était un homme très affectueux, très prolixe en expressions à lui, d'une humeur chantante… Mais il n'était pas du genre à " emballer " une femme, même très belle, comme l'était ma mère à l'âge de 33 ans.

Un jour de ce printemps 1958, un matin plus précisément, alors que ma mère se trouvait seule dans l'appartement et qu' Habiba devait rester dans sa famille pour s'occuper de l'un de ses frères malade ; elle fit une découverte qui bouleversa tout ce qui, depuis la fin de l'été 1956 à Cahors, avait été jusque là une nouvelle histoire, entre mon père et elle.

La lettre inachevée

Dans le bureau de mon père, à l'intérieur d'un tiroir contenant photos, factures, notes diverses, papiers et documents ; ma mère aperçut une enveloppe jaune assez épaisse de papier kraft, ouverte… Quelques feuillets d'une écriture serrée apparurent : ma mère vit que ces feuillets étaient écrits par mon père et que visiblement ils constituaient les pages d'une lettre inachevée…
« Ma chérie »… Trois lignes suffirent pour que ma mère identifie la femme à laquelle était destinée cette lettre. La dernière « histoire » de Cahors, celle qui avait laissé le plus de traces…
Ces feuillets d'une écriture hâtive, fine et serrée n'en finissaient plus de confier des états d'âme et des confidences ; mon père étant cependant un homme pudique et discret. Dans cette lettre il faisait part de ses interrogations, de ses espérances, de ses projets et ce qu'il écrivait était émouvant. Cette lettre était plus qu'une lettre d'amour: mon père l'avait écrite du plus profond de son âme et de ce qu'il ressentait dans sa vie.
Pour ma mère ce fut un choc très brutal, une désillusion absolue, que de lire cette lettre…

Lorsque nous habitions à Cahors ma mère connaissant cette femme avait déclaré : « Elle ne le vaut pas, ne le comprend pas, n'a pas sa sensibilité ».
Ma mère, « large d'idées » et si généreuse, ne voyait ou ne voulait voir que le « bon côté » des gens et elle n'avait pas un « sens critique » très développé. Mais elle « voyait juste » avec les yeux de son cœur et de son esprit.
J'avais d'ailleurs moi-même trouvé cette femme trop sensuelle, trop maternelle ; intelligente certes, mais sans cette sensibilité qui était celle de mon père. Je n'aimais pas sa manière de s'habiller et de se coiffer. Elle me semblait sans romantisme et peu délicate.
Qu'un homme tel que mon père eût pu confier ses états d'âme, exprimer le meilleur et le plus vrai de lui-même par écrit à cette femme, cela était bien pire pour ma mère, qu'une « coucherie » même cent fois renouvelée.
Je n'ai pas connu dans ma vie d'êtres pouvant à ce point s'accorder et se désaccorder comme ma mère et mon père… Etait-ce parce que, dans la ressemblance qui était la leur, l'un et l'autre, se creusait-il parfois entre eux un abîme de solitude et de « mal être »? Comme si dans une histoire plus ancienne que leur vie, ils avaient été des amants de légendes disloqués dans leur solitude, irréconciliables par ce qui les séparait, puis s'étaient retrouvés et reconnus dans une nouvelle expérience, pour le meilleur et pour le pire, dans un village des Landes à la fin de la deuxième guerre mondiale.
Tous deux étaient des idéalistes chacun à sa manière ; avec de part et d'autre cette vie intérieure si riche.
En quelque sorte ma mère reconnaissait dans la lettre inachevée de mon père, sa propre solitude, son propre désarroi. Elle prit conscience que jamais vraiment elle ne s'était « donnée » à mon père et que lui non plus ne lui avait jamais confié ce qui vivait en lui, du moins pas totalement… Et c' est-ce qui la bouleversait le plus.
Peut-être mon père éprouvait-il le besoin de découvrir ce qui pouvait être différent de lui en une femme, et qui pouvait donc l'attirer ; lui faisant ainsi prendre le risque de ne pas être compris de cette femme.
Nous ressentons parfois cet étrange et irrésistible besoin d'exprimer ce qui vit en nous, avec l'espoir insensé d'atteindre l'autre au plus profond de lui-même, cet autre si différent de ce que l'on est soi même et qui peut-être… Nous découvrira, nous comprendra et nous aimera…
Ma mère tout au long de son existence n'a jamais cessé dans chacune des périodes vécues dans sa vie et cela dans la diversité des situations et des évènements, de passer du bleu au noir aussi rapidement que le temps d'une respiration…

Je me souviens de cette femme que mon père fréquentait à Cahors…
Un jeudi après midi, un jour de pluie, mon père m'avait dit : « viens avec moi, je t'amène chez une dame et pendant que je serai occupé avec elle, tu travailleras à tes devoirs d'école ».
Les présentations furent très rapides. Lorsque je la vis, elle, nulle magie ne me conquit: elle m'apparut débraillée, revêtue d'une robe de chambre pelucheuse et froissée, coiffée en boucles torsadées et ne me plut point…
Mon père me fit asseoir devant la table de la cuisine, posa devant moi quelques feuilles de papier blanc ainsi que l'énoncé de deux problèmes d'arithmétique. C'était illui qui les avait « inventés », les deux problèmes!
De toute manière mon père « inventait » tout : mes devoirs de vacances, mes sujets de rédaction, mes dictées… Et cela avait commencé l'année de ma « douzième » au « petit lycée » Gambetta à Cahors en 1954... Mon père me prenait à califourchon sur la barre de son vélo, se rendant à son bureau des PTT et me conduisant au passage à l'école… Je l'entendais derrière moi, m'interroger « 2 plus 2 ça fait combien? »
J'étais tellement paralysé, saisi par l'intonation de la voix de mon père que j'en demeurais comme « deux ronds de pommes frites fendus et béants dans le fond de la casserole »… Le calcul mental, l'arithmétique, c'était pour moi l'horreur! Et mon père ne le savait que trop!

Les problèmes ce jour là, chez la dame, étaient ardus. Ils exigeaient du raisonnement et de la réflexion. Et par la fenêtre tout était gris, sale, mouillé et silencieux. Je « planchai » donc, plus de deux heures durant et ne trouvant pas évidemment, la solution. De temps à autre je jetai un coup d'œil sur cette porte toujours fermée, de la chambre où s'étaient enfermés mon père et la dame…

Un jeudi après midi du printemps de 1958, alors qu' André nous avait amenés ma mère et moi au Belvédère ; le long d'une de ces terrasses en corniche dominant la ville, selon la tournure que prirent les évènements entre maman et André ; je compris que ma mère avait cette fois décidé qu'elle ne pleurerait plus jamais à cause de mon père… Et qu'elle allait désormais défendre sa vie, cette vie qui était en elle depuis son enfance…
C'est ainsi que « l'histoire » avec André a commencé… Au-delà de cette « frontière » imprécise entre deux « territoires » : celui de l'innocence et de la candeur de deux enfants dans une relation de très tendre amitié ; et celui du jeu amoureux de ces mêmes enfants devenus adultes et responsables de leur destin… Et c'est bien cette « frontière » là qui est toujours aussi insaisissable, entre deux êtres qui se cherchent jusqu'à ce moment précis où tout juste dans l'instant d'avant l'on était encore de « l'autre côté »… Le côté où il n'y avait rien…

Après avoir achevé la lecture de la lettre, bouleversée à l'extrême mais conservant cette fois là son sang froid et maîtrisant son émotion, ma mère replia soigneusement les feuillets et les replaça dans l'enveloppe qu'elle glissa au milieu des autres papiers dans le tiroir. Il ne fallait surtout pas « faire une scène » ni traîner dans la salissure et la vulgarité ce qui était inviolable, et si intime, si personnel…
Ma mère n'en aima que davantage encore mon père mais elle en souffrit si fort qu'elle sentit que « quelque chose devait changer en elle » et qu'elle commence à envisager qu'au delà de ces années passées avec mon père, elle pouvait avoir un avenir à elle, un avenir qui ne serait plus dépendant de ce qu'elle vivait avec mon père…

17 février 1959, sans voile et dans une robe de coton

La Tunisie n'était pas un pays en 1959 que l'on pouvait quitter parce qu'un contrat de travail arrivait à expiration : le contrat de mon père avait une durée de deux ans et pouvait être renouvelé…
Vers la fin de l'année 1958 survint l'affaire des écoutes téléphoniques, une affaire grave dans laquelle plusieurs techniciens des télécommunications, collègues de mon père, furent impliqués. Affiliés à un réseau d'espionnage ils communiquaient des renseignements d'ordre politique et stratégiques à une puissance étrangère via l'Egypte. Ces renseignements étaient vendus en échange de diverses protections et avantages financiers. Mon père s'en était aperçu mais il avait fait semblant de ne rien voir, étant sans cesse en déplacement et donc peu présent dans les bureaux de Tunis. Il avait dit à ses collègues « votre piratage, c'est du bricolage et un jour ou l'autre on va tous plonger »…
L'affaire fut découverte en février 1959 et fit scandale dans les milieux gouvernementaux. Le résultat ne se fit point attendre : descente de police chez toutes les familles de techniciens Français, arrestations, interrogatoires… L'un des collègues de mon père, sans doute le plus impliqué dans cette triste affaire, fut particulièrement « cuisiné » par les policiers mais ne donna pas le nom des 2 ou 3 autres personnes également impliquées. Déjouant l'attention de ses gardiens dans le bureau où il subissait l'interrogatoire, il se précipita vers une fenêtre ouverte, se jeta dans le vide et s'écrasa dans la rue, depuis le 4ème étage de l'immeuble.
Le gouvernement Tunisien prit alors une décision immédiate : l'expulsion du territoire de tous les techniciens des Télécommunications Français et de leurs familles.
Le 14 février à six heures du matin un camion militaire s'arrêta devant notre immeuble au 195

avenue de Paris, et l'on nous signifia l'arrêté d'expulsion. Nous ne devions prendre dans l'immédiat, que des effets personnels et monter dans le camion qui allait nous conduire à l'ambassade de France.
Nous avons alors tous campé avec les autres familles dans les locaux de l'ambassade, durant trois jours et trois nuits. Selon ce qui nous avait été expliqué par les « Autorités », tout était pris en charge : le déménagement complet des appartements et l'envoi par containers sur le port de Marseille, de tout ce que nous possédions.
L'embarquement était prévu pour le 17 février à 7heures du matin sur le « Ville de Marseille », un paquebot ordinaire effectuant la traversée en 24 heures. L'on nous avait réservé des places en « classe touriste » et non pas dans la traditionnelle « 4ème classe » c'est-à-dire en chaise longue sur l'avant pont…
Dans les locaux de l'ambassade ce n'était pas le grand confort. Hormis peut-être les énormes fauteuils capitonnés et les tapis somptueux, les banquettes longues comme des limousines, les tables monumentales en merisier ou chêne massif ; et les tableaux immenses sur les murs, représentant des batailles ou des exploits coloniaux.
L'on nous distribua sandwiches, bouteilles d'eau et paquets de cigarettes… Pour l'hygiène c'était très sommaire : nous vivions dans une proximité qui excluait toute poésie et tout romantisme ; nous ne disposions que de deux ou trois petits lavabos pour nous tous, et avec les enfants nous étions assez nombreux.
Les illustrés « Pim Pam Poum de chez Guicciardi furent les bienvenus et j'appréciai vivement et avec grande émotion la présence à mes côtés de ma petite copine Sylvie, la fille de monsieur et de madame Sibuet.
Il eût été bien difficile d'organiser entre nous, une « surprise - partie » et cela pour deux raisons essentielles : l'une c'est que « le cœur n'y était pas » et l'autre tenait à la vétusté du « pick - up » de l'ambassade sur lequel l'on n'aurait pu faire tourner que de vieux « 78 tours » selon nous « d'une autre époque » et à notre goût « complètement ringards »… Mais il y avait entre nous beaucoup de chaleur humaine, de gentillesse, d'humour et de délicatesse en dépit des circonstances dramatiques qui nous réunissaient… Et nous chantions nous même Dalida, Edith Piaf, Les Compagnons de la Chanson. « Come prima » à l'époque faisait fureur…
De ces trois jours passés à l'ambassade de France à Tunis dans les conditions que je viens de décrire, dans cette proximité qui nous était imposée et en dépit de laquelle régnait entre nous tant de gentillesse, de bonne humeur… et un peu de nostalgie tout de même ; j'en conserve un souvenir impérissable. Ce furent là des moments d'émotion intense, de partage et de fraternité.
Le moment le plus bouleversant de ce séjour dans les locaux de l'ambassade fut lorsque Habiba demanda à nous voir et se fit introduire… « Ils » l'avaient laissé passer! Comment avait-elle su? Comment avait-elle pu se faire introduire en un tel lieu?
Ma mère la prit dans ses bras et je lui tenais la main. Nous étions désespérés à l'idée de la quitter. Elle nous a dit avec toute la musique et toute la force de ses mots à elle, de toute son innocence d'enfant blessée, de toute sa petite âme aussi grande que le cosmos tout entier, à quel point elle nous aimait vraiment… D'un côté elle nous suppliait de l'amener avec nous, mais d'un autre côté elle disait « si je pars, mon père me retrouverait n'importe où »…
Ma mère nous avait dit un jour, à mon père et à moi « essayons d'être amis avec ses parents et si nous devions rester en Tunisie assez longtemps, faisons comme si elle était notre fille, et ces gens si différents pourtant de nous, des gens très proches que nous verrions et inviterions souvent chez nous… Et nous irions aussi en vacances en France avec eux »…
Mon père avait approuvé ce projet. Il avait seulement dit « cela posera tout de même quelques problèmes, notamment celui de la religion et avec la religion, le milieu, la culture, les mœurs, le voile… »
Le mardi 17 février 1959 aux premières lueurs d'un jour qui s'annonçait aussi bleu et aussi lumineux que les autres jours quoiqu'un peu froid car le vent du Nord soufflait de la Méditerranée,

les camions militaires vinrent se ranger dans la cour de l'ambassade.
Nous étions prêts. Le dernier café avalé, un « brin de toilette », une valise à la main et ce fut le départ… Ce 17 février à Tunis fut le seul jour où j'ai eu froid le matin, depuis mon arrivée à l'aéroport d'El Aouina le 23 septembre 1957...
A sept heures dans le port retentit la sirène du bateau. Les remorqueurs tiraient déjà sur les câbles. Nous étions tous accoudés au bastingage, muets d'émotion…
Sur le quai apparut une petite silhouette sans voile dans une jolie robe de coton… Le visage d'Habiba, déjà peuplant le pays des souvenirs sous la forme d'une image qui nous émerveillera toujours et dont ne saura jamais si elle est du passé, du présent ou de l'avenir…
Mille kilomètres de Méditerranée, vingt quatre heures de traversée… Une journée froide, un soleil d'hiver pâle puis une nuit glaciale pointant des étoiles féroces… « Ils » avaient été tout de même sympas, de nous réserver des « classes touristes »…

Thérèse et son électrophone

A Marseille nous ne nous sommes pas éternisés, les uns et les autres, dans des adieux et c'est à peine si nous avons échangé quelques adresses, numéros de téléphone…
Nous étions désormais en France et rejoignions nos familles dispersées en diverses régions.
La France n'est pas l'Afrique du Nord et ne le sera jamais… Et quand bien même elle le pourrait, ce serait différent. Pas seulement à cause du ciel ou du soleil de juin qui « monte un peu moins haut » à l'heure de midi… Cela tient à la « couleur du temps », c'est-à-dire à la manière de vivre et de communiquer de la plupart des gens ici, de certains visages « un peu constipés », de cet individualisme et de cet « esprit de clocher » dominants ; au fait de se sentir étranger dès lors que l'on ne « pense pas comme tout le monde » et de tant d'autres petites choses somme toute sans réelle importance mais si chargées de sens… Mais je sais cependant et je tiens à le dire, que l'on rencontre dans ce pays, la France, comme partout ailleurs, des êtres tout à fait « hors du commun », de ces personnages qui ne sont entrés dans aucune légende, n'ont pas forcément « brillé », se sont fondus dans l'anonymat mais qui à mon sens nous émeuvent davantage que certains grands écrivains, philosophes ou figures médiatiques. Il y a bien là, n'en déplaise à tous ces personnages qui « font la pluie et le beau temps » dans l'actualité, une vraie culture issue et exprimée de ces gens simples. Et cette culture là ne devient pas l'alliée de la barbarie des temps modernes parce qu'elle vit et se perpétue sur un terreau qui lui est favorable : celui du partage, de la solidarité, de la résistance, de la « débrouillardise » et de l'imagination…

Lorsque les gens se séparent, se disent « au revoir » ou « adieu » sur un port par exemple, lorsqu'ils sont descendus sur le quai par la passerelle d'un bateau, ayant récupéré leurs valises… Quoiqu'ils aient vécu et partagé ensemble, c'est un peu comme une baignoire qui se vide par plusieurs trous d'évacuation : cela fait un « glouglou » en spirale et quand c'est fini, qu'il ne reste plus d'eau dans la baignoire, l'on entend encore quelques bruits d'aspiration… Et vient ce silence en soi, brutal, livide, sans avenir. Ce silence là est plus difficile à gérer en soi que la séparation elle-même, que la disparition des êtres que l'on a aimés… Et la vie est emplie de ces « glouglous » qui vont et viennent. Il suffit pour cela de se laisser traverser par un visage qui passe… Ou que des mains posées autour d'une table, que des regards qui se touchent, se dispersent dans l'air des rues, des routes et des paysages. Le silence incommensurable et sans avenir qui survient alors, bat tous les chagrins à la course…
Il ne demeure que l'illusion de l'éternité d'un instant ou de moments vécus, contre ce silence livide et sans avenir…

Je ne savais pas ce 18 février 1959 qu'il y aurait un jour de mai 1962, un autre retour sur ce même port, avec le même soleil et en plus du même genre de séparation, un adieu cette fois définitif à l'Afrique du Nord…
Qu'il faisait froid ce matin là à Marseille, ce 18 février! Déjà sur le bateau lorsque le jour s'était

levé et qu'apparaissait la côte Française à l'horizon, une pellicule de glace recouvrait le bastingage.
Au lendemain de ce débarquement nous avions rendez vous à Paris au 20 avenue de Ségur avec le ministre des PTT de l'époque, monsieur Bégoud, qui était autant un ami qu'une relation de la sœur de mon grand père maternel, Charlotte Gastal, occupant alors une fonction importante à la Direction des PTT de Bordeaux.
Le soir même du jour de notre arrivée à Marseille, ayant pris le train pour Paris à la gare Saint Charles, nous nous retrouvions par 49 degrés de latitude Nord en plein mois de février dans la capitale de la France. Le ciel était uniformément gris, l'air très sale et le froid insupportable.
Ce soir là nous fûmes hébergés à titre exceptionnel dans le dortoir d'un pensionnat de jeunes filles en banlieue, à Saint Cloud. Nous devions ce gîte inattendu à une vieille tante de ma mère qui n'avait trouvé que cette solution là au problème du logement, étant donné que la tante de ma mère demeurait elle-même dans un tout petit appartement du 16ème arrondissement…
C'était durant les vacances scolaires et dans le dortoir silencieux déserté de la présence des demoiselles, les lits étaient tout propres, bien faits, les draps soigneusement repassés. Je me souviens alors de cette réflexion de mon père lorsque nous choisîmes nos lits « quand je pense à tous ces jolis corps si menus, si gracieux entre des draps frais, j'en suis tout ému… » Ma mère avait beaucoup ri de cette réflexion.
Tous les trois nous débarquions dans la capitale tels des exilés, seulement munis de deux valises, sans vêtement d'hiver ; aussi étions nous fort intimidés dans le bureau somptueusement meublé du ministre, monsieur Bégoud.
Mon père prit connaissance de la proposition qui lui était faite : dessinateur en poste à Issy les Moulineaux en banlieue Sud. Il disposait d'un délai de trois jours pour accepter ou refuser cette proposition et pouvait bien sûr se rendre sur place pour voir si cela lui convenait.
Nous y sommes allés. Métro, bus, train de banlieue, cheminées d'usine à perte de vue, un océan de béton, de hautes murailles constituées d'ensembles résidentiels, une gigantesque toile d'araignée de câbles, de fils d'acier, de poutrelles métalliques, de lignes électriques… Et ces « gratte ciel » presque comme à New York… Mais surtout cet air irrespirable, ce froid, cette grisaille, ces gens qui couraient partout et s'agitaient comme des marionnettes automatiques, cette absence de regards, de sourires, cette indifférence ; tous ces bruits fondus en un unique murmure de machinerie aux rouages infinis, ce mal de tête permanent qu'aucun cachet n'aurait pu calmer ; ces si nombreux visages « constipés », cette impression de ne pas exister, cette saleté partout ; les urinoirs qui puaient, cette violence qui n'était même plus de la méchanceté et qui était omni présente dans la rue, dans le métro, dans les lieux publics…
Je remarquai tout en marchant avec plein d'ampoules aux pieds, en grelottant et sans prononcer un mot, que nous nous tenions tous les trois par la main, ce qui à ma connaissance n'était peut-être jamais arrivé entre nous… C'est fou ce que la détresse peut parfois resserrer les liens familiaux et ce que la solitude et le dénuement partagés peuvent dans une situation aussi inhabituelle, dans un environnement aussi étranger et aussi inhospitalier, rapprocher des êtres qui d'ordinaire ne manifestent pas leur affection à l'unisson…
Après la visite dans le bâtiment des PTT à Issy les Moulineaux, mon père avait déclaré « Pour le travail cela me conviendrait bien mais pour vivre ici non! »
C'était là un « non » catégorique… Puis il ajouta « il faut que nous revoyions ce monsieur Bégoud, je vais lui demander s'il n'a pas un autre poste à me proposer ».
Pour la seconde fois nous fûmes introduits dans le bureau du ministre et là, au cours d'un entretien plus personnalisé, plus cordial et presque amical, mon père se vit proposer tout d'abord à titre provisoire un remplacement de deux mois à Aurillac dans le Cantal où il serait comme à Cahors en déplacement pour l'entretien des lignes… Et ensuite à compter du mois d'avril il obtiendrait un poste en Algérie, à Blida, dans un central téléphonique.
La perspective de retourner en Afrique du Nord nous enchanta. Cependant monsieur Bégoud nous dit que là bas, avec les évènements, l'insécurité, la guerre, les attentats et le « climat politique », ce

ne serait pas du tout comme en Tunisie et qu'en Algérie il n'était pas question de « faire du tourisme »…
Nous ne nous sommes donc pas éternisés à Paris et le lendemain même nous partions pour Aurillac.

Puisque mon père devait repartir pour l'Algérie au début d'avril, il fut convenu avec ma mère que nous demeurerions à Aurillac jusqu'au mois de juin afin que j'y termine mon année scolaire interrompue début février à la suite des évènements de Tunisie. Mon père partirait donc seul début avril…
Il fallut dans l'immédiat chercher un logement à Aurillac, ce qui n'était pas une mince affaire à une époque où il n'y avait pas encore de HLM dans les villes de province.
Nous ne trouvâmes dans une vieille bâtisse appartenant à une famille d'auvergnats, chez les Chambon, qu'une chambre meublée avec un grand lit, un lit d'enfant, un petit lavabo et un réchaud « poussif » sur lequel il était hors de question de « faire de la grande cuisine ». L'unique armoire suffisait amplement pour y loger tous nos vêtements et notre linge, car en ces temps difficiles et surtout transitoires, la garde robe de ma mère se trouvait réduite à sa plus simple expression.
Thérèse, la fille de monsieur et de madame Chambon, une charmante jeune femme un peu timide et réservée, nous prit tout de suite en affection et le garçon âgé de onze ans que j'étais alors, tout étonné et posant sans cesse de nombreuses questions, si curieux de tout, « débarqua tout de go » dans la vie de cette jeune femme « sage et rangée » tel un « petit frère tombé du ciel »… Et très vite nous nous fîmes des confidences.
Cette jeune femme devait alors être âgée de 21 ans je crois… Elle n'avait pas de « petit ami » et n'était nullement « promise ». Habillée très simplement, assez grande et très fine de taille, sans être séduisante, elle n'en était pas moins très émouvante, très attachante. J'aimais beaucoup son visage, son air un peu « intellectuel », son regard bleu derrière ses jolies lunettes, son allure générale, son extrême gentillesse et sa délicatesse, ses attentions toutes particulières pour nous faire plaisir à la moindre occasion. Elle nous faisait passer de bons morceaux finement cuisinés, des gâteaux de la maison et toujours avec un sourire qui traduisait, bien plus que des mots prononcés, son affection et l'intérêt qu'elle nous portait.
Un jour Thérèse arrive dans notre chambre portant dans ses bras un électrophone, un vieux « pick - up » qui devait dater d'avant la guerre mais qui, disait elle, avait une bonne caisse de résonance.
Ma mère à l'occasion lui avait parlé de Dalida, d'Edith Piaf, de Mouloudji, des Compagnons de la Chanson mais aussi de toutes ces musiques modernes qui déjà à l'époque, « faisaient fureur dans les boîtes ».
Thérèse nous fit passer également, quelques disques de Jazz et de Rock. Ma mère fut très touchée par l'attention de Thérèse, accepta donc l'appareil ainsi que les disques et déclara « Vous croyez, Thérèse, que c'est l'esprit de votre maison? »
Elle répondit alors « je crois que vous les aimez beaucoup et puis surtout, ça va réveiller les vieux murs! »

Un maître d'école à Aurillac au printemps 1959

C'est ainsi que commença à Aurillac en février 1959 une histoire venue comme l'éclat d'une lumière inconnue entrée dans mon ciel, traversant mon imaginaire et me dotant d'une énergie nouvelle…
Il y a toujours eu quelque part, tout au long de mon existence, en tout lieu, en toute époque et sous les cieux les plus divers ; une petite fille, une jeune femme, une femme qui eût pu être ma mère, ou encore l'un de ces visages de la féminité tombé du ciel… Tous ces visages de la féminité qui, au hasard d'un sourire ou d'un regard ; si nombreux, si divers, à peine entrevus, fugitifs comme l'étincelle ; furent de brèves histoires d'amour… Le temps par exemple, d'un Paris Bordeaux en train, d'un trajet en bus, en métro ou en tramway, de la traversée d'une rue…
C'est à chaque fois le même enchantement, la même « piqûre d'héroïne à vive veine », cet infini

bien être ressenti et en même temps cette sérénité, cette paix de l'âme… Et l'absence de brûlure causée par un sentiment de frustration. En un mot oui, tout ce que procure une piqûre d'héroïne mais sans les effets secondaires dévastateurs… Hormis peut-être ce « silence livide et sans avenir » survenu après le « passage »…

Le 4 mars 1959 je fis mon entrée à l'école primaire d'Aurillac, école située tout juste en face du lycée, ce qui était très commode parce que ma mère m'avait inscrit demi pensionnaire et à midi j'allais déjeuner au réfectoire du lycée.

Très vite dans cette école d'une ville de province Française où le contact était facile, et où les « étrangers » ici n'étaient pas regardés avec méfiance ou mépris ; et surtout à cause de la personnalité de monsieur Robert, l'instituteur du cours moyen ; j'acquis une popularité phénoménale : tous étaient en effet très intéressés par ce que je pouvais raconter de la vie en Afrique du Nord, des gens, des paysages, du climat.

J'évoquai pour l'essentiel les anecdotes et les histoires où l'on se tord de rire, et laissai de côté les évènements moins « marrants ». J'avais toujours en permanence durant les récréations, un « cercle » autour de moi pour m'écouter, ce qui plaisait beaucoup à monsieur Robert parce qu'ainsi il n'y avait plus de bagarres ou de jeux brutaux au cours desquels il devait inévitablement sévir… Et monsieur Robert était un homme trop gentil pour élever la voix. D'ailleurs il ne donnait jamais de punitions et il était étrange que dans sa classe, une classe de « grands » cependant, l'on n'entende jamais une mouche voler pendant qu'il parlait. Pour la discipline il avait trouvé « un truc terrible » : il faisait élire avec des bulletins de vote pour quinze jours, un « chef »… Et le « chef » en question « faisait la police »…

Quel contraste avec le lycée Carnot à Tunis ou même avec le lycée Gambetta à Cahors! Ici tout le monde était très gentil, avait des attentions touchantes à mon égard.

J'avais de très bons copains et regrettai seulement l'absence de filles car en ce temps là l'école n'était pas « mixte » sauf dans les petites bourgades de la campagne…

En dépit de mes très grosses lacunes en grammaire, calcul et dictée, que monsieur Robert avait remarquées, j'étais cependant très bon en rédaction sur des sujets où il fallait développer des idées et j'en faisais profiter tous mes camarades, de telle sorte que monsieur Robert ne savait plus comment nous départager.

Un jour, toute une après midi fut consacrée à mon exposé sur la Tunisie. Mes dessins et mes pages firent le tour des murs de la classe. Je n'en tirai aucune fierté tellement j'étais heureux d'exprimer et de traduire tout ce qui m'avait émerveillé…

Un matin j'avais organisé le simulacre d'un enterrement à la mode Arabe, avec les pleureuses derrière le macchabée et nous formâmes tous un cortège dans la cour de récréation. C'était à mourir de rire tant les déguisements et les « pitreries » caricaturaient l'évènement…

Très souvent après la classe, avant l'étude du soir pendant la demi-heure de récréation; monsieur Robert sur la demande de ma mère, me donnait des cours particuliers afin que je comble mon retard. Aussi trouvais-je les journées fort longues et épuisantes, toutes passionnantes qu'elles soient…

Monsieur Robert était un homme peu soucieux de sa personne et de son apparence. Il portait toujours des vêtements ternes, usagés, gris et tristes. Et par-dessus ses vêtements, du matin jusqu'au soir, une blouse grise de pensionnaire d'internat, rapiécée, froissée et sévère comme une défroque de prison. De plus il n'était pas très beau, avec des traits accusés et il « faisait vieux ». Mais sans en avoir l'air, il avait une certaine autorité qui devait à mon avis lui venir de sa droiture, de son honnêteté, de son indépendance d'esprit par rapport aux idées et aux modes de son époque.

Sa morale était simple, sans détours et sans parti pris.

Mais aux dires de ma mère il n'était pas assez gai et il aurait eu tout à gagner en soignant davantage sa personne. A sa manière il était profondément attachant parce qu'il avait le don de percevoir tout ce qui était bon dans le cœur des gens et savait le faire ressortir.

Le 10 avril, un évènement météorologique après tout très ordinaire pour cette région de France au

début du printemps, me cloua sur place d'étonnement mais aussi de dépit… Dès le matin la neige se mit à tomber et à recouvrir le sol y compris la rue devant l'école. Par la fenêtre je regarder tomber ces gros flocons serrés qui virevoltaient comme des mouches blanches silencieuses. Une vois fusa depuis un pupitre : la voix du « chef » : « Alors l'Africain, on n'a jamais vu de neige? »… Tous éclatèrent de rire même monsieur Robert. En effet depuis février 1956 je n'avais jamais revu de neige.

Des nouvelles d'Algérie, par mon père

Au début du mois d'avril 1959 mon père nous quitta et rejoignit son poste à Blida en Algérie.
Nous eûmes très rapidement de ses nouvelles par une lettre qu'il nous écrivit.
Il était provisoirement logé dans un appartement de fonction au premier étage du Central Téléphonique. Ce serait d'ailleurs là que nous le rejoindrions à notre arrivée prévue en juin. Le logement était exigu, sans aucun confort mais de cela mon père « s'en foutait royalement ». Il ne disposait que d'un lit de camp, de quelques cartons et de caisses pour ranger ses effets ; un réchaud à pétrole lui servait de « cuisinière ».
Son travail à Blida était assez différent de celui de Tunis. Ici, pas de déplacements ou bien à peine sur Blida et ses environs ainsi que sur une partie de la plaine de la Mitidja.
Mon père travaillait presque exclusivement en atelier ou dans son bureau. Entouré d'une équipe de monteurs, il regrettait ses copains de Tunisie. Ce « boulot » lui paraissait routinier, avec des horaires fixes qui ne lui convenaient pas du tout et de surcroît il trouvait déplorable la mentalité de ses collègues et équipiers. Il ne s'entendait pas avec son chef de centre, monsieur Lescure, un être imbu de sa personne, tatillon, austère et qui, nous écrivait-il, « était une vraie peau de vache »…
A cette époque Blida était déjà une ville importante, de quelques dizaines de milliers d'habitants, située à 52 kilomètres d'Alger au pied de l'Atlas Tellien. Dès la sortie de la ville vers le Sud s'élevait d'une pente abrupte la montagne, recouverte tout au dessus de cèdres. Mais tout là haut sur la butte la plus élevée, à environ 1800 mètres d'altitude, existait un « vrai petit coin de paradis » du nom de Chréa, un village ou plutôt une station de sports d'hiver et de villégiature. Dans sa lettre mon père nous disait qu'en hiver il y avait là haut jusqu'à deux mètres de neige parfois…
Au Nord de Blida s'étend la plaine de la Mitidja jusqu'aux collines du Sahel, avec les monts de Cherchell au Nord ouest et au-delà des faubourgs d'Alger vers l'Est, commencent les montagnes de Kabylie dont on aperçoit les premiers contreforts rocheux depuis la route de Chréa.
A proximité des faubourgs d'Alger, El Biar et La Bouzaréah bâtis en hauteur et surplombant la baie d'Alger, l'on aperçoit depuis les terrasses des plus hauts immeubles de Blida, une échancrure en forme de triangle, creusée dans la colline du Sahel. Au-delà de cette ouverture l'on descend sur Zéralda, une plage assez vaste, très populaire.
La route d'Alger coupe en deux la plaine de la Mitidja. Placé en un lieu élevé, on la distingue très nettement depuis Blida jusqu'au village de Béni Méred tout d'abord, à une distance de six kilomètres et ensuite au-delà de Boufarik, petite ville située à 14 kilomètres de Blida.
De part et d'autre de cette importante route s'étendent de vastes domaines agricoles, des champs de céréales, des orangeraies, des arbres fruitiers et sur les sols non cultivés de terre ocre ou brune, poussent clairsemées des touffes d'alpha et le plus souvent des chardons, des broussailles, des plantes grasses ou épineuses… L'on aperçoit aussi par endroits des cyprès disposés en rangées, des palmiers et des eucalyptus.
Venant d'Alger, au-delà de Blida vers le Sud, l'on passe par les gorges de La Chiffa, un défilé de plus de vingt kilomètres ou plutôt un canyon aux parois rocheuses déchiquetées et abruptes, un passage difficile et surtout très dangereux en ces temps de guerre et de terrorisme mais d'une beauté à couper le souffle, d'une violence et d'une sauvagerie inouïe, une fracture béante à ciel ouvert comme entre les mâchoires d'un cadavre pétrifié de carnassier géant. Ce passage conduit vers

Médéa et traverse l'Atlas Tellien.
Ce serait là selon mon père le décor de notre nouvelle vie…

Le printemps cette année là en 1959 en Auvergne fut une saison exquise. Après la dernière neige du 10 avril, le temps se mit franchement au beau et l'air devint tiède. Alors les bourgeons éclatèrent et en quelques jours seulement la plupart des arbres se couvrirent de jeunes feuilles. L'allongement des jours était ici plus sensible qu'en Afrique du Nord.
Dans la cour de récréation de l'école apparurent de nouveaux jeux, en particulier un jeu de billes qui consistait pour le tireur à viser un petit tas et pour l'exposant à disposer des tas en forme de pyramide. Plus le tas était conséquent et plus le tireur devait viser de loin selon un nombre de pas déterminé.
Ainsi y avait-il le « kiki à 4 », facile à atteindre ; et cela allait jusqu'au « kiki à 13 » ou même à 17.
Les « riches » c'est-à-dire ceux qui possédaient de gros sacs de billes présentaient de très gros « kikis » et du fait de la distance à laquelle devait se placer le tireur, les billes n'ayant pas touché le « kiki » grossissaient les poches des « possédants ».
Les pauvres ne pouvant monter que des « kikis à 4 » se faisaient « plumer » en un rien de temps.
N'étant pas un tireur émérite, un jour je réussis avec seulement 4 billes en poche, à en gagner vingt et montai aussitôt un « kiki à 17 » au risque de tout perdre si je tombais sur un tireur chevronné. Mais la chance me sourit et je devins « riche ».
Afin d'accentuer encore la différence entre les « riches » et les « pauvres » il y avait des billes en terre cuite, craquelées et écaillées, et les billes en verre avec de jolies couleurs au milieu.
Pour le « kiki » en billes de verre, le nombre de pas prescrit était doublé. Ainsi s'établissait un « système économique » : lorsque les « riches » s'apercevaient qu'il n'y avait plus grand-chose à gagner, ils remontaient quelques « kikis à 4 » afin que les « pauvres » soient moins pauvres et qu'eux, les « riches » puissent continuer à s'enrichir. Dans ce « système » s'organisaient des bandes en petites mafias et parfois éclataient des bagarres.
Il y avait aussi entre autres activités, le tressage de « scoubidous » de toutes tailles, véritables constructions artistiques réalisées au gré de nos imaginations. Mais aussi, plus perfide et plus « canaille », la fabrication en grandes séries de « chiques », sortes de projectiles en papier formant de petits boomerangs très durs, que l'on propulsait à l'aide d'un élastique fixé entre le pouce et l'index. L'on se livrait entre bandes des guerres impitoyables. Et pendant la grande récréation de midi et demie à une heure et demie, l'on se rendait accompagnés de « grands » de 6ème ou de 5ème dans le parking des vélos et l'on « fauchait » les tendeurs que l'on « étripait » pour en tirer de l'élastique à chiques.

Come prima…

En Mai il y eut cette année là de beaux « ponts » avec le 1er et le 8 puis l'Ascension. A l'occasion de chacune de ces fêtes nous eûmes quatre jours sans école.
Le temps était splendide. C'est alors qu'André Bijaoui, séjournant dans sa famille chez l'un de ses frères à Marseille, vint nous rejoindre à Aurillac.
En fait, André demeura auprès de nous, ma mère et moi, durant quatre semaines soit jusqu'à notre départ pour l'Algérie le 12 juin.
La petite chambre meublée que nous louaient les Chambon, toutes fenêtres ouvertes dès le matin, s'emplit jusqu'au soir de tous les « tubes » de la saison, grâce à la caisse de résonance magique et puissante du pick up prêté à ma mère par Thérèse…
Nous fîmes de mémorables sorties dans la 403 Peugeot d'André et parcourûmes les routes du Cantal ainsi que toute la campagne environnante gorgée de soleil. Nous nous arrêtions dans des auberges où l'on nous servait de fabuleux casse-croûtes accompagnés de vins du pays.

En ce temps là, il n'y avait pas de limitation de vitesse à l'exception de certains endroits réputés dangereux ou de la traversée de bourgs. André roulait très vite, sur des routes bombées et étroites, « négociant » les virages avec art. Il me faisait asseoir à côté de lui, je n'avais pas peur du tout, cela m'amusait beaucoup et de temps à autre je jetais un coup d'œil sur l'aiguille du compteur tremblotant sur les chiffres : 130... 150... 160! Par le toit ouvrant l'air s'engouffrait dans la voiture ; les cheveux et la fine écharpe de ma mère volaient, le poste de radio encastré dans le tableau de bord chantait « à fond la caisse »…
Durant ce mois de mai à Aurillac, il y eut la fête foraine avec des manèges que je n'avais encore jamais vus même lors d'une foire exposition à Tunis en 1957... Tous ces manèges me parurent aussi « dingues » les uns que les autres. Et André dépensa une fortune en tours de manèges à sensation : je montais toujours dans ceux qui donnaient le plus de vertige.
Thérèse, très « brave fille », ne s'était nullement offusquée de cette « situation » entre ma mère et André… Bien au contraire elle redoubla de gentillesse et d'attentions touchantes, prêta de nouveaux disques. Son apparence de réserve et de timidité cachait en réalité un cœur d'or. Elle devint une confidente aimante et fidèle et ce fut un enchantement parfois, de l'inviter lors d'une de nos sorties. Ainsi m'aperçus-je qu'il existait en elle un côté « petite fille » extrêmement émouvant et drôle et ne sentis-je plus aucune différence entre mes onze ans et ses vingt et un ans…
Il m'arrivait cependant de remarquer son regard embué derrière les verres de ses lunettes, un regard grave et profond par moments, signe d'une vie intérieure intense…
Ce printemps de 1959 fut comme un pont entre deux vies, celle de Tunis et celle de Blida. Il « tirait à sa fin » et lorsque juin arriva, l'été se trouvait déjà au rendez vous.
« Come prima » faisait toujours fureur. Ainsi passent les saisons et dans la mémoire des saisons, les chansons et les musiques qui les traversent…
Nous fîmes avec André une brève incursion dans les Landes chez mes grands parents maternels qui à cette époque là habitaient à Rion des Landes.
Sur des routes relativement peu fréquentées en ce temps là, André conduisait à « tombeau ouvert » et nous dépassions souvent le 130... Mais n'ayant jamais peur avec lui, il me semblait que rien de fâcheux ne pouvait survenir et regardai défiler les platanes le long des routes… J'aimais sa bonne humeur, son entrain, sa gentillesse, son « romantisme » et cette féerie qui se dégageait de toute sa personne…
A Rion des Landes chez mes grands parents, André fut très bien accueilli et ma grand-mère en particulier qui « sentait venir » la séparation avec mon père, voyait « d'un fort bon oeil » cette relation entre ma mère et André… D'autant plus que ma grand-mère n'avait jamais eu beaucoup d'affection et de considération pour son gendre qu'elle jugeait fantasque, égoïste et instable… André lui parut un homme pouvant rendre sa fille heureuse…
Notre départ pour l'Algérie était fixé au 12 juin.
André, un homme intègre et profond, connaissait parfaitement le contexte relationnel existant entre ma mère et mon père, savait quelle avait été notre vie jusque là… Et ce qu'il ne savait pas, il le percevait de toute sa sensibilité, de toute son intelligence en éveil permanent. Il aimait ma mère telle qu'elle était, d'un amour totalement désintéressé en ce sens qu'il n'aurait envisagé à aucun prix de briser par une passion excessive ou exclusive, des liens existant encore entre une femme et son mari.
La veille de notre départ pour Marseille, au cours d'une promenade dans les environs d'Aurillac, alors que d'une petite route surplombant la ville nous profitions d'une vue magnifique ; André expliqua tout cela à ma mère et lui dit qu'il l'attendrait si « cela n'allait plus » avec mon père.
Je fis mes adieux à tous mes camarades d'école ainsi qu'à monsieur Robert et promis à tous une longue lettre depuis Blida. Thérèse nous aida pour les valises et l'on referma l'électrophone, puis les fenêtres… Enfin il y eut ce dernier regard embué derrière les verres de ses lunettes, accompagnant l'enfant que j'étais encore et sentant venir ce silence si brûlant, si livide, ce silence sans avenir et tout habité de tant de regards croisés.

A Marseille nous demeurâmes trois jours dans la famille d'André, puis le 12 comme prévu, de l'aéroport de Marignane ce fut l'envol au dessus de la Méditerranée et deux heures plus tard apparut la côte d'Afrique du Nord, abrupte et noyée dans une intense lumière.
Nous ne revîmes plus jamais André.
Par la suite ma mère apprit par un frère d'André que ce dernier nous avait adressé un télégramme depuis Tunis… Dès notre arrivée à Blida ma mère avait écrit à André et donné notre adresse en Algérie… Le télégramme disait selon le frère d' André : « Tous mes vœux de bonheur à tous les trois »… Ce télégramme n'est jamais arrivé, ou plutôt ce qui est fort probable, a-t-il été intercepté par mon père alors que nous séjournions encore dans le bâtiment du central téléphonique…

Des premiers mois en Algérie sans magie…

Durant les trois années de notre séjour en Algérie, entre mon père et ma mère bien que leur relation fut cordiale et qu'il n'y eut plus de drames ; quelque chose était brisé entre eux. Et cette atmosphère de complicité, d'entente commune, d'unité de pensées et d'idées qui fut la leur entre la fin de l'été 1956 et le printemps de 1958, et aussi au tout début de leur mariage, disparut peu à peu…
Les évènements se succédèrent et se précipitèrent, sur fond de guerre civile, d'insécurité permanente et de passions exacerbées dans ce pays déchiré qu'était l'Algérie avant son indépendance.
Ce qui allait inévitablement les entraîner tous les deux vers la rupture définitive fut, autant pour l'un que pour l'autre, déterminé par la rencontre d'une femme pour mon père et d'un homme pour ma mère… Et lorsque cette rencontre se produisit, alors ce fut comme un embryon de vie à venir qui se forma.
Le 31 Août 1961 lors d'une traversée de la Méditerranée en bateau entre Marseille et Alger, d'un retour de vacances en France ; ma mère fit la connaissance de Roger, un « Pied Noir » né à Berrouaghia le 7 janvier 1919.
Sur l'avant pont des quatrièmes classes durant la traversée, nos chaises longues au milieu de nos bagages éparpillés se trouvaient tout à côté de celles des Darmon qui eux, revenaient de Marseille. Nous avons les uns et les autres « sympathisé » car en Algérie et en l'occurrence sur ce bateau qui ramenait des gens de là bas au pays, le contact s'établissait presque toujours assez facilement, sans « fioritures » et tout à fait spontanément..
Mon père avait passé son congé d'été en France en célibataire, du côté de Cahors et nous avait donc laissés ma mère et moi à Tartas dans la nouvelle maison de mes grands parents… Il fit la connaissance de « Janou » à Laroque des Arts dans le Lot où il pêchait en bateau et séjournait dans une hostellerie rustique. Janou, une femme mariée à l'époque, séjournait seule elle aussi dans cette hostellerie, pour « raison de santé »… Et dans une situation de rupture…
Totalement différente de ma mère mais d'une personnalité et d'une sensibilité hors du commun, Janou était une femme très belle avec de grands cheveux noirs qui lui tombaient dans le dos, des yeux noisette ouverts telles deux fenêtres sur son âme profonde… Née le 25 juin 1928 et originaire de Seine et Oise (Yvelines) elle était donc âgée en 1961 de 33 ans et mon père né le 31 juillet 1925, de 36 ans…
Janou « explosait de féminité », d'énergie vitale, d'imagination et d'initiative… C'était une femme très sensuelle mais d'une intelligence intuitive et profonde. Pour un homme tel que l'était mon père, cette femme fut une « révélation »…

Dans les premiers mois en Algérie, à Blida, tant que nous séjournâmes dans l'appartement du central téléphonique, ce fut encore une époque transitoire… Nous campions à dire vrai. Je dormais sur un matelas pneumatique entre les cartons dispersés ; le lavabo fuyait, l'évier était triste et sale avec sa robinetterie toute rouillée, le réchaud à alcool était une vraie « bombe à

retardement » ; nous n'avions encore pas d'amis ni de connaissances… Et puis ici « ça sentait la France » avec tous ces Européens à la mentalité de colon ou de « petit fonctionnaire de province », racistes, orgueilleux comme des poux, conformistes, bourrés de préjugés, arrivistes et mesquins…
Dans l'Algérie de ce temps là, alors que les paysages étaient bien ceux d'Afrique du Nord, et que le soleil régnait sans nuages dans un ciel entièrement bleu et lumineux pendant plusieurs semaines d'affilée ; l'on sentait cependant partout y compris dans le « bled », la présence de la France : les routes, les bornes kilométriques, les panneaux indicateurs, les uniformes des gendarmes, les structures administratives, les bureaux dans lesquels on voyait la photo du Général De Gaulle, les enseignes des magasins… Tout rappelait la France… D'ailleurs l'on disait « les départements Français d' Algérie »…
Ainsi ne fut-ce pas pour nous dans les débuts de notre vie en Algérie, aussi « magique » qu'en Tunisie…

C'était donc cela, vivre en Algérie

Dans ce pays en guerre écartelé par des passions et des idéologies aussi vives que des charbons ardents, où les arguments des uns et des autres s'opposaient avec force et violence, conviction ; raison du cœur, de droit et d'attaches profondes… Il n'était guère facile voire impossible, de sauvegarder une certaine indépendance d'esprit oh combien fragile, brutalement chahutée et conspuée d'ailleurs… Les comportements des uns et des autres, les engagements et les choix prenaient systématiquement le dessus sur toute réflexion, sur toute pensée profonde…
Et lorsqu'il devenait tout de même parfois possible d'exprimer et de laisser exister cette indépendance d'esprit, alors la communauté à laquelle on semblait appartenir, ou même la communauté à laquelle on n'appartenait pas ; vous souhaitait « de son bord » à cause du regard que vous portiez sur l'actualité dramatique…
Mais il était impossible à un esprit pur, libre et indépendant, de se rallier à certains choix, de participer à cette violence et à ce déchirement entre des communautés irréconciliables…
Nous étions en Algérie, mon père, ma mère et moi ; directement confrontés au sens du monde d'alors, c'est-à-dire entraînés contre notre volonté dans l'absurdité d'une logique implacable au beau milieu de situations inextricables, complexes et dramatiques… Toute notion de « bien » ou de « mal » perdait son sens parce qu'ici, le bien et le mal se trouvaient liés comme en une gerbe dans un conditionnement idéologique et émotionnel… A un certain moment, nous ne pouvions alors que « prendre parti » selon la nature ou la gravité des évènements.
A chaque coin de rue, depuis les terrasses des cafés, fusaient de la part des Européens « Pieds Noirs » ou « Pathos », les mêmes insultes adressées aux Arabes : raton, bicot, melon, bougnoule… Ces insultes proférées avec haine et violence donnaient envie de pleurer et de vomir. Les Arabes nous appelaient « roumis » et les Français d'Algérie implantés depuis de nombreuses années dont les parents et les grands parents avant eux étaient nés dans ce pays appelaient les métropolitains des « pathos »… Et pour les « pathos » les « Pieds Noirs » étaient des colons et des exploiteurs… Mais les « pathos » étaient aussi racistes sinon plus que les « Pieds Noirs »…
Alors comment s'y retrouver dans tout cela, avec un regard d'enfant empli de points d'interrogation?
Un jour j'ai demandé à l'un de mes camarades de classe au lycée Duveyrier à Blida, un garçon fluet au visage aussi pâle que celui des « pathos », où il était né. Sans un mot et d'un regard dur, il a pointé son index vers le sol, accompagnant son geste avec une conviction déterminée et presque avec arrogance. Alors je lui ai posé cette question : « pourquoi appelle-t-on les Arabes des melons? »
« Comment, tu ne sais pas? Les melons c'est comme les bicots : il faut en tâter dix avant d'en trouver un de bon! » me répondit-il…

Cette réponse ne me fit pas rire du tout. Et je dis à mon camarade : « après tout, les melons c'est comme les autres fruits, on les arrache par dizaines alors qu'ils sont encore verts pour les vendre sur les marchés et en tirer profit. Quand on les achète ils sont durs, n'ont pas de goût mais ils rapportent de l'argent à ceux qui les vendent ».
Lorsqu'il arrivait à mon père, parlant comme les Européens vivant dans ce pays, de prononcer le mot « bicot », je savais que ce n'était là qu'une truculence de langage et de cette manière mon père désignait familièrement dans son esprit, un Arabe de sa connaissance avec lequel d'ailleurs il entretenait une bonne relation. En Afrique du Nord, sans doute plus en Algérie qu'en Tunisie, l'on avait le verbe haut et des expressions imagées. Mon père ne disait cependant jamais « raton, melon ou bougnoule »… « Bicot » en somme, c'était comme si l'on disait en France « Bougnat » ou « Chtimi ».
En Algérie nous n'avions de relations qu'avec des gens très simples vivant une vie ordinaire : des Français sans fortune, ouvriers, petits artisans ou employés, des Italiens ou des Espagnols émigrés, déracinés et sans avenir ne possédant rien d'autre que leur bras pour travailler ; quelques familles Algériennes également, déchirées entre un certain attachement pour la France et les mouvements extrémistes révolutionnaires, indépendantistes et de la « ligne dure »…
Ces gens humbles exerçaient pour la plupart d'entre eux des professions « au bas de l'échelle sociale » mais ils étaient exubérants, conviviaux, fidèles dans l'amitié, chaleureux, généreux ; leurs portes étaient toujours ouvertes et l'on se voyait tous les jours, se fréquentait, de telle sorte que l'on se sentait en famille, étroitement mêlés les uns les autres et partageant peines et joies…
Une communication spontanée, truculente, animée, gestuelle, s'établissait et se renouvelait sans cesse et même lorsque cela « fritait » quelque peu, il ne venait jamais de rancune tenace, de sous entendus perfides et il n'y avait pas d'hypocrisie. Si d'aventure il nous arrivait de « faire un enfant dans le dos » à un copain, à un parent, à un ami ; nous le faisions toujours à la façon de garnements polissons préparant une grosse bêtise…
L'on jouait aux boules, allait au cinéma du quartier, à la plage de Zéralda ; l'on buvait l'anisette ensemble… Le dimanche nous partions en ballade dans la voiture de l'un ou de l'autre à Béni Méred ou à Boufarik, quelque fois à Alger et la vie s'écoulait ainsi, intensément vécue, partagée, dont les émotions et les émerveillements étaient à la mesure du ciel que nous avions au dessus de nos têtes.
Les drames, les tragédies et les atrocités de la guerre lorsqu'ils nous touchaient de près et endeuillaient les familles, n'avaient pas prise sur cette vitalité, cet amour de la vie et cette exubérance qui caractérisaient les gens « de là bas »…
C'était donc cela, vivre en Algérie, entre « petits blancs » et Algériens, de Bab El Oued et de Bel.court à Blida, d'un bout à l'autre du pays…
… Mais avec les « Autres » c'est-à-dire les « gros », les possédants, les gens d'affaires, les « Français à l'esprit de France », les gens qui ne comprenaient rien à l'Algérie, « bouchés », « constipés », englués dans leurs préjugés… Alors là c'était un « autre monde »! Un monde où nous n'allions jamais parce que nous le tenions pour responsable de nos malheurs.

Un peuple pris entre deux feux

Les bombes et les grenades éclataient, les fusils mitrailleurs crépitaient, les charges de plastic déchiquetaient les devantures des magasins, des gens étaient amputés et le sang coulait dans les caniveaux ainsi que sur les trottoirs des villes ; sur les routes les voitures isolées étaient arrêtées lors d'embuscades et mitraillées, il y avait des massacres et des viols dans des villages en feu ; les avions de l'armée Française déversaient des bombes incendiaires qui réduisaient en cendres des forêts entières dans les montagnes, l'on torturait des milliers de gens dans des camps entourés de barbelés…
Mais dans ce pays cependant, la solitude n'existait pas, dans la mesure où nous n'avions pas même

le temps de penser qu'elle pouvait exister, tant nous vivions ensemble portes ouvertes du matin jusqu'au soir… La solitude et toute la « philosophie » que l'on aurait pu « broder » autour d'elle, selon une expression maintes fois utilisée entre nous « elle était niquée, la vache, la putain d'sa mère! »
Certains de nos amis Arabes disaient - et l'avenir devait leur donner raison - à propos de l'indépendance : « Ils vont nous instaurer une République Démocratique copiée sur les Soviets et une fois qu'ils seront au pouvoir tous ces chefs de guerre et de partis, ils vont s'approprier toutes les richesses du pays. Il y aura une bureaucratie de nouveaux bourgeois, de zélés et de sbires fonctionnaires du Gouvernement, avec une police à la botte du pouvoir et de la mafia, tout un tas de pourris avec leurs grosses bagnoles et les belles villas qu'ils auront piquées aux Pieds Noirs… Et nous, les gens du peuple, les pauvres mecs que nous sommes, les ouvriers, paysans et manœuvres payés à la journée, et toute notre jeunesse désoeuvrée et désabusée ; nous ne verrons rien de leur « Algérie Nouvelle », ils vont nous « enculer jusqu'à l'os » et on crèvera tellement de faim qu'il faudra qu'on aille tous dans cette France de merde pour « suer le burnous » dans les usines ou dans les vignes »…
Cette indépendance là ils n'en voulaient pas! Etre libres oui, décider de leur avenir dans un pays à eux oui… Mais au bout de cette horreur, pour en arriver à une telle absurdité, à une telle injustice et avec la complicité de certaines puissances étrangères qui ne manqueront pas d'exploiter le filon, non!
Dans l'ensemble pour le peuple Algérien, celui des villes et des campagnes au temps des départements Français d' Algérie ; la vie au quotidien n'était pas du tout la même que celle des plus pauvres des Européens.
Les Algériens n'avaient eux, vraiment rien du tout! Les familles en ville logeaient dans des sortes de ghettos constitués d'un amas de gourbis ou de constructions hétéroclites en matériaux de récupération, véritables « poudrières » de révolte, de misère et de dénuement où les chefs révolutionnaires des réseaux clandestins se cachaient, préparant leurs actions de guérilla… Même dans cette misère où ils vivaient, les gens terrorisés et menacés, conditionnés par l'idéologie révolutionnaire, devaient contribuer au soutien logistique des meneurs et guérilleros : pris entre deux feux, celui de la France qui brûlait tout au passage de ses armées, et celui des révolutionnaires qui brûlait leurs maisons, ils ne pouvaient que prendre le parti de « sauver leur peau » pour autant que cela leur fut possible encore…
Dans les campagnes la situation des algériens était identique : un peu moins entassés les uns sur les autres, vivant à l'air libre mais sans travail rémunérateur et courbés sur une terre aride qu'ils occupaient où rien ne poussait… Aussi étaient-ils dans le « bled » encore plus misérables que dans les villes…
A cette misère totale et endémique, s'ajoutaient l'ignorance, l'illettrisme et l'absence de soins médicaux. Mais la France alors, se targuait afin de « sauver la face » auprès de l'opinion publique, d'une politique sociale d'alphabétisation, donnant un semblant de citoyenneté à chacun de ces treize millions d'Algériens de l'époque dont elle disait qu'ils étaient « ses enfants »…
A dire vrai l'Algérien était méprisé, surexploité et de surcroît l'on lui attribuait tous les vices, toutes les tares… Et cela, aussi bien de la part des Métropolitains que des Français d'Algérie ou même des Européens en général… Durait depuis des dizaines d'années!
Dans ce bourbier de haines raciales, de malentendus et de violences, s'établissaient parfois des situations relationnelles totalement différentes, à l'opposé de ce qu'elles étaient habituellement. Le fait que de telles situations aient pu exister, si émouvantes et réunissant des gens d'une « trempe » peu ordinaire, tenait du miracle! Il est vrai qu'en Algérie « tout était possible », le meilleur comme le pire! Dans le regard des gens transparaissait parfois comme une attente amoureuse d'un avenir meilleur, une quête de l'Autre tout aussi amoureuse…
Le « Je vous ai compris » et « la France de Dunkerque à Tamanrasset » du Général De Gaule! Le 13 mai 1958, ce jour historique qui a failli tout réconcilier!… Et puis, la reprise des attentats, le

pourrissement, le référendum sur l'Autodétermination le 8 janvier 1961, le putsch des généraux félons du 22 avril 1961, les accords d'Evian et le cessez le feu du 22 mars 1962, la vague de terreur OAS avec la politique de la « terre brûlée », les représailles des fellaghas… Et pour finir, l'indépendance du 3 juillet 1962, précédée depuis trois mois de l'exode de plus d'un million de personnes… Sans oublier le massacre des harkis à Oran le 5 juillet 1962 par les fellaghas. Les harkis furent repoussés des camions à coups de crosse de fusil par les soldats Français…

La barre de fer

Le 5 octobre 1959, un lundi matin je fis mon entrée au lycée Duveyrier à Blida en classe de 6ème A2.

Nous étions 37 élèves dans cette classe de 6ème, très majoritairement des Européens de différents milieux sociaux. Je réalisai très vite que j'entrai là dans un univers féroce, inhospitalier ; domaine de violence, de délation et de racisme…

Et ce monde là, d'adolescents et de jeunes dans ce lycée, me parut encore plus impitoyable que le monde du lycée Carnot à Tunis…

Mes parents m'y avaient inscrit demi pensionnaire. Au réfectoire nous étions regroupés par tables de 10 et la nourriture était infecte et puante, le vacarme infernal et permanent…

Ce réfectoire était divisé en deux salles de 6 tables : la salle des Européens et celle des Algériens qui eux, ne mangeaient pas de cochon… Mais dans les cours de récréation réparties selon les tranches d'âge des élèves, nous étions tous mélangés. Les pions tout comme les profs d'ailleurs, étaient pour la plupart des « peaux de vache » et ici ne pleuvaient pas sur les doigts les coups de règle mais les colles pour un oui ou pour un non… Deux heures le jeudi matin de 8h à 10h, ou quatre heures jusqu'à midi… parfois même en cas de cumul ou de grosse bêtise, six, huit heures soit le jeudi tout entier jusqu'à six heures du soir… L'on pouvait même être « collé » le dimanche matin jusqu'à midi!

Le surveillant général distribuait les bulletins de colle à faire signer par les parents, le mercredi matin dans les classes. A chaque entrée dans la classe du surveillant général, nous constations l'épaisseur du paquet de colles tenu à la main.

Les pions et les profs nous appelaient uniquement par nos noms de famille et nous disaient « vous »… Les relations étaient très dépersonnalisées, sèches, brutales ou d'une politesse obséquieuse ce qui me « gonflait souverainement »… Tout le monde me balançait du « Monsieur Sembic » à tour de bras… Je fus très vite repéré, autant par les profs que par les pions ou que par mes camarades, à cause de mon caractère rebelle, contestataire et « mauvais coucheur »… Je mis au point un « système » afin d'éviter autant que possible ces « colles » qui pleuvaient à tout propos : je faisais l'innocent, le bête, celui qui ne comprend rien, n'a rien vu ni entendu et « laissai passer l'orage » et les aboiements de la meute déchaînée… Il me venait alors l'un de ces regards perdus comme lorsque l'on va pleurer et la colle ne tombait pas. Cela marchait, disons, trois fois sur quatre!

Par contre aux récréations ou à la sortie du lycée quand j'avais eu des différents ou que je méditais une vengeance, je montais des guets-apens et fondais sur le dos du « salaud », tapais de toutes mes forces sans laisser à l'autre le temps de réagir… Que ce « salaud » fût un Arabe, un « Pied Noir » ou un « Pathos » peu m'importait!

Ces altercations se terminaient parfois fort mal et nécessitaient l'intervention de témoins ou de parents dans la rue en face du lycée. Combien de fois suis-je revenu à la maison avec des bosses, des bleus et des coupures!

Il arrivait aussi que deux ou trois jours après l'attaque surprise, je sois attendu par une bande constituée de cinq ou six copains de la « victime » à la sortie du lycée… Alors s'ensuivait une course à pied en laquelle j'excellais, de trois kilomètres jusqu'à Montpensier, la cité où nous habitions. Au début de la course ils me talonnaient et je recevais des cailloux mais au bout d'un

kilomètre je les « crevais » tous et ils abandonnaient la course…
Ma réputation au lycée Duveyrier à Blida fut vite établie… Je passais pour le « chou blanc ». Ma « vision du monde », mon comportement, le peu de souci que j'avais des règles communes et de tout ce qui se racontait dans un sens ou dans un autre, tout cela m'exposait aux tracasseries, aux méchancetés, aux moqueries et l'on n'arrêtait pas de « m'emmerder »… Cette situation dura tout un trimestre jusqu'au jour où je coursai, brandissant une barre de fer, deux « grands » de seconde dans la cour d'honneur du lycée sous les fenêtres de l'appartement du proviseur, monsieur Chevallier. Pions, profs, ainsi qu'une multitude d'élèves de toutes classes s'étaient regroupés pour assister à ce spectacle hors du commun. Personne je crois bien n'avait compris ma détermination et ma rage. Ils semblaient tous persuadés que j'allais me dégonfler, me couvrir de ridicule puis encaisser bien évidemment les huit heures de colle qui m'attendaient et sans doute une exclusion du lycée… Aussi continuèrent-ils tous, pions, élèves et profs, à me provoquer et me houspiller. Cependant j'attaquai mon 4ème tour de la cour d'honneur et déjà je talonnai les deux « grands », levant haut la barre de fer et prêt à taper, à leur faire « péter le crâne »! J'en atteins un à hauteur des reins, qui s'effondra en hurlant de douleur et allai lui démolir la tête lorsque je fus aussitôt ceinturé par deux costauds. La barre de fer déséquilibrée retomba au sol.
La violence totale, brutale et absolue, lorsqu'elle explose telle une bombe et que l'on n'attendait pas qu'elle puisse se manifester à ce degré là… A le pouvoir de tout « vitrifier » autour de son impact… C' est-ce qui se passa. Monsieur Chevallier me consigna dans son bureau jusqu'à la fin des cours, me laissant assis, prostré, livide et tout tremblant de cette violence qui m'avait vidé… Il ne m'accorda ni un regard, ni un mot et cela durant des heures… A la fin de la journée avant de refermer la porte de son bureau, il me lança très brutalement en me regardant dans les yeux « Allez, fous-moi le camp d'ici! »…
A ma grande surprise je ne fus ni collé ni renvoyé… Et l'on me fouta désormais une paix royale et j'eus enfin quelques copains Arabes, Pieds Noirs et Pathos…

« Chembrik », pour « faire Arabe »

En ce premier trimestre désastreux je ne devais dépasser la note de dix sur vingt qu'en géographie et en sciences naturelles… Mais je fis cependant quelques progrès dès le mois de janvier, même en mathématiques avec monsieur Canarelli, ma « bête noire », obtenant neuf sur vingt.
J'avais des professeurs exécrables, à l'exception de monsieur Ramain, notre professeur principal qui enseignait le français, le latin, l'histoire et la géographie ainsi qu'une jeune femme agréable professeur de sciences naturelles… En allemand, mathématiques et éducation physique c'était l'horreur, en particulier avec monsieur Canarelli le professeur de mathématiques, un Corse très sûr de lui, « frimeur », arrogant, moqueur et injuste. Chaque matin monsieur Canarelli se rendait au lycée vêtu d'un costume en tissu léger, jamais le même, son visage était très buriné et très typé, son regard dur et il nous écrasait tous de sa condescendance, de son air hautain qui « en disait long » sur sa vision du monde, et nous n'aimions pas ses manières de bellâtre, son humour, ses sarcasmes, ses réflexions à l'égard de certains d'entre nous… Il avait « souverainement déplu » à ma mère qui était venu le trouver un soir après les cours, afin de savoir « où j'en étais » de mes progrès en mathématiques…
Avec monsieur Ramain notre professeur principal, l'atmosphère de la classe sans être cependant des plus chaleureuses, était bien plus supportable… Originaire de Grenoble où il avait toute sa famille, pour un professeur de français je le trouvais « très intellectuel » , assez détaché des évènements et de la réalité quotidienne, un peu « fumiste », décontracté, d'allure sportive et son comportement en général ne « cadrait pas » avec l'image que l'on aurait pu se faire d'un professeur de Français et nous nous demandions ce qu'il était venu faire en Algérie…
Toutefois au vu des notes qu'il donnait à nos rédactions, à lire ses nombreuses annotations en rouge

dans les marges, nous sentions qu'il attendait bien mieux de nous que ce que nous produisions. Il s'avérait difficile voire impossible avec lui de dépasser en rédaction la note onze et plus de la moitié de la classe se situait entre six et neuf… Mais il était beaucoup moins sévère que les autres professeurs, bien plus humain, ni obséquieux ni condescendant et parfois « assez marrant »… Il ne donnait jamais de ces « colles » pour un oui pour un non…
Passionné de moto il était « casse cou », roulait « à fond la caisse » et sans casque…
Ma mère lui demanda de me donner des leçons particulières car j'avais accumulé durant la dernière année scolaire à deux reprises interrompue, d'assez grosses lacunes en grammaire, orthographe et analyse de texte. J'avais bien les idées selon monsieur Ramain, mais mon esprit critique était déplorable et côté raisonnement c'était « plutôt épique »…
Monsieur Ramain se rendait donc chez nous en moto, posait son casque sur la table - sans doute pour laisser croire à ma mère qu'il le mettait en roulant - et la leçon commençait…
A vrai dire les leçons prirent un jour une tournure inattendue car ma chère maman semblait avoir pris ce garçon en affection…
Cela ne dura guère… Monsieur Ramain fut victime sur la route d'Alger, d'un très grave accident : il s'était encastré dans le moteur d'un autobus percuté de plein fouet. L'aiguille du compteur de sa moto était bloquée à 150.

Durant cette année de 6ème, je n'eus pas vraiment de « bons copains » à l'exception de mon camarade de table en classe de mathématiques, auprès duquel j'avais essayé de me faire passer pour un Arabe : je lui disais que mon prénom était Ahmed, j'avais transformé mon nom en « Chembrik » et je lui sortais les mots que j'avais appris en Tunisie en forçant sur les « H » et les « RR ». Mais il ne fut pas dupe… J'avais la peau trop blanche pour un Arabe. J'aurais pu à la limite, être Kabyle , comme l'était monsieur Gomati à Tunis.
Ce camarade là était très gentil, n'aimait pas les riches, n'était pas raciste… Alors je voulais être pauvre et Arabe… En outre il était « bon en maths » et me « filait des tuyaux ». Ensemble nous arrivions à « niquer monsieur Canarelli »…

« Dans leur Algérie nouvelle je n'aurai pas de bourse » avait dit mon ami…

Au troisième trimestre nous étions notés sur quarante, de telle sorte que la moyenne générale dépendait pour beaucoup des résultats de ce troisième et dernier trimestre…
Le jour de la composition de mathématiques avec monsieur Canarelli, ce fut la « bérézina ». Deux problèmes, dits « de supposition », forts ardus, à l'énoncé « impénétrable » sur lesquels je séchai lamentablement…
J'appris plus tard que ces problèmes là se résolvaient par l'algèbre en classe de quatrième, par une mise en équation du premier degré… Mais en l'occurrence nous devions trouver la solution par l'arithmétique.
Vanon, mon voisin et camarade de classe essaya bien de me glisser discrètement quelques « pompes » et je sentis à son regard, à quel point il était désolé pour moi. Mais je ne sus ni interpréter ni utiliser les renseignements qu'il me communiquait.
Au bout de cette heure interminable je rendis à monsieur Canarelli ma feuille presque blanche, griffée de quelques ratures et balbutiai deux ou trois mots de réponse à la question qu'il me posa : « Alors, Sembic, que s'est-il passé? »
Huit jours plus tard monsieur Canarelli rendit la composition et selon son habitude et celle de tous les autres professeurs, posant le paquet de trente sept copies sur le bureau, il commença par le premier…
Vanon s'en sortait avec 26/40, je me retrouvais avec 1/40 et bon dernier, trente septième donc…

Pour le passage en 5ème « c'était râpé »! Je savais déjà que j'aurai droit à cette mention sur le bulletin trimestriel « examen de passage en mathématiques »…
Un Zéro m'eût valu le redoublement d'office sans examen de passage. Monsieur Canarelli avait été

« royal » : « Monsieur Sembic je vous ai noté 1/40 pour le prix de votre papier humidifié de vos sueurs froides »…
Durant les vacances d'été en France, dans les Landes chez mes grands parents à Tartas, je me rendais tous les matins chez monsieur Vérot, un vieil instituteur en retraite qui me donnait des leçons de mathématiques. Mais cela ne servit à rien car, au jour de l'examen de passage, qui était aussi le jour de la rentrée scolaire en classe de cinquième, j'obtins 5/20 et dus réintégrer une classe de sixième.
En cette seconde année de sixième je me fis quelques relations et connus mes meilleurs camarades.
Dans cette classe de sixième A1, réputée « du dessus du panier » selon l'esprit du lycée, nous étions moins nombreux. Les professeurs étaient plus intéressants et naturellement dans les matières où « je n'étais pas mauvais » l'an passé, j'excellai…
Je fis la connaissance d'Ould Ruis, un Algérien de famille très pauvre, mais qui se révélait un « crak » en toutes les matières. Pour entrer au lycée, Ould Ruis avait passé le difficile concours des Bourses. Il était rare en Algérie, qu'un Arabe pauvre puisse poursuivre sa scolarité au-delà de l'école primaire, aller au lycée… Nous nous retrouvions tout le temps ensemble, en classe, dans les cours de récréation, en étude, à l'exception du réfectoire… Nous parlions des évènements, de l'actualité, de nos lectures et nous avions des discussions passionnées.
Avec cette ouverture d'esprit, cette générosité, cette candeur, ce côté « sérieux » qui caractérisaient mon ami ; par le regard qu'il portait sur tout, par son immense sensibilité, par son expérience de la vie, son côté poète, son approche personnelle de la Connaissance en général et de l'évolution du monde, par sa simplicité dans le contact humain, la manière dont il s'exprimait, l'intonation de sa voix, une voix qui traduisait, accentuait et nuançait sa pensée… Oui, avec tout cela en lui et de lui, il devenait évident que le monde pouvait être perçu sous un angle différent et que l'esprit humain pouvait évoluer.
Lors de nos interminables discussions nous avions parfois des silences douloureux et sur les sujets brûlants de l'actualité, sur ce difficile rapport de communication entre communautés rivales et opposées en tous points, nous échangions nos doutes, nos interrogations, nos expériences, notre « vécu » personnel… C'était lui, mon ami Ould Ruis qui me disait « l'indépendance de l'Algérie est inévitable et nécessaire mais elle sera dramatique dans son évolution. Et comme d'autres jeunes ayant pu poursuivre des études, je serai certainement obligé de gagner la France, d'aller dans l'une de ces universités d'une grande ville. Ce qui sera pour moi un déchirement car j'aime ce pays qui est le mien, l'Algérie… Tu comprends, dans cette Algérie nouvelle comme ils disent, je n'aurai pas de bourse! Et puis de toute manière je ne veux pas devenir ici l'un de ces cadres de leur Gouvernement corrompu et spoliateur des richesses de notre pays avec la complicité et l'hypocrisie de puissances étrangères… »
Mon ami Ould Ruis était un passionné : il voulait étudier, apprendre, comprendre, savoir, et tout son temps libre il le passait à lire, à s'informer, à rechercher de la documentation… Il voulait savoir comment le monde était fait et pourquoi « ça tournait comme cela ». Il disait « quand on sait, on souffre moins. Et par ce que l'on sait, l'on entre dans le mécanisme des passions, jusque dans ce qui se passe dans le cœur des gens presque comme si on était au-dedans d'eux-mêmes… Et alors vient « quelque chose en soi » qui remplace la haine, l'on commence à admettre l'existence d'un malentendu ; une sorte de frontière invisible et fragile semble s'établir entre le meilleur de nous-mêmes d'une part ; et toutes ces impulsions et ce ressenti qui nous forcent à agir seulement en fonction de nos intérêts d'autre part… »
Pour avoir quand même et envers et contre tout, la possibilité d'étudier ; Ould Ruis irait en France…
Dans les cours de récréation les altercations entre groupes ou bandes rivales étaient fréquentes. Ce n'étaient que coups bas, vexations, insultes, humiliations, violence verbale, bagarres, vols, sévices sexuels… Avec cet orgueil des privilégiés, cette persécution des « bleus », cette dureté permanente des rapports de communication. Tout cela était la vie quotidienne au lycée Duveyrier à Blida,

entretenue par les pions et par les profs d'ailleurs…

Des contacts rudes et sans concession

Le racisme, le climat insurrectionnel, l'influence exercée par les évènements, les attentats, les nouvelles de la guerre… Tout cela renforçait encore cette violence, cette barbarie endémique, contagieuse et exacerbait les esprits surchauffés.

Cependant je m'étonnais parfois de la nature des relations qu'il m'arrivait de nouer occasionnellement avec certains « durs » de chaque « bord »…

A dire vrai mes questions les déroutaient autant que ma liberté de pensée totalement indépendante des modes et des passions… Les contacts étaient rudes et dépourvus de concessions, nous étions la plupart du temps à la limite de l'affrontement mais nous arrivions à nous parler…

Sans doute au dehors, quelque part en ville, en une de ces si fréquentes situations si sensibles et si dramatiques, l'un de ces « durs » n'aurait pas hésité à « faire le coup de feu », à « jouer du couteau » ou à jeter une grenade, faire exploser une bombe, participer à un lynchage ou à une expédition punitive…

« Durs ou moins durs » autant qu'ils étaient pour la plupart, ne comprenaient pas par exemple pourquoi je désirais savoir ce qu'ils pensaient, pourquoi un étranger tel que moi souhaitait connaître leurs croyances, leur mode de vie, leur manière de penser…

L'on me traitait de « roumi », de « pathos », de « Jean de la lune », ou encore « d'intello », de rêveur incorrigible et fatiguant, ou même de « poète de mes roupettes »… Et ils me disaient tous : « Tu verras, toi aussi tu y viendras au racisme! »

Un jour je racontai à mon ami Ould Ruis l'histoire de la barre de fer et lui fis part de ma surprise de ne pas avoir été collé ou renvoyé… Il me dit « le proviseur c'est un type dur mais juste. Il n'est pas tout à fait dans l'esprit des Européens de sa caste dans ce pays déchiré… Il a bien compris à mon sens, que pour que tu en arrives là, il a fallu que tu en baves assez longtemps. Et tu vois bien, après cela on t'a laissé tranquille. Et ce qui me paraît extraordinaire c'est que par la suite, tu ne t'es pas trouvé complètement isolé comme une personne que l'on fuit parce qu'on la trouve un peu folle… Mais tu as tout de même été un peu loin et il s'en est fallu de peu pour que tu le tues! »

Durant cette seconde année de sixième, je me fis quelques copains et eus même autour de moi des « fidèles », dont par exemple un nommé Trianon, un gros garçon de famille bourgeoise et aisée, très conformiste, très sage, très travailleur mais d'une grande sensibilité… Ainsi que Tahar, un grand Algérien maigre et sec comme un long fil de fer, dernier de la classe mais très drôle et parfois un peu insolent…

Dans cette classe de 6ème A1 avec mon ami Ould Ruis, nous nous partagions les places de premier, les « félicitations » et les « encouragements » de fin de trimestre. En composition Française nous battions des records inégalés jusqu'alors : nous obtenions des 13 et des 14, que notre professeur d'ordinaire, ne mettait jamais, de mémoire des anciens… Même en mathématiques mon éternel point faible, j'arrivais à 14/20 dans les compositions trimestrielles.

Ould Ruis connaissait très bien l'histoire de son pays, depuis l'antiquité lorsque les dynasties de l'Egypte ancienne alors à l'apogée de leur civilisation et de leur rayonnement dans le monde méditerranéen, avaient établi tout au long de la côte Africaine jusqu'à l'Atlantique, des comptoirs commerciaux, bâti des cités… Il me raconta tout jusqu'à l'arrivée des Français en 1830.

Beaucoup de gens en France ou en Algérie, croyaient qu'avant l'arrivée des Français il n'y avait eu que des territoires sans histoire, des peuples sans pays, uniquement nomades et sauvages et qu'Alger n'avait été qu'un « nid de pirates »…

Mais comme tous les pays du monde en réalité, l'Algérie a bien une histoire aussi chaotique, évènementielle, de luttes, de conquêtes, d'occupations ; que toutes les nations d'Europe par exemple…

Les frontières ne représentent rien de concret, ne sont qu'abstraction et ne dépendent que de traités ou de partages entre différentes puissances étrangères ou entre dynasties régnantes… Ce sont les

intérêts commerciaux et stratégiques, les arrangements aléatoires et opportunistes entre puissants empires ou pays ; les guerres et les conquêtes qui sont à l'origine de toutes ces lignes tracées sur les cartes… Ainsi en est-il de tous les pays d'Afrique depuis que les Européens sont venus sur ce continent pour s'y concurrencer parfois au prix de conflits qui, tout en les opposant entre eux, ont décimé des populations indigènes… Et les alliances ne se font jamais sans contre partie : lorsque deux clans rivaux d'un même village ne peuvent coexister en paix, il en est toujours un sinon les deux appelant un autre clan d'un autre village afin de prendre l'avantage sur l'autre en échange de quelques concessions territoriales.

L'optimisme légendaire et émouvant de notre ami Tahar…

Nous étions, Ould Ruis et moi dans cette classe de 6ème au lycée Duveyrier à Blida, quelque peu « concurrencés » par Trianon, ce gros garçon joufflu toujours impeccablement vêtu, fils de famille aisée, travailleur, intelligent et qui dans toutes les classes où nous occupions les mêmes bancs, les uns et les autres, ne se plaçait qu'au tout premier rang…
Je le revois encore ce Trianon, retirant lentement un cahier de son beau cartable en cuir noir et posant délicatement son stylo plume sur le pupitre… L'on eût dit que du plus profond de ses yeux sérieux et embués, il « buvait » le visage du professeur… Mais le plus souvent, lorsque apparaissait le paquet de copies de la composition trimestrielle sur le bureau du professeur, nous ne reconnaissions sur la toute première copie, l'écriture soigneusement calligraphiée de Trianon, qu'en mathématiques, histoire ou latin… Dans les autres matières et en particulier en composition Française, Ould Ruis et moi nous le « battions » d'assez loin…
Tout au fond de la classe dans chaque cours au dernier banc, celui qui était le plus sculpté de graffitis, le plus noir et le plus creusé ; se tenait Tahar, un fils de riches commerçants Algériens… Ce Tahar était comme on dit un « cas »… Un grand garçon très maigre à la peau claire et aux cheveux frisés très noirs, un peu « innocent » dans son genre, d'un optimisme perpétuel à « couper le souffle »… Cancre de la classe, il n'obtenait que des 1 ou des 2 à toutes les compositions et se moquait de tout. Les évènements, autant ceux du lycée que ceux du dehors aussi dramatiques fussent-ils, ne semblaient avoir aucune prise sur lui, sur son optimisme absolument « légendaire ». Totalement déconnecté des réalités de la vie quotidienne, ne participant à aucune de nos activités, se déplaçant toujours sans bruit comme s'il glissait sur un tapis volant, il arrivait en classe sans cartable, les mains enfoncées dans ses poches et sifflotant tel un oiseau exotique… Il était aussi gentil qu'innocent et aurait donné sa chemise si on le lui avait demandé!
J'aimais beaucoup Tahar parce qu'il me faisait rire, tournant tout en dérision à la moindre occasion se présentant.
En classe de dessin par exemple avec monsieur Plas qui était très formaliste et très technique, Tahar n'avait rien trouvé de mieux lors d'un cours théorique sur les couleurs primaires, que d'imbiber son pinceau de jaune, de rouge et de bleu puis de barbouiller de traits, de spirales, de ronds et d'ondulations, une feuille de papier froissée et sale en s'écriant tout haut, bien distinctement afin que toute la classe l'entende, et levant sa feuille : « ça c'est du secondaire! »
En cours d'Anglais il était arrivé un jour avec des pois chiches dans un sachet. Sachant qu'il allait être interrogé il porta à sa bouche une poignée de petits pois. Le professeur lui posa une question. Essayant de simuler les sons anglais la bouche encombrée, Tahar éclata de rire et les pois chiches volèrent devant lui, mitraillant les camarades assis devant lui. Il déclara ensuite : « pour parler anglais il faut avoir la bouche pleine de pois chiches »…
En composition de sciences naturelles notre professeur, une jeune femme très gentille que nous ne chahutions cependant jamais tant nous avions du plaisir à regarder sa taille, ses jambes, sa poitrine et ses épaules, nous donna comme sujet de composition au second trimestre : le pigeon…
Pendant qu'Ould Ruis et Sembic esquissaient une coupe parfaite du pigeon, mentionnant tous les détails de l'anatomie, du tube digestif… Tahar lui, mordillait son crayon et soufflait sur les

mouches. Il rendit sa copie presque blanche. Après l'annonce des résultats, la prof nous lut ce que Tahar avait écrit : « le pigeon a un bec, il pond des oeufs ». 1/20 pour cette seule phrase écrite presque sans faute… Tahar avait répliqué « mais madame, vous voulez tout de même pas que le pigeon il se fasse sucer la queue par des petits pigeonneaux qui seraient sortis de son trou de bale »!
L'on ne pouvait pas être méchant envers Tahar. D'ailleurs il n'était jamais collé et aucun Européen à ma connaissance, ne l'a jamais traité de « sale bicot » ou de « bougnoule »…
Il arrivait le matin au lycée, les poches de pantalon et de veste emplies de toutes sortes de bonbons de chez son père qui tenait un bazar hétéroclite, distribuait sans compter des friandises à tout le monde…

L'olive

Dans un tout autre genre j'avais aussi un copain qui s'appelait Oudjaoudi, un peu « collant » à mon goût, mielleux et préparant toujours de mauvais coups en douce…
Un jour en « Perm » où nous étions entassés à plus de quarante élèves assis et serrés comme des sardines sur de longs bancs en face d'aussi longs pupitres vrillés de coups de canif, couverts d'inscriptions obscènes noircies à l'encre ; tout au fond de la salle au dernier rang adossé à un mur lépreux, Oudjaoudi se trouvait placé à côté de moi et me serrait de fort près…
Il me chuchota « je vais te mettre une olive! »
Naïf, je cherchai donc l'olive et ne la trouvai point. Sans doute Oudjaoudi la tenait-il entre ses doigts, cette olive!
C'est alors que je sentis sa main puis son avant bras glisser par derrière le long de mon dos jusqu'à la ceinture de ma culotte. Et cette main telle une grosse tête de serpent s'enfonça entre mes fesses et vlan! Oudjaoudi me planta un doigt dans le trou de bale!
Saisi d'horreur et de dégoût, je prends mon compas, vise son autre main posée sur le pupitre et la pointe du compas pique violemment le bois du pupitre tout juste entre deux doigts de la main d'Oudjaoudi…
Le pion, un type sévère au visage grêlé et au regard noir, à ce raffut s'écria « Alors Sembic, c'est pas fini ce bordel? Vous me ferez deux heures! »
Je ne digérai ni l'olive ni les deux heures de colle… Il me fallait à tout prix le coincer, cet Oudjaoudi!
A treize ans j'étais assez costaud pour mon âge et ne connaissais pas ma force… Je résolus d'attirer Oudjaoudi dans un guet-apens. Quelques semaines après cette « affaire » Oudjaoudi me proposa de l'accompagner jusqu'à chez lui afin de me montrer des photos et des bouquins porno. En descendant du car j'avisai un terrain vague en bordure de la route. J'avais caché dans ma poche de culotte un bout de bois d'une quinzaine de centimètres de long, bien rond, bien noueux et assez gros, d'environ quatre bons centimètres de diamètre… Alors je poussai avec violence Oudjaoudi dans le terrain vague où il tomba à la renverse derrière un talus au beau milieu de broussailles, d'épines et de ronces en lesquelles il s'empêtra. Je le bourrai de coups de poings, lui assenai un coup de genou dans les « parties », le forçai à se déculotter, l'immobilisai à plat ventre et lui enfonçai le morceau de bois dans l'orifice anal… « ça, c'est autant pour l'olive que pour les deux heures de colle ! Maintenant tu me fous la paix, tu me colles plus au cul! » dis-je…
Et je l'abandonnai dans les ronces, je partis en courant, vengé et heureux de cette correction infligée à ce « salaud d'Oudjaoudi »…
En toute confidence je dois dire que cette histoire par la suite et durant pas mal d'années m'avait quelque peu traumatisé et que l'acte de sodomie me parut « barbare », indécent, indélicat… et à proscrire dans la relation humaine tant je sentais que « c'était pas du tout romantique », grossier, vulgaire et uniquement axé sur une « jouissance de tripes totalement désaccordée à l'émotion du cœur et de l'esprit »…

D'ailleurs, confidence pour confidence… Un jour j'ai essayé de m'enfoncer (pour voir ce que ça faisait par rapport à ce que j'entendais dire) le bout d'un manche à balai dans le trou de bale… Oh, putain, j'ai senti qu'un déchirement désagréable! Et pas du tout ce « chatouillement branleur » qu'on disait! Et je me suis dit « mais qu'est-ce qu'ils y trouvent, les mecs? »…

Un Oued et une fontaine, lieux stratégiques

Dans la nuit du 4 novembre 1959 vers 3h, à Blida il y eut un tremblement de terre. Nous demeurions encore dans le petit logement du central téléphonique. Je dormais sur un matelas pneumatique posé à même le sol. Vers 3h de la nuit je fus brusquement éveillé par un grondement assez sinistre qui semblait venir non pas du ciel mais d'en dessous des caves. Ce grondement s'amplifia et les murs se mirent à vibrer ainsi que le plancher de béton recouvert de carrelage. Des morceaux de plâtre tombèrent du plafond. Je ressentis une peur viscérale, une sensation de vide à l'intérieur de ma tête et de mon ventre, provoquée par l'absence de stabilité du sol. La peur que j'éprouvai alors n'avait rien de commun avec la peur en face d'un danger ordinaire : c'était une peur « au-delà de la peur »…
Par la suite me vint de ce malaise que j'avais éprouvé, une hantise à la perspective qu'une telle chose puisse se reproduire. Le lendemain matin lorsque j'en parlai à mes parents, mon père m'expliqua : « en Algérie nous sommes sur une zone géographique d'instabilité de l'écorce terrestre et parfois la terre tremble, se casse ou se soulève mais cette nuit cela ne fut pas bien méchant, tout juste une petite secousse. Par contre en 1867 la ville de Blida avait été complètement détruite par un tremblement de terre de forte magnitude c'est-à-dire d'une grande puissance »…
En effet la situation de la ville était particulière : au pied même de l'Atlas Tellien, la ville étendue d'une part vers la plaine de la Mitidja, s'adossait directement d'autre part, et cela sans transition, aux premières pentes très abruptes de la montagne. D'une altitude de 200 mètres au bout de la rue marquant la limite de la ville, l'on s'élevait par une petite route en lacets de 18 kilomètres jusqu'à une altitude de 1800 mètres, sur la crête de Chréa toute recouverte de cèdres. L'Atlas Tellien constituait une barrière de montagnes quasi infranchissable d'Est en Ouest, occultant toute perspective vers le sud du pays que nous ne pouvions rejoindre depuis Alger et Blida que par les gorges de La Chiffa…
Dans le courant de ce mois de novembre 1959 mes parents obtinrent un logement de trois pièces dans un immeuble de neuf étages tout nouvellement construit, à Montpensier, un faubourg de Blida situé au Nord de la ville près de la route d'Alger. L'ancien village de Montpensier, de vieilles maisons basses et la cité nouvelle, constituée de plusieurs HLM de 4 étages et de deux HLM de neuf étages, se trouvaient à trois kilomètres du centre ville de Blida et du lycée Duveyrier.
Sur la gauche en venant de la ville de l'autre côté de la longue avenue rectiligne, les petites maisons basses du village de Montpensier dataient de la fin du 19ème siècle. Il y avait au milieu de la place publique de terre battue entourée de platanes, une fontaine énorme dotée d'une pompe à bras et cette fontaine était considérée comme un « lieu stratégique » car durant les mois d'été, l'eau n'arrivant pas dans les étages des grands immeubles, les gens arrivaient chargés de seaux et de bassines, formant des queues impressionnantes devant la fontaine. De surcroît lorsque l'ascenseur de l'un des deux immeubles de neuf étages était en panne, ce qui arrivait fréquemment, la corvée d'eau devenait une galère…
Sur la droite et jusqu'à un oued crasseux, fangeux, boueux et complètement à sec en été, s'étendaient les HLM, une dizaine de bâtiments pour la plupart de quatre étages, et deux de neuf étages. Notre immeuble était le bâtiment R et nous allions habiter au 9ème étage un appartement de trois pièces, le 57.
De l'autre côté de l'Oued il y avait aussi une autre cité HLM dont plusieurs bâtiments de neuf étages se trouvaient alors encore en construction. Dans cette cité demeuraient en majorité les

Algériens ou Musulmans ainsi que quelques Européens très pauvres, immigrés Italiens, Espagnols… Toutefois dans nos bâtiments de construction moins récente demeuraient dans les étages, à côté des « pathos » et des « pieds noirs », quelques familles Algériennes…
L'oued constituait lui aussi un « lieu stratégique », un « No man's land » de broussailles et d'arbustes maigrichons habité par des colonies de rats noirs, de chiens et de chats errants… Et siège de combats, de bagarres, de règlements de compte entre bandes de jeunes. L'on s'y battait au « tahouel » c'est-à-dire au lance pierres de fabrication personnelle et artisanale, une fourche en bois ou en métal, un gros élastique carré et une bande de cuir pour maintenir le projectile. C'était là une arme redoutable vu ce que l'on utilisait comme projectiles : boulons, écrous, billes de terre ou d'acier, cailloux pointus…
Entre l'Oued et la cité Musulmane s'étendait un terrain vague où venaient brouter des chèvres…
Tous les HLM des deux cités étaient bâtis sur le même modèle. Une architecture très simple : à chaque étage les portes d'entrée de six appartements s'ouvraient sur une longue coursive, c'est-à-dire un balcon commun d'un mètre de large, sorte de « rue »… Au milieu du bâtiment s'élevait la cage de l'escalier extérieur menant aux coursives et pour les deux bâtiments de neuf étages la « cage » de l'ascenseur constituait une véritable tour avec la cage de l'escalier. Cette « tour » était accolée au bâtiment et percée de lucarnes carrées et étroites sans vitres, servant de « postes d'observation » pour « tirer au tahouel »…
L'ascenseur était souvent en panne parce que pour l'utiliser il fallait mettre une grosse pièce en aluminium de cinq francs dans la fente d'une boîte en fer et qu'en guise de pièce tout le monde mettait soit un tube d'aspirine aplati ou n'importe quel bout de métal. La « combine » c'était de se faire appeler par quel.qu'un dans les étages… Le Régisseur y « perdait son latin » et la recette était minable…

« Viens avec moi, à deux on s'en sortira »…

Ces constructions géométriques, standardisées et parfaitement symétriques dans la disposition des logements étaient « sans magie », essentiellement conçues pour une « habitabilité » des plus ordinaires sans souci de moindre esthétique…
De véritables « clapiers humains » aurait-on pu dire! A chacune des deux extrémités de la coursive et donc, de l'étage, était situé l'appartement d'angle de quatre pièces destiné en priorité aux familles de plusieurs enfants. Ensuite venaient de chaque côté les appartements de trois pièces tel le nôtre puis au milieu de l'étage les deux appartements de deux pièces. Ces logements étaient rigoureusement symétriques. Les coursives de tous les bâtiments étaient orientées vers le Nord de telle sorte que, depuis les plus hauts bâtiments de neuf étages, nous avions vue sur la plaine de la Mitidja. A l'arrière, les locataires de chaque appartement disposaient d'une « loggia », c'est-à-dire un balcon orienté vers le Sud, du côté de la montagne.
Demeurant au 9ème étage nous bénéficions depuis la coursive d'une vue splendide sur toute la plaine de la Mitidja jusqu'aux collines du Sahel et aux monts de Cherchell. Depuis la loggia communiquant avec la chambre de mes parents par une grande porte vitrée, nous apercevions toute la montagne recouverte de forêts de cèdres sur la crête de Chréa et en hiver blanche de neige.
De la loggia ou de la coursive l'on pouvait suivre la position exacte du soleil couchant entre les deux solstices. L'inégalité des jours et des nuits est moins prononcée ici, par 36 degrés de latitude que dans le Sud de la France. Ainsi au solstice de décembre à six heures du soir, voit-on encore clair, le soleil à peine disparu en dessous de l'horizon.
Ces deux bâtiments de neuf étages de la cité Montpensier étaient les plus hauts bâtiments de la ville de Blida. Depuis les fenêtres des chambres, du salon, de la salle à manger et la loggia nous dominions la ville dans toute son étendue.
Notre mobilier et nos caisses d'objets et de vaisselle ayant séjourné durant plusieurs mois dans un

container sur le port de Marseille, arrivèrent à Alger. Un camion de déménagement vint se garer près de l'entrée de la « tour cage » de l'immeuble, au jour fixé pour notre installation dans l'appartement. Ce fut là une opération héroïque et fort longue car l'ascenseur étant trop étroit nous dûmes effectuer pour ainsi dire un voyage à chaque meuble. Dans l'appartement il y avait de la paille partout. Nous fûmes agréablement surpris de constater que, lors du déménagement en catastrophe de Tunisie, rien n'avait été volé ni abîmé et à quel point la vaisselle, les verres, les bibelots, avaient été soigneusement emballés et bien conditionnés…

Durant le temps de ces innombrables allées et venues entre l'entrée de la « cage » et le 9ème étage, nous fîmes la connaissance de nos voisins, ceux de l'appartement d'angle de quatre pièces, le 58 qui eux, venaient aussi tout juste d'emménager : les Champion, un couple ayant en charge quatre enfants et la maman de madame Champion, soit sept personnes dans ce logement.
Cette famille là devint par la suite et jusqu'à notre départ d'Algérie le 22 mai 1962 ; à sa manière et dans un contexte assez différent de celui de Cahors, comme une sorte de « seconde famille Figeac »… Dès le jour de notre arrivée, nous avons tout de suite « sympathisé »…
Les Champion étaient des gens très pauvres mais pas aussi pauvres cependant, que ces nombreuses familles Algériennes démunies de tout.
Monsieur Champion, le père, était un « pathos » originaire d'Amiens, un brave homme de peu d'instruction issu d'une famille d'ouvriers : il ne s'était jamais marié, jusqu'au jour où il rencontra par hasard sur le port de Marseille une femme désespérée, seule et assise sur une valise, accompagnée d'une petite fille…
Une rencontre « hors du commun »… A cette époque là, au début des années 50, monsieur Champion n'avait pas de situation stable et exerçait divers métiers de manutention, à la journée, afin de survivre au hasard de ses pérégrinations dans toute la France. Il se trouvait alors à Marseille où il était docker. Un jour sur le port il rencontre une jeune femme totalement désespérée, complètement démunie, affamée, vêtue de haillons, assise sur une valise de carton, accompagnée d'une fillette âgée de quatre ans, Mireille…
Cette femme et cette fillette n'avaient rien mangé depuis plusieurs jours et se trouvaient toutes deux dans un état de faiblesse extrême. La fillette toute chétive se serrait aux côtés de sa mère.
Monsieur Champion eut pitié, aborda cette femme et lui parla, rompit son casse croûte en plusieurs morceaux et tendit sa gourde. Et cette pauvre femme pleura toutes les larmes de son corps, raconta son histoire… Italienne d'origine elle venait de Tunis où ses parents s'étaient réfugiés fuyant le régime fasciste de Mussolini. A Tunis l'homme qui avait été un temps son compagnon de misère l'abandonna en lui laissant Mireille leur fillette mais la séparant de leur fils qui lui, était un peu plus âgé que Mireille. Cet homme les avait toutes deux « jetées à la rue ». Le père de la jeune femme venant de mourir et sa mère sans ressources, elle dut à nouveau s'exiler car à Tunis les Italiennes pauvres étant légions, ne pouvaient espérer se placer dans les maisons bourgeoises des riches commerçants : les places étaient chères et introuvables… Elle avait donc « atterri » à Marseille sur le port, après avoir voyagé clandestinement sur un cargo à bord duquel elle avait du se prostituer…
Comme dans toutes les zones périphériques des grandes villes et en particulier à Marseille, les immigrés, les clandestins, les travailleurs saisonniers logeaient dans des baraquements préfabriqués constitués de structures métalliques ou de hangars à proximité des lieux de travail… C'est donc là, dans l'un de ces foyers d'accueil, que s'était installé monsieur Champion. Il avait dit à cette femme « viens avec moi, peut-être qu'à tous les deux on arrivera à s'en sortir ». Et il l'avait hébergé, elle et sa fillette, dans son baraquement.
En France ils ne voyaient aucun avenir, sinon une existence de misère et de travail précaire… Ils s'étaient mariés et monsieur Champion avait adopté Mireille. Puis ils étaient partis en Algérie. A Blida, monsieur Champion trouva une place d'ouvrier d'état aux Chemins de Fer. Mais le salaire était à peine meilleur que celui qu'il aurait eu en France pour la même situation : environ 70000 anciens Francs par mois.
L'on ne parlait pas encore de ces « Nouveaux Francs » qui ne devaient apparaître qu'au tout début

de l'année 1960. Et la vie en Algérie était très chère : les denrées alimentaires, l'habillement, les biens de consommation courante, tout était « hors de prix »… La plupart des produits venaient de France, notamment la viande de boucherie ainsi que le beurre, les fromages… Les loyers étaient relativement élevés par rapport à ce que l'on gagnait et les allocations pour des familles telles que les Champion, n'apportaient qu'une aide dérisoire. Dans l'HLM où nous habitions par exemple, l'on comptait 18000 Francs par mois pour un logement de quatre pièces et 15000 pour un « trois pièces ». Avec l'eau, l'électricité, les poubelles, le gaz, les charges d'entretien il fallait compter autant d'argent en plus…

Titin le lapin

« Nano » [Jean Jacques] le premier fils des Champion était né le 31 janvier 1956. Venaient ensuite Richard né le 7 mai 1957 puis le dernier « Bilou » [Philippe] né le 29 Août 1959.
Monsieur Champion en Algérie avait accepté de prendre en charge la vieille maman de madame Champion qui ne parlait que l'Italien et prisait tant et si fort que ses narines en étaient tuméfiées et rougies comme des larves de doryphores.
Très vite le soir après mon retour du lycée ainsi que les jeudis, les dimanches et les jours de vacances, je me mis à passer plus de temps chez les Champion que dans notre appartement…
Notre loggia et la leur étant contiguës il suffisait de se pencher légèrement pour se parler d'un balcon à l'autre. L'on aurait même pu enjamber le large rebord du balcon et passer chez l'autre, si toutefois l'on n'avait eu peur du vide…
Je fis donc la connaissance de Mireille, par des « bonjour » et des conversations de loggia qui ne durèrent qu'un jour ou deux…
Chez Champion c'était « le camp volant » : des bassines de diverses tailles et cabossées pour la plupart d'entre elles, traînaient un peu partout dans chaque pièce, emplies de linge à laver, de jouets cassés ou d'objets de toute sorte. La serpillière et le balai à brosse se trouvaient n'importe où sur le carrelage aussi bien au milieu de la grande salle à manger - salon que dans une chambre ou dans la cuisine. Dans tous les coins et recoins de chaque pièce s'amoncelaient empilés ou encastrés, des cartons de journaux, de vaisselle, d'ustensiles ou de provisions alimentaires et même de la vaisselle sale, propre ou cassée posée à même le sol. La salle de séjour, d'une grande surface tout de même, ressemblait à l'intérieur d'une salle de café de quartier pauvre. Et dans les chambres le désordre était indescriptible!
Bilou, le bébé, ne cessait de crier après le biberon et s'agitait dans une caisse à roulettes fabriquée par monsieur Champion. La vieille maman se tenait tout le temps assise sur une chaise brinquebalante peu confortable et ouvrait toutes les cinq minutes sa boîte ronde en fer contenant du tabac à priser, se fourrait sous le nez une bonne pincée qui la faisait éternuer… La plupart du temps, du matin jusqu'au soir elle s'installait devant la porte d'entrée (qui n'était jamais fermée et « matérialisée » par la présence d'un rideau de bandes multicolores plastifiées), et elle s'accoudait sur le rebord du balcon de la coursive… Elle ne parlait que l'Italien, un peu d'Arabe et quelques mots de Français.
Il y avait aussi « faisant provisoirement partie de la famille », un « locataire » nommé Titin », un lapin blanc et cendre qui galopait partout, se comportait comme le chat de la maison s'il y en avait alors eu un, égrenait ses chapelets de crottes rondes sous les lits et plus particulièrement sous le lit qui dans la journée servait de divan ou de canapé dans le salon - salle à manger. Et au beau milieu de cette pièce toujours grande ouverte sur la loggia, trônait une immense table, la même table que celle des Figeac à Cahors… Cette table monumentale constituait un « haut lieu » de convivialité, en permanence chargé de bouteilles, de verres, d'une cafetière et d'une théière, de bols, d'assiettes contenant de petits gâteaux, de vaisselle sale et de journaux ou revues…
Dans l'appartement des Champion l'on n'apercevait pratiquement aucun meuble car l'on était trop pauvre, mais par contre de nombreuses étagères en planches supportant cartons, caisses, vêtements,

livres, vaisselle et objets utilitaires…
Lorsque pour la première fois durant ce mois de décembre 1959 je pénétrai dans cet appartement, invité par Mireille à m'asseoir autour de la grande table, et que je me sentis si bien accueilli dans cet univers familier ; ce qui m'étonna et m'émerveilla ce fut qu'ici, la vie, la réalité, le vécu, tout cela vous « prenait directement aux tripes » de telle sorte que l'on se sentait « vidé » de toute angoisse métaphysique, de toute préoccupation de l'ordre ou du sens du monde, de toute interrogation sur le « devenir » de ce que l'on vivait… Ici tout était cru, brut et vrai, sans contrefaçon, sans hypocrisie, sans fioritures mais étrangement beau et émouvant… L'ordinaire parfois, que l'on associe tout naturellement aux contraintes, aux laideurs et à tout ce qui se répète de la vie, peut paraître « sublime » lorsqu'il est « transcendé » par ce qui émane du cœur et de l'esprit même des gens…
Madame Champion n'était pas une femme très affectueuse. Son visage, son expression et son regard révélaient la marque profonde et indélébile de toutes les duretés et de toutes les épreuves qui avaient été celles de son existence avant de rencontrer son mari. Elle était très crue, très vulgaire dans ses propos comme dans son comportement ou dans ses rapports de communication. Mais ce n'était pas une vulgarité qui pouvait choquer ou blesser parce qu'elle était tellement authentique, tellement nature… Et si cocasse par moments, que l'on l'acceptait en définitive telle qu'elle était.

La parole coulait et sautait comme l'eau des rivières de montagne

Madame Champion était une femme humble qui souffrait de ne pas avoir eu plus d'instruction dans sa jeunesse, ayant quitté l'école très tôt. Dans l'intonation de sa voix, dans sa manière bien à elle de s'exprimer, dans son regard, dans ses expressions et ses gestes, elle était très attachante. Elle pouvait être très émouvante en dépit de sa vulgarité et de sa dureté intérieure.
Du matin jusqu'au soir elle fumait des « Bastos » sans filtre et avait en permanence la cigarette collée à ses lèvres. Elle criait sans cesse après son mari ou ses enfants, les traitant de « saligauds » lorsqu'ils lui donnaient à laver du linge trop sale, allant même jusqu'à tendre sous le nez de son mari et en l'insultant, des slips sales…
Mais l'appartement des Champion ressemblait à un « moulin à vent », un lieu de rencontres, d'allées et venues de voisins, d'amis, de connaissances et de « copains de copains »… Un lieu de convivialité, de discussions interminables et d'échange de nouvelles. L'on y prenait le café ou le thé, ou l'apéritif, pour un oui pour un non à n'importe quelle heure de la journée. De nombreux enfants accourus de tous les étages de l'immeuble, passaient et repassaient sans cesse. Lorsque survenaient des malheurs, des disputes familiales ou que l'on avait le cafard, alors l'on « débarquait » chez Champion… Et de même quand il y avait quelque chose à fêter.
Nano [Jean Jacques] l'aîné des trois garçons était turbulent, bagarreur et livré à lui même alors qu'il atteignait l'âge de quatre ans à la fin de l'année 1959. Il aurait tôt fait de constituer une bande dans l'immeuble et même dans le quartier… Aussi brut que sa mère il était cependant d'un caractère plus démonstratif et plus affectueux.
Son frère, Richard, était timide, effacé, d'un comportement capricieux et instable, un peu sournois et spécialiste des « coups en douce » mais d'une grande sensibilité.
Madame Champion vénérait sa mère et en sa présence elle faisait des efforts surhumains pour essayer de ne pas paraître trop vulgaire, de ne pas dire trop de cochonneries. Elle avait peu d'instruction, sachant tout juste lire et écrire avec difficulté mais s'ouvrait à l'actualité, à tout ce qui touchait à la connaissance de la vie, des gens, et en compagnie de ma mère elle découvrait un monde qui ne lui était pas indifférent. Cela nous émouvait et nous amusait parfois de l'entendre exprimer des idées ou des pensées qui lui étaient personnelles, dans son langage à elle, si truculent, si trivial, si imagé… En effet l'image symbolisant ce qu'elle voulait dire, s'inscrivait d'emblée dans son contexte particulier et s'imposait naturellement dans l'esprit de ses interlocuteurs.
La coursive elle aussi, était un « haut lieu » de communication. D'un bout à l'autre de chaque étage avec son carrelage noir et lisse, elle servait aux enfants de patinoire, de piste à trottinette et petits

vélos. Durant la journée les portes des appartements demeuraient ouvertes afin de faciliter les allées et venues des voisins, des amis et connaissances et ainsi venait-on prendre l'anisette ensemble, demander un petit service, échanger des nouvelles, partager un petit moment de vie, se raconter des histoires…Et l'on « brodait », l'on en « rajoutait », cela n'en finissait plus, l'on éclatait de rire… Ou l'on pleurait quelques fois!
La parole coulait et sautait comme l'eau vive des rivières de montagne, naturellement, haute en couleurs, spontanée, sans hypocrisie et s'animait en toute simplicité sans que les uns ou les autres cherchent à monopoliser la conversation, même si d'aventure l'on « en mettait plein la vue » par pure fanfaronnade.
La vie était ordinaire, le quotidien sans magie mais chaque moment passé ensemble était intensément vécu.
A l'entrée de certains appartements dans les étages, en particulier chez des familles Algériennes, l'on avait purement et simplement enlevé les portes et tendu des bouts de tissu, des tentures colorées ou des rideaux de corde tressée. De toute manière les gens étaient si pauvres qu'il n'y avait rien à voler!
Si par miracle quelqu'un avait réussi à se payer la télé, tout l'étage en profitait.
Et la cage de l'escalier et de l'ascenseur était non seulement un lieu de passage et de communication entre les étages mais aussi un « marché », ou un espace culturel et artistique si l'on peut dire… Les murs servant d'écritoire ou de planche à dessin. Garçons et filles de l'immeuble… Et jeunes adultes également, rivalisaient de créations littéraires, d'inscriptions originales, de graffitis et de fresques démentielles. Des commentaires « épicés », des réflexions comiques, percutantes ou obscènes s'étalaient partout jusqu'aux sous sols, dans les couloirs des caves où il se passait « des choses innommables »…

Mireille, les westerns du jeudi et « Mon amie Flic ka »

Nous vivions tous dans un climat de violence, d'insécurité permanente, de conflits raciaux ou intercommunautaires, au gré de situations familiales et d'altercations entre voisins ou habitants de la cité. Inévitablement venaient des fâcheries, des bagarres, du raffut… Mais les gens cependant se « raccommodaient » vite et à l'exception des conflits sans solution ni compromis possibles, il n'y avait pas de rancune tenace. Lorsqu'on s'était verbalement étripé et que l'on avait échangé quelques gestes, bras d'honneur ou autres, l'on buvait à nouveau l'anisette ou le café ensemble.
Avec nos voisins les Champion nous n'avons jamais eu de « mots » ni de regards noirs ni de bouderies. Les Champion étaient des gens simples, truculents, « folkloriques », rudes par moments mais très gentils bien que leur gentillesse ne se manifestât point forcément par une chaleur humaine explosive…
Madame Champion avait une sœur ayant épousé un huissier de justice, qui avait comme elle nous disait « réussi dans la vie », et qui s'était installée en Algérie, à Blida, avec son mari, monsieur Saulnier. Relativement aisés, ces gens là avaient fait construire une maison située entre le village de Montpensier et Blida, presque en face précisément du terrain vague où j'avais « allumé » Oudjaoudi pour me venger de « l'olive » et des deux heures de colle…
Monsieur et madame Saulnier avaient un fils, Hubert, qui était donc le cousin de Mireille mais dont nous n'apprécions ni Mireille ni moi, la compagnie parce que nous le trouvions « suffisant », trop imbu de lui-même et assez égoïste. D'ailleurs les Champion entretenaient peu de relations avec les Saulnier qui étaient selon eux des gens d'un autre monde que le leur… Et madame Champion disait à propos de sa sœur:
« elle n'a jamais eu que ce qu'elle mérite et elle n'est bonne à rien! »
Mes parents n'étaient pas cependant en mauvais termes avec ces gens là puisque, lors des évènements dramatiques de mai 1962 alors que nous nous préparions à l'exode, ils nous avaient

proposé de faire déménager notre appartement après notre départ d'Algérie et d'entreposer nos meubles, nos caisses de vaisselle, de livres et de vêtements chez eux à l'intérieur de leur maison. Mais ce ne fut pas pour nous une « bonne affaire » : dans les jours qui suivirent l'indépendance, leur maison fut pillée et brûlée et lorsqu'ils embarquèrent à leur tour sur le port d'Alger, ils ne purent faire suivre que deux ou trois caisses de vaisselle et d'objets personnels nous appartenant.

De décembre 1959 jusqu'au 22 mai 1962, Mireille fut ma « grande copine », telle une « sœur jumelle » bien que nous soyons séparés de 14 mois : j'étais né le 9 janvier 1948 et elle le 9 mars 1949.

Et Mireille fut bientôt rejointe par Micheline, née le 2 juillet 1950, la fille de Roger Darmon, lequel Roger devait devenir le compagnon de ma mère en 1962 après notre débarquement à Marseille…

Mireille était une fille aux cheveux noirs et mi-longs lui tombant sur la nuque, avec une peau blanche et un joli visage, très douce, très gentille, romantique et très sensible; ayant cependant, poussé à l'extrême, le sens des réalités. Ensemble nous avons passé des heures à discuter, non seulement de tous sujets d'actualité mais aussi de tout ce que nous avions l'un et l'autre vécu depuis notre enfance.

Mireille comprenait tout et pour une fille de cet âge là, son esprit et sa sensibilité étaient particulièrement ouverts à tout ce qui touchait à l'univers du relationnel, à ce qui entrait dans la vie des gens et pouvait les influencer.

Dans les premiers temps nous n'avions ensemble que des activités habituelles pour des garçons et des filles de cet âge là entre douze et treize ans : jeux de cartes, jeux de société tels que le Monopoly, lecture d'illustrés, jeux de construction, pâte à modeler et dessin.

Lorsque mes parents eurent la télévision, un gros poste avec un écran « géant », en noir et blanc, une seule « chaîne » reliée jusqu'à 20h au relais d'Alger et ensuite au relais de Paris ; une télévision qui avait coûté 145000 anciens Francs, nous regardions ensemble avec Mireille et plus tard Micheline, le jeudi après midi, le grand western de la semaine et le samedi soir une série américaine très en vogue à l'époque, intitulée « Mon amie Flic ka »…

Le jour de la "grande question"

De tous ces moments que nous avons passé ensemble Mireille et moi à Blida, de décembre 1959 à mai 1962, il en fut où nous n'étions que tous deux et il en fut aussi où nous étions mêlés à d'autres personnes ou d'autres jeunes de nos âges... Et dans les situations où nous n'étions pas seuls, c'était là que je ressentais plus directement et plus intensément la présence de Mireille. Par contre lorsque nous n'étions qu'entre nous, je dois dire que "l'atmosphère" était différente et que cela tenait davantage de moi que de Mireille...

Déja dans les toutes premières relations qui furent celles de mon enfance, et cela même avec ma mère ou des personnes que j'aimais beaucoup, dans une situation d'intimité relative à deux ; il m'était plus difficile d'exprimer ce qui en moi, me semblait indicible ou irracontable... Certainement plus par pudeur que par timidité. Mais peut-être aussi parce que je percevais l'existence d'un espace infranchissable dans lequel se déployait une sorte de rideau mouvant entre une aspiration à m'exprimer d'une part, et une retenue à communiquer d'autre part... Il me semblait aussi qu'à trop me découvrir, à trop dire, à trop révéler ; l'autre, surtout s'il était vraiment gentil, accueillant, prévenant ; pouvait devenir purement passif, un peu comme une jeune fille amoureuse qui se serait laissée faire mais qui parfois aurait été "un peu violée" à l'intérieur d'elle même...

Je sentais qu'à deux il y avait des "non dits", des espaces d'incertitude ou de silence ou encore des approches pouvant se révéler maladroites. Il est certain qu'avec cette fille, Mireille... Et plus tard également en compagnie de Micheline la fille de Roger Darmon, je sentais naturellement et intensément le besoin de "m'éclater" vraiment, tant elles étaient l'une et l'autre, de chics filles et que nous nous entendions si bien ensemble... Et dès lors que nous n'étions plus seuls, à partir de trois donc, "l'atmosphère" s'élargissait, la fête alors commençait vraiment, je m'enhardissais, osais,

inventais... Et en mesurais heureux, la portée...
Nous atteignions Mireille et moi cet âge “critique” qui est celui de la puberté et de “certaines découvertes”. Sur le plan affectif nous nous sentions très proches l'un de l'autre. Il n'y a jamais eu cependant entre nous de situation équivoque.
Un jour nous avons abordé ensemble la “grande question”... Je présumais que Mireille en savait déjà bien long sur le sujet, étant donné son environnement familial et ce qu'elle avait connu de la jeunesse très accidentée et assez dramatique de sa mère.
Ce jour là nous étions assis sur les marches de l'escalier entre notre étage et celui du dessous, le 8ème et je me sentais un peu cafardeux parce que chez moi dans l'appartement de mes parents, il y avait des jours où ce n'était pas drôle du tout entre mon père et ma mère. Aux repas en particulier l'on traversait à trois un incommensurable désert relationnel dans une atmosphère “lourde à couper au couteau”... Et de toute manière mes parents ne dormaient plus ensemble. Mon père avait aménagé son univers dans la chambre à coucher donnant sur la loggia, installé là son bureau devant lequel il s'isolait durant des heures ; ma mère avait élu domicile sur le divan de la salle de séjour située au centre de l'appartement et pour ma part je dormais dans la salle à manger où j'avais mon lit tout contre la fenêtre.
Assis tous les deux côte à côte sur cette marche d'escalier nous regardions passer les gens, la porte de l'ascenseur s'ouvrir, les enfants jouer aux osselets ou aux dominos ou aux dés ou courir le long de la coursive... Je ne disais rien et Mireille non plus d'ailleurs... Cela arrivait que nous ayons des silences. Mais je savais que cela allait être le jour de la “grande question”... Je le savais par ce silence qui existait à ce moment là entre nous et dans lequel nous nous sentions très proches l'un de l'autre...
Au lycée Duveyrier durant ma première année de 6ème dans cet univers essentiellement masculin, implacable et brutal, à mourir d'ennui avec certains profs tels que monsieur Canarelli qui avait tout d'un prédateur ; et ce racisme abject d'une violence et d'une vulgarité extrêmes, il y avait des moments où je n'en pouvais plus. Et de tout cela avec Mireille je pouvais en parler.
Je n'ai jamais compris pourquoi dans les établissements scolaires, nous n'étions pas filles et garçons ensemble. Les écoles “mixtes” étaient rares à l'époque, ou alors seulement dans les villages... Je n'imaginais pas que l'on puisse s'épanouir, se sentir heureux d'exister, être inspiré ou ému dans un univers de garçons à longueur de journée... Par contre, garçon dans un univers de filles, pour moi c'était le pied!

Le bâtiment sinistre

Chez Champion avec Mireille et ses frères dans cet univers familial aussi vivant, je ne sentais venir aucune pensée mélancolique et ne m'attardais jamais en quelque sombre réflexion ou difficile question au sujet de la manière dont va le monde... Tout cela aurait été balayé comme fétu de paille!
Cette famille là était plus encore qu'un refuge : une réconciliation avec les composantes d'une réalité que d'ordinaire l'on subissait sans en tirer le meilleur parti possible, une réalité jugée crue et inintéressante.
Depuis bientôt cinq minutes que nous étions assis Mireille et moi sur cette marche d'escalier, nous hésitions à reprendre la conversation. Je décidai alors de mettre un terme à cette situation en laquelle je sentais que Mireille avait perçu mon désarroi. Je lui parlai de ce bâtiment bizarre et sinistre, rectangulaire, en béton armé, ressemblant à une caserne ou à un édifice militaire, percé de fenêtres à barreaux et garnies de fil de fer barbelé... Un bâtiment situé derrière le lycée Duveyrier en bordure de l'oued asseché courant au pied de la montagne.
« Qu'est donc ce bâtiment horrible, Mireille? »
« C'est le bordel! »
Et Mireille m'expliqua, me raconta ce qui se passait à l'intérieur du bâtiment :

« Les femmes là dedans, sont toutes âgées de moins de vingt cinq ans, il y a des Algériennes, des Italiennes, des Françaises, des Indochinoises, des Malgaches, des Indiennes et des femmes de tous les pays pauvres du monde. Ces femmes vivent enfermées, ne sortent qu'accopmpagnées d'hommes qui les gardent comme l'on mène des chèvres au ruisseau. Elles ont toutes été enlevées un jour, amenées de force et embarquées sur des bateaux. On les oblige à faire l'amour pour de l'argent, on les bat et ce sont des matrones, de véritables tigresses, qui les dirigent dans le bordel. Les hommes qui viennent au bordel sont des militaires du contingent, des officiers, des fonctionnaires du Gouvernement, des ecclésiastiques, des hommes politiques, de riches commerçants, des « barbouzes », des voyageurs de passage, des étudiants, des fils de famille... Enfin toutes sortes d' hommes. Les barbelés et les barreaux de fer, c'est pour qu'elles ne se suicident pas en se jetant dans le vide ou qu'elles s'échappent ».
Bouleversé par cette révélation, saisi d'un haut le corps, l'estomac noué en boule, la respiration coupée, je me mis à pleurer, ne pouvant supporter dans mon esprit l'image de tous ces visages de jeunes femmes atrocement souillés d'éructations obscènes ; de lèvres et d'haleines fétides, de déjections outrageantes, de regards de bêtes jetés sur ces pauvres visages... Et plus encore que l'horreur et la brutalité des faits, l'humiliation, la soumission et la résignation, la désespérance de ces femmes me révoltaient encore davantage. Ces femmes pétries comme des chiffons, broyées dans leur chair et dans leur âme, n'avaient plus d'avenir. Des hommes se jetaient sur leur féminité qu'ils buvaient comme du sang chaud, pissant de tout leur saôul leurs fantasmes les plus abjects...
A l'idée que des jeunes femmes telles qu' Habiba par exemple, pouvaient être enfermées dans ce bâtiment, j'en étais si désespéré que je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer, à côté de Mireille qui me dit cependant qu'en France cela ne se passait pas tout à fait ainsi et que là bas, les maisons closes n'existaient plus depuis la fin de la guerre et que même du temps où elles existaient, ce n'était pas aussi horrible parce qu'il y avait des lois, des protections, des arrangements...
A la suite de ces révélations et comme notre conversation se poursuivait, j'appris de Mireille tout ce que je ne savais pas encore sur la sexualité, les rapports entre hommes et femmes. Je réalisai que cet univers relationnel en fait, était bien à l'image du monde: conditionné, organisé, articulé selon les valeurs d'apparence et les modèles auxquels la plupart des gens se réfèrent, se rallient et qui déterminent leurs pulsions, leurs désirs exprimés ou non... Rien de tout cela ne correspondait à ce que je ressentais à l'intérieur de moi. Existait-elle cette « atmosphère », cette émotion, si proches l'une et l'autre d'une réalité plus profonde et d'une perception de l'autre qui me semblait si nécessaire dans l'acte d'amour?
Je ne concevais pas dans mon esprit selon ce que me disait Mireille, ces images de corps vautrés, emmêlés, nus et suants comme des bêtes sauvages puis se rhabillant et peut-être le même jour, devenir deux visages, deux paires d'yeux se faisant face, indifférents l'un de l'autre, déchirés ou contrariés... Il y avait là pour moi une autre réalité à saisir, à faire entrer dans mon entendement...
En conclusion de cette conversation autour de la « grande question », Mireille qui était perspicace et disait toujours ce qu'elle pensait en toute franchise, me déclara « Si tu restes toute ta vie sans jamais changer par rapport à ce que tu es aujourd'hui, si tu gardes les mêmes émotions, les mêmes émerveillements, les mêmes interrogations, et si as toujours cette sensibilité de gosse écorché vif, alors tu seras malheureux dans ta vie et sincèrement je te plains de tout mon coeur! Nous ne savons pas ce que l'un et l'autre nous deviendrons plus tard mais pense à ce que je te dis si un jour on est séparés et qu'on ne se revoie plus. Cela sera dur pour toi de trouver ton chemin... »

Zéralda

Un même cauchemar hanta mes nuits après cette discussion avec Mireille. Les images qui me vinrent à l'esprit s'imposèrent dans toute leur réalité obscène, brutale, tragique et insoutenable. Sous un ciel d'orage et de feu surgissait un paysage défiguré par des cratères de bombes. Le sol était vitrifié et jonché de gravats, une ville était en ruines et au premier plan de ce paysage défiguré

s'élevait l'énorme et sinistre bâtiment hérissé de barbelés et percé d'étroites fenêtres grillagées. De la terrasse au dessus du bâtiment, des balcons, j'entendais les cris des femmes mais aussi les cris des hommes, des cris de bêtes sauvages... Je m'éveillais ensuite figé dans une désespérance infinie, avec une sensation de vide absolu, comme aspiré dans une galerie me propulsant vers des caves souterraines. Ou alors c'était comme un ascenseur fou ne cessant de descendre et même de tomber jusqu'au plus noir, au plus profond des caves...
Ainsi me paraissait le monde : symbolisé par ce bâtiment sinistre et par la tragédie qui s'y nouait.
Un matin, j'en eus tellement assez de ce cauchemar, que pour le conjurer si je le pouvais, je me dis : « y-a-t-il des bordels chez les insectes? »

Dans les relations qu'elle entretenait à Blida, ma mère avait une amie, madame Erb, une femme d'officier demeurant dans un appartement du centre ville d'un quartier assez calme, un peu vieillot.
C'était dans le vieux Blida du 19ème siècle, avec ses maisons bâties en briques rouges et aux terrasses agrémentées de plantes grimpantes et de tonnelles pour se protéger du soleil.
Madame Erb habitait dans l'un de ces appartements de petits immeubles à un étage surmontés de terrasses de verdure. Je me souviens que deux portes fenêtres s'ouvraient sur un balcon ombragé et que l'on se serait cru là dans un village de Provence enveloppé de verdure, de lumière et de fraîcheur. Même aux jours et aux nuits des très fortes chaleurs de l'été africain, de la fin du mois de mai jusqu'en octobre, chez madame Erb nous étions bien à l'abri et l'on pouvait boire l'anisette sans suer à grosses gouttes.
Cette femme était de l'âge de ma mère, avait beaucoup de classe, était toujours très bien habillée mais s'ennuyait à mourir... Lorsqu'elle rencontra ma mère sa vie changea du jour au lendemain. Madame Erb et ma mère avaient le même engoûment pour les sorties, les livres, la musique, l'habillement... Monsieur Erb quant à lui était un homme taciturne, apathique, ne s'intéressant à rien et avec lequel visiblement sa femme n'était pas heureuse. Il était gros, tout bouffi, indolent, somnolent, sans aucune volonté, alcoolique et plus âgé que sa femme... Ces gens avaient un fils unique, Joël, qui était de mon âge, un garçon délicat, « tiré à quatre épingles », un peu timide mais très gentil et avec lequel je m'entendais bien.
Quelquefois le jeudi après midi nous nous rendions Mireille et moi chez madame Erb et nous étions heureux de nous retrouver ensemble sur le grand balcon ombragé où nous jouions aux cartes ou à des jeux de société, écoutant aussi des disques.
Madame Erb possédait une voiture et dès les premières grandes chaleurs de juin, elle nous conduisait avec son fils Joël, ma mère, Mireille et moi, à Zéralda, la plage la plus populaire des environs d'Alger. A chacun de ces voyages c'était une fête, un enchantement et dans la voiture à l'aller comme au retour, on se marrait comme des fous...
A Zéralda comme sur les autres plages d'ailleurs en Algérie ou en Tunisie, le sable était brûlant, l'eau à 25 ou 26 degrés et pas un brin de vent, un air surchauffé et immobile nous enveloppait. Nous nous jetions à l'eau d'un seul coup : ce n'était pas comme sur les plages de l'Atlantique où même par les jours de forte chaleur soufflait un vent rafraîchissant.

Un océan pétrifié, de roche et de terre

Il nous arrivait occasionnellement le dimanche jour des sorties, de monter à Chréa. Nous ne pouvions nous y rendre qu'en convoi militaire, partant de Blida le matin à 8 heures et revenant à 18 heures.
Ces matins là nous prenions place dans la file d'attente et attendions les instructions des militaires. L'on nous plaçait par groupes de cinq voitures l'une derrière l'autre entre deux automitrailleuses. En tête du convoi avançaient le camion de troupes et les véhicules blindés, un tank suivait à l'arrière du convoi.
Il nous fallait une heure environ pour parcourir les 18 kilomètres entre la sortie de Blida et l'entrée

du village de Chréa, par cette route étroite, sinueuse, avec ses virages en épingles à cheveux et une dénivellation variant de 70 à 100 mètres par kilomètre.
La montée s'effectuait donc à allure de tortue et l'on avait le temps d'admirer le paysage : les prés et les champs de culture fortement inclinés à basse altitude puis les ravins, les pentes boisées, la végétation luxuriante un peu plus haut et enfin la magnifique forêt de cèdres avant l'arrivée à Chréa.
La plupart des maisons dans ce village de montagne étaient construites en bois, les rues étaient en terre battue garnie de cailloux et d'éclats de roche. Dès l'entrée du village s'ouvraient aux « touristes du dimanche » les principales boutiques, les bars et les restaurants pour la plupart d'entre eux tenus par des Algériens ou des Israélites. Autour du village, orientés vers la route de Blida l'on avait aménagé quelques espaces de loisirs pour les jeunes sur de grands prés verdoyants ainsi que des emplacements de pique nique.
De l'autre côté du village vers le Sud, commençait une forêt difficilement pénétrable sillonnée de rares et incertains chemins de promenade et lorsque par un sentier plus élargi l'on parvenait à traverser cette forêt et à en atteindre la bordure, depuis un promontoire constitué d'une arête rocheuse l'on apercevait toute la chaîne de l'Atlas d'Est en Ouest puis vers le sud notre regard se perdait jusqu'aux confins des hauts plateaux du Moyen Atlas... Plus loin encore nous distinguions noyée dans une brume de lumière, toute une succession de barrières rocheuses brunes ou ocre enchevêtrées, hérissées de pics et d'aiguilles ou de dômes tronqués. L'on aurait dit un océan qui d'un seul coup au plus fort de ses convulsions et de ses transports de houle dans le déchaînement d'un ouragan... Ou lors d'une bataille navale de titans, se serait solidifié, pétrifié, cristallisé en vagues de terre et de roche afin de défier l'univers tout entier. Tout cela dans la luminosité insoutenable d'un ciel totalement pur et bleu tel qu'il n'en existe qu'en ces contrées, une luminosité insoutenable pour des regards habitués plutôt à des horizons européens...
Au printemps la fraîcheur de l'air était encore perceptible même durant l'après midi et par endroits apparaissaient agglutinés aux revers des talus et des fossés ou sur les bords des chemins, des plaques de neige durcie que l'on s'empressait de pétrir entre les doigts. Des promontoires avaient été aménagés sur les espaces de loisirs et entre les cèdres dans des trouées assez larges l'on jouissait de l'un des plus magnifiques spectacles offert par la nature. Comme du haut d'une falaise de 1500 mètres de hauteur, bien mieux encore que depuis les hublots d'un avion « Constellation » traversant l'Espagne ou l'Italie, l'on embrassait du regard non seulement la plaine de la Mitidja qui paraissait toute petite mais aussi une bonne partie des régions de l'ouest vers l'Ouarsenis, les monts de Cherchell, les collines du Sahel, la lointaine Alger la blanche et ses faublourgs d'Hydra, d'El Biar et de la Bouzaréah ; et vers l'est les monts de Kabylie... Tout en bas la ville de Blida n'était plus qu'une tache couleur de brique, les rues et les routes devenaient des fils à coudre, les bâtiments des boîtes d'allumettes.
De là haut à Chréa l'on ne reconnaissait ni le lycée Duveyrier ni le « bordel »...
Une fois d'ailleurs en observant Blida depuis si haut, Mireille se trouvant avec nous je lui dis « Tu vois Mireille, on ne reconnaît pas le lycée ni le bordel »... Et nous avons éclaté de rire!
En ce lieu pour la « vue » c'était sans comparaison possible avec ce que nous apercevions depuis la coursive du 9ème étage de notre immeuble.

UNE FEMME CHIC

Le trajet du matin de Blida à Chréa nous émerveillait et nous émouvait toujours, même accompagnés d'automitrailleuses et de camions de troupe, échelonnés en files de cinq voitures dans le convoi militaire dont nous finissions par ne plus remarquer la présence.
Durant cette heure exceptionnelle nous étions tous saisis d'admiration à la vue de ce paysage de montagne, de ces forêts, et nous ressentions cet enthousiasme et cette joie de vivre, de rire et de partager ; oubliant les dangers, les situations dramatiques auxquelles nous étions confrontés, et les vicissitudes du quotidien... Ce qui était coutumier en Algérie.

Mais lors du trajet de retour il n'en était pas de même. La descente nous paraissait moins drôle! Cela commençait par un bourdonnement dans les oreilles, puis venait une sensation d'ivresse mélancolique. Déjà s'ouvrait dans nos esprits la perspective de la « chienlit » qui nous attendait au bureau, au lycée, à l'usine, avec les mêmes problèmes ingérables et la sourde, lancinante inquiétude que nous ressentions dans une atmosphère d' insécurité permanente... Quoique par bonheur cependant, surgissaient à toute heure du jour, retrouvailles entre copains, amis ou voisins, la petite anisette ou le « petit noir » bus ensemble. D'un tonitruant « la putain d'sa mère », l'on pouvait « tout balayer » et se payer « une bonne tranche de rigolade »...
Dans les périlleux lacets de la descente, la nuit tombait rapidement et l'on entrait dans Blida à la lumière des énormes phares des camions militaires.

Dans l'appartement situé tout juste à côté du nôtre, le 56, dont la porte d'entrée donnait sur le milieu de la coursive, demeurait une femme seule, madame Devémy, avec son fils Jean Jacques. Leur appartement n'était qu'un « deux pièces cuisine ».
Le premier contact que nous eûmes, mes parents et moi avec cette femme fut très agréable. Madame Devémy avait emménagé en même temps que nous, et dans la « candeur » si je puis dire de mes douze ans à l'époque, je fus ébloui par sa féminité, son chic, son visage typé... Nous ne l'aperçûmes jamais, au matin, comme certaines femmes de l'immeuble, en peignoir ou en négligé.
A travers la cloison qui nous séparait, entre la salle à manger de notre appartement qui me servait aussi de chambre, et la salle de séjour de madame Devémy, j'écoutais ravi, le claquement délicat de ses chaussures à hauts talons. Cela résonnait en notes cristallines et je m'endormais parfois le soir avec cette agréable musique dans les oreilles, une musique dont je ne me lassais jamais... Ma mère quant à elle, chaussait plutôt des « mules » à l'intérieur de l'appartement.
Un jour je fis part à Mireille de ce que je ressentais à la vue de cette femme et je la décrivis telle que je la percevais, telle que je l'imaginais dans son intimité. Mireille et moi nous nous livrions à toutes sortes de suppositions : où elle travaillait, pour quelle raison vivait-elle seule, avait-elle été mariée, son mari était-il mort ou avait-il disparu... ou encore : comment une femme de cette « classe » était-elle venue ici dans cet immeuble si « moche »? Et Mireille convenait de la distinction, de l'élégance de cette femme, et la trouvait « secrète »...
Un autre jour, Mireille me proposa de « passer à l'action »... Nous avions remarqué que, tous les après-midi vers la même heure, elle revenait de Blida dans sa voiture, une « P 60 ». Nous nous postâmes à l'affût sur le bord de la route, comme si de rien n'était, pour l'attendre. Mireille avait déclaré : « on lui racontera qu'on vient à pied du centre ville pour revenir chez nous. Tu verras, Guy, lorsqu'elle nous reconnaitra, elle s'arrêtera et nous chargera. Tu monteras devant à côté d'elle ».
Nous prîmes la peine de nous rendre assez loin de Montpensier jusqu'au niveau d'une orangeraie située au delà de la cité militaire, et nous attendîmes, feignant de marcher.
La « P 60 » beige et noire avec ses pare – chocs chromés fit son apparition à vitesse modérée puis ralentit ; un visage tout sourire et tout rayonnant se tourna vers nous, car madame Devémy nous reconnut aussitôt et abaissa la vitre de la portière côté passager, se pencha légèrement et enfin s'arrêta juste à notre hauteur...
Visiblement elle sortait de chez le coiffeur et je la pris de son plus agréable profil jusqu'au fond de mes yeux... elle était d'un chic!
Bien entendu selon le scénario prévu par Mireille, je montai devant à son côté après avoir abaissé le siège afin de permettre à Mireille de prendre place sur la banquette arrière, cette voiture n'ayant que deux portières.
Le parfum de madame Devémy était fin et délicat, son visage naturel et sans maquillage, ses yeux piquaient doucement comme le feu de deux petites étoiles proches, je me sentais tout embrassé de son regard, jusque dans mes os. Elle était habillée d'une robe à carreaux noirs et blancs très seyante et d'un tissu que l'on aurait aimé toucher, et de ses épaules lui tombait une veste « trois quarts » d'excellente coupe. Saisi de ravissement je jetai un coup d'oeil discret sur ses jambes nues et lisses, sur le galbe parfait de ses mollets, la finesse de ses chevilles et de ses pieds serrés dans des

chaussures à talons aiguille, des chaussures sans bride ce qui accentuait la ligne si délicate du pied.
Assis à son côté j'étais si saisi de bien être, d'ivresse explosive, que je me sentis comme « piqué à l'héroïne », déconnecté de ce qui me reliait au temps et à l'espace.
Pour rien au monde je n'aurais alors voulu donner l'impression à cette femme d'un garçon « qui ne savait plus où se mettre ». Je pris une position avantageuse, les jambes un peu allongées, le dos bien appuyé et bien droit sur le dossier du siège, la tête haute et je fis mon « regard de mille étoiles » accompagné du sourire « qui allait avec »... J'essayai d'être drôle, disant que nous nous étions perdus bêtement ; je me passai une main dans les cheveux pour aplatir un épi frondeur, je m'aspirai l'intérieur de la bouche – mais aucune crainte de ce côté là, j'avais mâché tout l'après midi trois ou quatre tablettes de chewing gum à la menthe forte- puis j'ai osé lui dire que les chaussures à talons aiguille pour une femme, c'était plus chic sans bride, et que les chaussures avec bride convenaient mieux à mon sens aux femmes très grandes. Elle parut charmée de ma remarque et me dit que j'étais un « connaisseur »...
Mireille, assise sur la banquette arrière, n'en pouvait plus de se retenir de rire.
Nous ne renouvelâmes pas cette « expérience » car il y eut bientôt un autre épisode heureux à cette histoire...
Durant les vacances scolaires de février alors que nous jouissions d'un temps bien ensoleillé et d'une température presque estivale ; une après midi Mireille et moi nous fûmes conviés par madame Devémy à une petite réception intime et conviviale, sans doute à l'occasion de l'anniversaire de son fils Jean Jacques qui était à peu près du même âge que nous. Elle avait vu grand : un immense et profond saladier empli de beignets de carnaval, trois douzaines de crêpes et un grand pot de chocolat au lait. Madame Devémy était désolée parce que les jeunes frères de Mireille, Nano et Richard n'avaient pu venir, tous deux atteints de varicelle, couverts de boutons rouges et « cloués » au lit avec une forte fièvre.
La cuisine dans l'appartement de madame Devémy était identique en dimensions et agencement à celle de tous les autres appartements de l'immeuble. Et nettement moins encombrée que la cuisine de madame Champion, car tout était là soigneusement rangé, placé en ordre, arrangé avec goût, et les murs décorés de grandes photographies de paysages pittoresques. Je suivis avec intérêt, curiosité et enchantement les allées et venues de cette femme si élégante et si agréable qui, pour la circonstance, avait passé sur sa robe un fort joli tablier de cuisine lui allant à ravir. Une hotte au dessus de la cuisinière à gaz, aspirait les odeurs de telle sorte que nous ne fûmes point incommodés par les buées de friture.
Dans le temps de la conversation que nous eûmes ensemble, npus évoquâmes la beauté et la magie de Chréa où madame Devémy s'était aussi rendue avec son fils, nous échangions nos impressions sur la vue depuis là haut, sur ces paysages grandioses et pour ma part je m'enhardis dans la comparaison que je fis des chaînes et des hauts plateaux de l'Atlas avec un « océan de terre et de roches pétrifié »... Puis nous parlâmes de l'enfance de Mireille à Tunis, du lycée Duveyrier où l'on s'ennuyait à mort. Je compris que madame Devémy avait nettement perçu notre sensibilité, l'esprit qui nous animait. Aussi avait-elle eu par moments à notre égard, des gestes très naturels et très affectueux, ce qui avait encore accentué le climat de détente, amical et si agréable de cette réunion. Elle nous regardait et nous écoutait comme si nous étions ses enfants... Mais nous sentions bien cependant, que « quelquechose de grave » avait du se passer dans sa vie, à cause de l'émotion qu'elle laissait paraître dans sa gentillesse à notre égard.

LE CURE DE MONTPENSIER

Je m'entendais très bien avec Jean Jacques, le fils de madame Devémy. Ce garçon avait un an de moins que moi, mais la maturité d'un jeune homme de seize ans et presque la stature, car il était tout en muscles, de taille moyenne et trapu.

Il ne se mêlait que rarement aux bandes de jeunes du quartier, sortait peu de chez lui et d'ailleurs Mireille et moi le rencontrions occasionnellement.
Lorsqu'il se trouvait pris à partie dans une altercation avec d'autres jeunes de son âge, il ne cherc hait pas à relever des défis, attendait que « cela se passe » tout simplement. Cependant il avait à coeur de défendre ses amis, n'hésitant alors pas à intervenir directement avec une certaine autorité et de pertinentes réflexions.
Un jour il intervint dans une bagarre en laquelle j'étais mêlé et dans une position peu avantageuse. Il avait pris mon parti et empêché que la situation ne dégénère. Après l'incident il m'avait déclaré qu'il me considérait comme son meilleur copain.

En hiver ou plus précisément dans les mois de décembre et de janvier, Mireille et moi nous nous rendions parfois le jeudi ou le dimanche après midi, au foyer des jeunes du village de Montpensier, au cinéma du curé où nous voyions sur grand écran en cinémascope quelques productions Hollywoodiennes des années 50 à « grand spectacle », de séries comédie, aventures ou drames et énigmes, en noir et blanc ou « technicolor »... Nous y amenions avec nous, avec l'autorisation de sa mère, Jean Jacques ainsi que d'autres garçons et filles de l'immeuble accompagnés parfois de leurs parents. Nous étions pour la plupart d'entre nous, assez turbulents et chahuteurs, nous bombardant par exemple durant l'entracte de boulettes de papier ou de grains de riz soufflés et projetés avec des corps de stylo bille. Après le film nous jouions au flipper avec des pièces de 20 francs (anciens), aux dames, dominos ou échecs.
Le curé, un homme d'une cinquantaine d'années, une figure emblématique assez originale et médiatique, de grande stature, à la voix de tonnerre, autoritaire mais « bon enfant » en même temps , présidait à toutes les activités de loisirs des jeunes de la cité.
Et ce curé là, nous le trouvions si percutant et si réaliste dans ses sermons et dans ses discussions philosophiques, qu'il nous arrivait même à la grande surprise de nos parents « athées », d'assister à la messe dominicale. Bien sûr nous ne nous livrions jamais à toutes ces simagrées, génuflexions et signe de croix, comme certains paroissiens dévots et fidèles qui eux, ne semblaient guère touchés par le sens du message, un sens profond et émouvant, d'une grande vérité...
Assurément ce curé était un brave homme! Courageux en ces temps de troubles et de combats, de passions exacerbées et de racisme ; il osait dire ce qu'il pensait et qui n'était pas dans l'esprit des gens en général. Avec lui l'on pouvait parler de tout, et dans son église comme dans le local du foyer des jeunes, il accueillait sans distinction de croyance ou d'origine, tous les jeunes, toutes les personnes venant à l'occasion. Il ne faisait jamais de différence entre un athée et un croyant, un chrétien, un musulman ou un israélite, n'accordait guère d'importance au cérémonial. Aussi dans sa petite église de village, une bâtisse simple et d'architecture moderne, n'y avait-il que quelques vitraux et ornements sommaires ; un autel en pierre taillée non polie, des bancs sans dossier et un sol de ciment rugueux.
Un dimanche, je me souviens, après un terrible attentat qui avait eu lieu à Boufarik – l'explosion d'un vélo bourré de dynamite près de la terrasse d'un café, ayant fait 14 morts et 60 blessés – alors que l'église était comble et que des familles de victimes se trouvaient là, unies dans la douleur et dans le deuil ; le curé avait déclaré : « Mes enfants »... (il ne disait jamais « mes frères ») je ne vous demande pas de pardonner car je sais que cela ne vous est pas possible. Je vous demande seulement de vous aimer et de vous soutenir entre vous, je vous demande aussi de ne pas avoir de haine dans votre coeur. Dieu n'a jamais demandé à l'homme de faire quelque chose qui ne soit pas à sa portée selon sa capacité et sa volonté à l'accomplir »...

LES IMMENSES MARCHES DE L'HISTOIRE, CREUSEES DE FOSSES...

Madame Champion avait été dans son enfance, élevée chrétiennement, et même si elle ne fréquentait plus l'église, elle avait tout de même envoyé sa fille au catéchisme.
Pour ma part je n'avais jamais reçu d'éducation religieuse, ayant été élevé dans un milieu laïque. Je

n'avais donc à l'âge de douze ans, qu'une très vague idée de Dieu et de la religion. Mais je connaissais la diversité des religions et savais que dans le monde entier les gens croyaient soit en un être supérieur, un Dieu unique ou en plusieurs divinités.
Ce qui me choquait à la lecture des livres d'histoire, était l'interminable succession de toutes ces guerres de religion, avec le massacre de la Saint Barthélémy par exemple, ou l'élimination des Juifs par les nazis, ces luttes sanglantes des Chrétiens ou des Musulmans entre eux, ou encore l'inquisition avec ses horribles bûchers et instruments de torture...
Je ne comprenais pas non plus que les Blancs de l'Europe contemporaine depuis le 15ème siècle, et leurs rois, princes, seigneurs et gouverneurs « très chrétiens » avec la complicité ou l'appui de la « sainte église catholique et apostolique romaine » envoyaient des armées coloniales sur les autres continents et cherchaient par la force, la violence, la persuasion, à convertir à la foi Chrétienne des gens qui selon eux étaient des sauvages, des ignorants et des barbares. Pour l'Africain, le Mexicain ou l'Indonésien en ces temps de colonisation, de brutalité et de méconnaissance complète des civilisations étrangères ; le Blanc avait une peau qui sentait la viande pourrie, et une haleine pestilentielle à cause de ce dont il se nourrissait en le cuisinant à sa manière.
Aussi, « religion » était pour moi signe d'abomination et il m'arrivait de pleurer en pensant à tous ces peuples d'Amérique qui depuis des siècles selon une légende, attendaient le Dieu blanc barbu venu de l'autre côté de la « grande eau ».
Et tout cela un jour j'en parlai au curé de Montpensier parce qu'il était gentil et ne se fâchait jamais quand on lui disait « Dieu est un salaud ». Alors il m'expliquait que Dieu n'était pas du tout responsable de toutes ces abominations, de cette haine, de ce racisme et de cette violence ou de cette injustice du monde, et qu'en réalité Dieu aimait tellement les hommes qu'il leur avait donné le libre arbitre c'est à dire la possibilité de choisir eux-mêmes la voie qu'ils voulaient suivre, d'être responsables de leurs choix et d'en connaître les conséquences non seulement dans leur vie mais aussi dans la vie de leurs descendants. Il me dit « Y-a-t-il une meilleure preuve d'amour, d'un père, que celle qui consiste à laisser une telle liberté à ses enfants en prenant ainsi le risque de les perdre? »
Et puis il me raconta ce qui, selon les écritures, s'était passé dans le ciel, à l'origine, entre Dieu et un ange qui s'appelait Lucifer : ce Lucifer était comme Dieu lui-même, un « ange de lumière et de vérité » qui lui, ne voulait pas que Dieu donne à l'homme le libre arbitre car alors ce serait le chaos et un énorme gâchis. Mais Dieu a décidé de donner le libre arbitre à l'homme, et Lucifer est entré en opposition et en révolte contre Dieu, avec toute son intelligence et sa lumière, ses immenses connaissances utilisées désormais pour séduire l'homme et lui prouver que son « plan » est le meilleur, le seul, l'unique... « Sans le libre arbitre » poursuivit le curé de Montpensier, il n'y a pas de progrès, pas d'évolution, pas d'avenir. Dieu sait que l'expérience de la liberté est difficile, si difficile qu'à certains moments de l'histoire des civilisations, il vient un grand péril pour l'homme et tout ce qui vit sur la Terre. Mais le progrès, ce qui peut venir et se révéler meilleur, n'est possible qu'à ce prix là.
Vu sous cet angle là, avec cette notion de responsabilité et de libre choix, cela « cadrait » mieux avec ce que je ressentais naturellement. Cela me semblait donc plus conforme à mon entendement, à mes idées et à ma « vision du monde »...
Si je souffrais de la dureté de l'expérience et des abominations du monde, je comprenais mieux cependant pourquoi le monde était ainsi. Et dans un certain sens je rejoignais la croyance des Musulmans selon laquelle « l'enfer est déjà ici bas, dans l'expérience que nous traversons, mais par cette expérience, il sera donné à l'homme la connaissance et la révélation qui finalement sauvera l'homme ».
Je pensais également que dans toutes les religions, l'on retrouve des idées, des conceptions qui se ressemblent, et que par exemple l'on évoque l'amour, le salut, l'espérance...
Certes notre vie très limitée dans le temps, elle même inscrite telle un point minuscule dans l'immensité de l'histoire, nous donne l'impression que tout est figé dans une immobilité

désespérante, que tout se suit, s'enchaîne, se renouvelle, mais ne change jamais de sens ou d'orientation, ne progresse que par petits sursauts de l'histoire très éloignés les uns des autres avec de grands fossés entre des marches aussi vastes que des plaines sibériennes. Mais je crois qu'à très long terme, il doit bien exister une sorte de ligne « ascendante » en ce qui concerne l'évolution de l'esprit humain. Une ligne cependant, très accidentée, très irrégulière et discontinue.

TITAIN, AVEC DES HARICOTS VERTS

A la fin de l'année 1959 dans les grands quotidiens d'information, l'on annonçait la venue des « nouveaux francs » qui auraient cours à partir du premier janvier 1960.
Nous utilisions cependant les pièces de monnaie « algériennes » aux faces un peu différentes de celles de la « métropole ». Mais la grosse pièce très légère et d'un gris très terne de cinq francs, quant à elle, et qui avait cours de Dunkerque à Tamamrasset, devait encore servir d'obole pour faire monter et descendre l'ascenseur Roux Combaluzier de notre HLM à coursives...
Ces « nouveaux francs » nous paraissaient « magiques » - mais fort trompeurs – car en ce temps là, les prix devenaient « astronomiques » notamment lors d'achat de meubles ou de voiture, avec tous ces zéros...
Mon père gagnait aux PTT, 120 000 francs par mois ; monsieur Champion à la SNCF, 70 000 francs... Et une « sténo-dactylo » dans un bureau ou une caissière de super marché gagnait 45 000 francs par mois.
Noël approchait, mais la vie en Algérie étant très chère, ma mère un « panier percé » et nos amis les Champion « sur la corde raide »; il n'était pas question de sapin (introuvable d'ailleurs) ni de guirlandes électriques ni de « beaux et coûteux cadeaux »... D'autant plus que mon bulletin scolaire affichait au terme du 1er trimestre des résultats catastrophiques, je ne devais donc pas m'attendre à des miracles... Mon père toutefois, crut bon de « se fendre » d'une méthode « linguaphone » d'Allemand comportant un coffret de disques 45 tours de leçons et d'un livre de cours et de grammaire.
Le lendemain du jour de Noël je fus très surpris de ne pas voir courir Titain, le lapin, chez Champion. D'ordinaire Titain gambadait partout, dans toutes les pièces de l'appartement, déposait ses chapelets de petites crottes sous le grand lit qui servait de divan dans la salle à manger – salon, ou sautait parfois sur les genoux de la grand mère au moment où elle ouvrait son boîtier de tabac à priser...
« Et où est passé Titain? » demandai-je à madame Champion.
« Ah, mon petit... » répondit madame Champion « Tu sais, les temps sont durs, nous dansions devant le buffet vide. Nous avons juste trouvé une grosse boîte de haricots verts et nous avons fait Titain à Noël avec des haricots verts . Et papa a pu acheter pour 60 francs une « mouna » avec des morceaux de fruits confits et des cristaux de sucre dessus...
Ainsi finit Titain le lapin, qui fut acheté au marché de Montpensier, « tout frétillant de vie » pour 500 anciens francs, deux mois plus tôt...
Par la suite, les Champion prirent en pension « Pomponette » une jolie petite chatte de trois couleurs : orange, blanche et noire ; qui jouait avec « Fatma », ma tortue...
Mais un jour, le 20 mai 1960, Pomponette, qui s'était perchée sur le rebord du balcon de la coursive, perdit l'équilibre et tomba du 9ème étage de l'immeuble...

LES DIMANCHES DE JANVIER A BENI MERED

Chez Champion l'un des rares livres que l'on pouvait trouver sur l'une des étagères très encombrées supportant toutes sortes d'objets divers, était la bible. Une vieille bible aux pages

jaunies, écornées, déchirées ou trouées, et dont la reliure avait souffert des épreuves imposées par de hâtifs déménagements.
Dans notre appartement par contre et en particulier dans le salon où dormait ma mère, de nombreux livres pour la plupart neufs et reliés, étaient soigneusement rangés sur des étagères. Mais il n'y avait pas de bible, ni vieille ni jeune.
Je demandai un jour à Mireille de me prêter cette bible et me mis à la parcourir depuis le début. Je trouvais « assez barbant » la genèse et le deutéronome ; par contre Job, Daniel, Ezéchiel, les Rois, Isaïe, et le Lévitique, m'intéressèrent davantage, puis le Nouveau Testament avec les évangiles et les « paraboles ». J'y trouvais là dans tous ces textes qui me semblaient un peu « philosophiques » voire poétiques, un enseignement exceptionnel, une pensée profonde, juste et pertinente. Mais dans l'apocalypse cependant, ces histoires d'anges sonnant de la trompette dans le ciel, me faisaient bien rire et surtout ne me convainquaient guère! Je ne pouvais « gober » de telles « sornettes »!
Et je pensais que les livres des autres religions, le Coran, la Torah, étaient eux aussi des livres d'un enseignement d'une grande richesse... Avec sans doute comme dans la bible, des passages un peu moins « acceptables » et peu crédibles.
En somme, tous ces livres aussi « sacrés » qu'ils soient, ont été écrits par des hommes...

Le dimanche après midi en hiver, lorsque les mois de janvier et de février nous donnaient déjà de belles journées douces et ensoleillées, ce qui arriva en 1960 et 1961 ; nous nous rendions mes parents et moi accompagnés de nos amis de Blida ou de personnes de notre immeuble, au village de Béni Méred situé à 6 km de Blida sur la route menant à Alger.
Il y avait dans ce village un Algérois de forte corpulence, très volubile, bon enfant, jovial et comique, qui tenait une petite guinguette où l'on pouvait s'asseoir dehors sous des tonnelles dépourvues de feuillage en hiver ; manger des merguez ou des côtelettes d'agneau grillées sur un énorme barbecue bricolé avec des fûts coupés en deux.
Après une courte promenade dans le village, histoire de « prendre un peu le soleil », nous nous installions tous ensemble autour de plusieurs tables regroupées, le patron apportait les cruches d'eau, la bouteille d'anisette, les baguettes de pain, les merguez et les côtelettes. Ainsi commençait une fête entre nous, qu'un accordéoniste parfois animait, et le patron sortait de ses cartons tous les « tubes » de la saison à la mode, qu'il nous passait sur son électrophone, mettait à notre disposition son « juke-box » qui « pétait le feu ». Et l'après midi s'écoulait, se « cristallisait » en gouttelettes de temps suspendues sur des fils de lumière... Nous avions alors une perception du temps qui n'était plus celle de la vie que nous menions durant les jours ordinaires de la semaine.
Nous étions en « bras de chemise », cols ouverts, sous un soleil éclatant, un ciel totalement bleu et l'air nous semblait tamisé car en janvier en Afrique du Nord, les rayons du soleil sont tout de même un peu obliques... Dans ces jours de janvier les thermomètres extérieurs indiquaient 20 degrés, l'après midi.
Il était particulièrement émouvant lors de ces sorties du dimanche après midi à Béni Méred, de nous sentir entre nous liés dans le partage de l'instant vécu en dépit des évènements et de l'actualité, uniquement préoccupés de vivre ensemble aussi intensément autour d'une table à la terrasse d'un bistrot de village, dans cette fête renouvelée et à chaque fois réinventée entre « pieds noirs » , « pathos » et Algériens... Et tout cela alors que nous étions de sensibilités différentes.
Cela tenait je crois, au fait que dans les situations habituelles de la vie quotidienne, il n'y avait jamais de heurts ou de discussions dégénérant en conflits, mais seulement quelques raisons d'avoir ensemble des relations de voisinage.

LES 3 ETOILES DU CIEL DE MON ENFANCE

En avril 1961 durant les vacances scolaires, et avant le putch militaire du 22, nous vivions alors en Algérie depuis quelques semaines, une période relativement calme...

Nous eûmes le plaisir d'accueillir dans notre appartement, ma cousine Janette pour la durée des vacances.
Janette née en 1939 était donc âgée de 22 ans, et à cette époque là, poursuivait des études supérieures dans une école spécialisée des Arts Ménagers, et se préparait à entrer dans l'enseignement technique en tant que professeur.
Son fiancé Bernard Blazejczak, accomplissait son service militaire à Fort de l'Eau près d'Alger, et c'est donc la raison pour laquelle ma cousine avait souhaité venir en Algérie afin de le rejoindre.
Elle avait pris l'avion depuis Paris et nous étions venus l'accueillir à Maison Blanche, l'aéroport d'Alger.
Afin d'héberger Janette et Bernard lorsque ce dernier bénéficierait d'une permission, nous avions arrangé la salle de séjour où dormait habituellement ma mère, en chambre à coucher et déplacé le grand divan. A titre exceptionnel par conséquent, et seulement pour la durée du séjour de Janette et de Bernard, mes parents « refirent chambre commune ».
J'ai toujours eu depuis mon enfance, une grande admiration pour chacune de mes trois cousines : Janette et Marie Françoise, les filles de Jeanne, soeur aînée de mon père ; Danièle, la fille de Paulette, soeur cadette de mon père...
Mes cousines furent pour moi, comme je le leur déclarai un jour « trois étoiles illuminant le ciel de mon enfance ».

VERS LE SUD ALGERIEN PAR LES GORGES DE LA CHIFFA

Ma cousine Janette était à l'âge de 22 ans, une jeune femme très belle et très élégante, avec un visage assez typé, ovale, encadré de cheveux noirs noués sur sa nuque en un chignon orné d'une barette. Sa silhouette était ravissante ; ses jambes des modèles aussi parfaits que ces « jolies guiboles » en vitrine portant des bas... Elle me faisait penser à l'un de ces mannequins très chics des boutiques de prêt à porter, mais vivante et en même temps « virtuelle », imputrescible...
De caractère elle était fascinante, énigmatique, secrète, fantasque, sensible et intelligente. Je voyais en elle une « définition de la femme » mais encore, une sorte « d'erreur de la nature » très émouvante et peut-être un peu inaccessible, parce que mystérieuse et comme drapée dans un voile que l'on aurait rêvé de traverser pour étreindre sa féminité.
Mon père l'aimait beaucoup : elle était sa filleule. A Tunis, le jour où nous avions appris à l'époque, son accident de solex, par un télégramme nous annonçant qu'elle se trouvait dans le coma ; mon père fut si durement éprouvé que, trois jours et trois nuits durant, il ne put ni manger ni dormir, demeurant suspendu aux moindres nouvelles, prostré devant le téléphone dans un état de léthargie et de désespoir.
Lorsque cet accident ne fut plus qu'un souvenir, nous nous disions entre nous « elle revient de loin »... En fait Janette demeura 15 jours dans un coma profond à la clinique de Saint Sever dans les Landes. Ce fut un accident tout bête : le moteur du solex s'était bloqué, immobilisant brutalement la roue avant, et Janette fut projetée. Elle eut un traumatisme crânien. Elle sortit du coma et recouvra peu à peu tout ce qui semblait à jamais perdu...
Durant ces vacances scolaires d'avril 1961, mon père s'était arrangé pour obtenir des jours de congé et nous avait proposé un voyage dans le Sud Saharien avec Janette jusqu'à Gardaïa si possible. Un trajet d'environ 750 kilomètres par la route du Sud, en voiture (la 403 Peugeot achetée à Tunis par mon père) jusqu'à ce poste avancé du pays des Touaregs. La 403 verte, immatriculée alors 688 JK 9A, avec ses parechocs chromés et son moteur à toute épreuve, était réputée « increvable ».
Selon les informations qui nous avaient été communiquées par la police militaire de Blida, pour la traversée de l'Atlas Tellien, des hauts plateaux et de l'Atlas Saharien jusqu'à Laghouat, la route était à peu près sûre parce que les convois militaires, les postes de l'armée Française, les contrôles et les barrages rendaient les opérations de guerrilla et les embuscades, assez difficiles à mener. Et de plus, les troupes de l'armée Française occupaient les villages, les campagnes... Mais au delà de Laghouat,

sur la piste du grand sud, les « willayas » (structures militaires, administratives et économiques de l'Armée de Libération Nationale) « tenaient quartier » et contrôlaient des régions entières, coupant ainsi la route du pétrole d'Hassi Messaoud.
Nous partîmes donc, un matin, au lever du jour, par le défilé des gorges de La Chiffa, que l'on empruntait accompagné dans le convoi militaire. La route était étroite, taillée dans la roche. Un ravin très profond à la pente abrupte recouverte de broussailles sèches, dont on ne voyait pas le fond, s'ouvrait au bord de la route, sans aucun muret de protection. Et la route se trouvait par endroits affaissée, crevassée, bordée de l'autre côté du ravin par des falaises déchiquetées de roches brunes, violettes, grises. L'on apercevait aussi sur les hauteurs chaotiques, des cheminées dentelées surmontées de blocs irréguliers menaçant de s'écrouler. Tout en haut en levant la tête, et par le toit ouvrant de la 403, nous voyions une bande de ciel bleu et blanc qui semublait voler comme une longue écharpe lumineuse...
Puis à la sortie du défilé, nous entrions dans une petite cuvette encaissée entourée de montagnes pelées et nous arrivions alors à Médéa, de l'autre côté de cette partie de l'Atlas Tellien.
Après Médéa commençait la traversée des hauts plateaux surmontés de tables de roche et de pics, puis à l'heure de midi nous fîmes halte à Berrouaghia, un gros bourg de maisons blanches et carrées, sans toiture, bâties en torchis et peintes de chaux vive. Un village vraiment Arabe, avec sa mosquée, ses fenêtres en ogives, son marché pittoresque où l'on ne vendait que les produits locaux. Nous dûmes nous coller le long d'un mur blanc, tant l'ombre se trouvait courte à cette heure du jour : passé l'équinoxe de mars, le soleil ici montait déjà très haut dans le ciel. Notre repas ne fut qu'un « casse croûte » et nous avons mangé debout, serrés contre le mur de la mosquée, des sandwiches aux merguez et des fruits. Mon père prit quelques photos, et la présence de Janette avait la magie de nous faire retrouver une atmosphère familiale, intime, agréable, émouvante, conviviale et détendue... Janette d'ailleurs, ne semblait pas du tout effarouchée par ce voyage improvisé, et elle était enchantée...

VISAGES 3

LAGHOUAT, PORTE DU DESERT

Une bande de jeunes garçons et filles à la peau “café au lait foncé”, aux cheveux crépus, pieds nus, habillés de vêtements propres et légers, très exubérants ; nous “assaillirent” gentiment et bruyamment. Ils ne mendiaient pas et ne demandaient pas de cigarettes, mais parce qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir arriver des touristes dans leur village, ils nous observèrent puis s'approchèrent de nous... Ils se mirent à “baragouiner” des présentations dans un Français coloré d'Arabe : Ali, Mohammed, Nourredine, Aïcha... Tous se disaient “spécialistes” de quelque activité ou bricolage, ou réparation dans le village.
Comme je devais bientôt l'apprendre, Berrouaghia était le village natal de Roger Darmon, l'homme qui allait être durant 23 années, après le divorce entre mes parents et notre départ d'Algérie en 1962, le compagnon de ma mère.
De Berrouaghia à Djelfa nous ne rencontrâmes pas âme qui vive. Aucun village, aucune habitation isolée, plus de bornes kilométriques le long de la route ni de station d'essence... Nous traversâmes de hautes plaines rocailleuses, écrasées de soleil, chauffées à blanc, parsemées de touffes grises et sèches, de chardons et de broussailles épineuses. De temps à autre apparaissaient quelques eucalyptus.
Puis dans une brume dansante de lumière blanche et crue, fondit à notre approche une muraille déchiquetée de roches brunes, grises et nues, et de nouvelles chaînes de montagne un peu moins élevées que les précédentes. Nous traversâmes aussi de petits déserts avec

leurs mirages. Passé Djelfa, nous eûmes déjà un avant goût de ce que pouvait être l'espace Saharien.
Nous arrivâmes à Laghouat en fin d'après midi alors que le soleil “tombait” rapidemment sur la ligne de l'horizon.
Laghouat était la “porte du désert”, une cité à l'aspect médiéval, bâtie géométriquement, ceinte d'anciens remparts brisés ou de hauts murs de terre, avec des maisons blanches accollées les unes aux autres, et au centre s'ouvrait la grand'place de terre battue où se concentrait toute l'activité économique et sociale. Tout autour de la place se tenaient les boutiques sous des arcades, et des habitations à un étage dans lesquelles on pénétrait par une cour intérieure, évoquaient les antiques villas romaines.
Ici c'était le pays des Touaregs. Les femmes étaient voilées, drapées de bleu et c'est à peine si l'on apercevait leurs yeux.
Il n'y avait qu'un seul hôtel, sans étoile, à un étage... Un “boui – boui” tenu par un Arabe, où l'on pouvait dormir et se restaurer, situé sur l'un des quatre côtés de la place. L'on entrait ici comme on entre dans une épicerie exotique, par une porte toujours ouverte dont on franchissait le rideau de lattes. Près de la porte un simple comptoir en planches faisait office de “bureau” et à côté du magasin il y avait la salle de restauration donnant sur la place et sous les arcades illuminées le soir d'ampoules électriques piquetées de taches noires.
L'on nous proposa deux chambres, l'une pour Janette et l'autre pour nous trois. La pièce était blanche et propre ; le sol de gros carreaux bruts, et le mobilier très sommaire, réduit au minimum : un grand lit de fer avec un sommier métallique et un matelas rembourré de paille ; un lit de camp et une table de toilette sur laquelle étaient posés une cuvette émaillée et un broc.
Les WC se trouvaient en bas derrière le magasin... Des WC à la turque.
Mais nous fûmes très chaleureusement accueillis. Les gens ici, ne nous regardaient pas comme on regarde des étrangers dont on se demande d'où ils viennent et ce qu'ils vont faire, avec une certaine appréhension ou méfiance... Bien au contraire ils semblaient ravis de notre présence parmi eux, des hommes et des femmes demandèrent à mon père de prendre des photographies, chacun se présentait, se nommait, parlait de ce qu'il faisait dans le pays, de son métier, de ses enfants ; et ils voulurent savoir “comment c'était là haut dans le Nord”...
Tous ces gens ne se déplaçaient qu'à pied, rares étaient ceux qui utilisaient des bicyclettes, ils portaient sur leur tête enturbannée, de lourds fardeaux ou des jarres. Ils allaient chercher l'eau dans des puits. Mais surtout, la “vedette” de la soirée de l'arrivée des “touristes”, n'était pas la 403 Peugeot, mais Janette, si élégante, si délicate et si bien coiffée, que tous regardaient, ébahis et visiblement émus...

UN HOTEL MITEUX A TENIET EL HAD

A la terrasse de l'hôtel restaurant l'on nous servit le soir de notre arrivée à Laghouat, un monumental couscous avec un vin qui devait sans doute titrer dans les 14 degrés d'alcool. Je me servis une cuillerée de sauce piquante à base de piments verts broyés, une sauce encore bien plus forte que l'harrissa, et j'en eus tout l'intérieur de la bouche en feu, à tel point que ma respiration fut coupée et que mes yeux se mirent à pleurer. Je dus avaler trois verres d'eau pour tenter de “faire passer”. Et je ne sentais plus le goût du couscous. Durant le repas, quelques enfants du pays tout comme à Berrouaghia, vinrent nous tenir compagnie en riant et en nous racontant tout ce qu'ils étaient capables de faire. L'un d'entre eux nous présenta un iguane qu'il maintenait en équilibre sur son bras, avant de le faire grimper jusqu'à son

épaule : je regardai palpiter les flancs de l'animal, je vis sa tête de gros lézard et ses yeux énormes, et touchai la peau rugueuse et écaillée.
Ce fut une soirée merveilleuse entre nous et entourés de ces gens du pays, dans cette atmosphère familiale, conviviale et intime, qui favorisait une communication tout à fait exceptionnelle et nous permettait d'échanger des idées, des émotions, des souvenirs... Janette, de toute la magie de sa féminité, semblait exploser de bonheur et ce soir là, elle nous parut transparente et d'une émouvante simplicité... Nous fûmes donc ce soir là, ensemble, vraiment très heureux...
Dans la chaleur de la nuit sous un ciel d'encre criblé d'étoiles, en dépit des quelque 28 ou 30 degrés sans le moindre mouvement d'air, nous n'avions pas une seule goutte de sueur au front parce qu'ici, à la porte du désert, l'air était sec, immobile et totalement pur.
L'on nous déconseilla de poursuivre notre voyage jusqu'à Gardaïa, la prochaine ville située à 200 kilomètres de Laghouat vers le Sud : la piste n'était pas sûre, aux dires des gens du pays. L'Arabe qui tenait l'hôtel nous dit : “Vous allez vous perdre là bas, car au delà des 50 premiers kilomètres sur une route encore à peu près carrossable, vous allez avancer sur une piste au tracé incertain, construite par endroits avec des bouts de tôle, et vous allez vous ensabler. Il vous faudrait un camion militaire ou une jeep. Et si vous tombez en panne, c'est la catastrophe! Il n'y a rien jusqu'à Gardaïa, pas une habitation, et vous ne rencontrerez personne...”
Alors le lendemain matin nous prîmes la décision ensemble, après avoir cependant hésité parce que c'était une occasion qui ne se renouvellerait sans doute jamais, de repartir vers le Nord.
Mais nous ne prîmes pas la même route. Nous suivîmes la route de Tiaret, une ville située dans l' Ouest Algérien, dans les montagnes de l'Ouarsenis à travers les hauts plateaux du Moyen Atlas.
Dès que nous abordâmes les premiers contreforts de l'Ouarsenis, le paysage changea : nous entrâmes dans une région boisée, assez verdoyante, au relief tourmenté. Mais la végétation était à dominante méditérranéenne et nous suivîmes des vallées étroites dans lesquelles s'échelonnaient des villages, et des fermes isolées au milieu de domaines de cultures céréalières, maraîchères ou fruitières lorsque les vallées s'élargissaient. Cette région de l'Ouest Algérien, plus proche du Maroc subissait quelque peu l'influence des masses d'air venues de l'Atlantique.
Avant le soir, parce qu'il n'était pas prudent de traverser cette contrée peu sûre, une fois la nuit tombée, nous fîmes halte dans un village de montagne qui se nommait Téniet – El – Had. Un village très pauvre, habité presque totalement par des Algériens et qui, contrairement à Laghouat, n'était pas particulièrement accueillant. Ici les Européens étaient visiblement peu aimés parce que, tout autour du village dans les usines, les entreprises locales et les domaines agricoles, les patrons étaient de mentalité coloniale. Nous avions également noté une présence plus marquée qu'ailleurs des militaires, des postes de police et de l'armée Française, sans doute parce qu'il y avait ici des intérêts économiques et donc, des richesses à protéger...
L'unique hôtel de cette petite ville était particulièrement miteux, sale, et même dépourvu du confort le plus élémentaire. Le couloir d'entrée autour du bureau , les paliers, l'escalier et l'étage, ainsi que la salle du café restaurant, étaient très bruyants, avec d'incessantes allées venues dans des passages sombres, humides, les cloisons noires de crasse, et des myriades de mouches bourdonnaient de tous côtés, nous assaillant avec insolence et ténacité. La

chaleur était lourde, l'air chargé d'humidité et étouffant. Nous étions en sueur, les vêtements imprégnés d'une moiteur qui les rendaient collants et irritants.
L'on nous donna deux chambres minuscules, peu éclairées, meublées de simples étagères en planches crasseuses et poussiéreuses, de lits étroits en fer dont les sommiers métalliques étaient si usés que par endroits des bouts de ferraille rouillée crevaient les matelas tâchés et défoncés. La porte ne fermait même pas à clef tant la serrure était grippée... Et pour se rendre aux WC, quelle expédition périlleuse et traumatisante!
La nuit fut interminable, hantée de cauchemars, chaude et bruyante. Nous entendions sans cesse des éructations, des râles indécents, des claquements de porte, des cris aigus, des rires gras, des discussions animées derrière les cloisons, une musique trépidante... Dans le milieu de la nuit éclata un orage ; un ciel charbonneux et pesant comme une chape de plomb libéra soudain des cataractes et fut parcouru de toutes parts d'éclairs si terrifiants et si enchevêtrés , que l'on se serait jeté si l'on s'était trouvé perdu sur un rocher solitaire sous la voûte tourmentée et incandescente du ciel, dans la caverne même de l'enfer... Les grondements du tonnerre, les éclatements de la foudre, en canonades, explosions et roulements de houle furieuse, faisaient trembler le sol, les planchers, les murs, l'air, l'hôtel et le village tout entier.
Au matin nous quittâmes l'hôtel sans prendre de petit déjeuner, au soleil revenu. La terre avait tout bu.
En attendant que Janette nous rejoigne, alors que nous étions près de la voiture, ma mère avait déclaré à mon père : “Est-ce que tu te rends compte, Jean Paul, dans quel guêpier tu as amené ta nièce? Une fille si chic, si délicate, si sensible et si élégante non seulement dans sa mise mais dans sa manière d'être? Savais-tu au moins qu'ici dans ce coin pourri de l'Ouarsenis, les willayas tenaient le pays? Tu es vraiment inconscient et l'on peut dire que nous avons eu une sacrée chance de ne pas tomber dans une embuscade!”
En quittant Téniet – El – Had nous dûmes passer par un défilé afin de franchir l'Atlas tellien ; puis par la route venant d'Oran, traversant une région au relief peu marqué, assez verdoyante, le long de la chaîne de l'Atlas, nous atteignîmes en fin de journée au pied des monts de Cherchell, la plaine de la Mitidja, puis enfin Blida.
Ainsi avions nous désormais un aperçu de ce que pouvait être l'Algérie avec ses paysages et ses populations, du moins en sa partie centrale. Ce pays est immense : trois fois la superficie de la France, avec Alger au nord à 36 degrés de latitude, et sa pointe la plus méridionale au sud par 18 degrés de latitude en dessous du tropique du Cancer... Après Laghouat, il faut encore parcourir plus de 2000 kilomètres pour arriver au Niger. La population de l'Algérie avant l'indépendance, était de 1 200 000 Européens et de de 14 millions d'Algériens d'origines, de peuples, d'histoire , de moeurs et de cultures diverses... Mais 90% de l'ensemble de ces populations était concentré dans les villes du Nord et les plaines du littoral méditérranéen.

PIROUETTES DANS LE COULOIR, ET PETIT CINEMA EN BOITE

En 1951 j'étais encore à l'âge de trois ans, à Cahors, comme beaucoup d'enfants de cet âge là, habillé d'une barboteuse. Mes parents s'étaient installés dans la maison située au 2 rue Emile Zola.

Je n'avais pas encore cette phénoménale mémoire des dates que j'eus par la suite.
Un jour ma mère m'annonce la visite prochaine de ma tante Paulette, la plus jeune des soeurs de mon père, et de sa fille Danièle alors âgée de trois ans et demi. Maman me dit : “c'est ta cousine”.
“C'est quoi une cousine?” demandai-je à ma mère.
“Ce n'est pas tout à fait une petite soeur, mais cela y ressemble, et c'est différent de l'une des fillettes que tu rencontres à l'école des tout-petits enfants où tu vas et que tu aimes bien” me répondit ma mère...
J'imaginais une petite fée ayant l'apparence d'une fillette, et qui pourrait bien être comme une “fiancée”, mais tout de même pas comme une fiancée que l'on embrasse en amoureux...
J'attendis donc avec autant de patience et d'émotion que d'émerveillement et de rêve, la venue de cette cousine...
Et le jour arriva donc...
Lorsqu'elle m'apparut bien réelle avec son visage de petite fille sage, habillée d'une jolie robe blanche à volants, coiffée “à la garçon” à cheveux raides, mi longs , noirs et lisses ; me regardant de ses yeux frondeurs et scintillants comme de petites étoiles ; je sentis un immense bien être m'envahir d'un seul coup. Je n'osais cependant exprimer dans l'immédiat mon bonheur ni exploser de joie devant les grandes personnes présentes qui se demandaient bien si nous allions nous accorder. Je sentais que ce que j'éprouvais n'était “pas leur affaire” et qu'il y avait là, quelque secrète émotion à ne point étaler devant tout le monde...
Dans la maison de la rue Emile Zola, depuis la porte d'entrée donnant sur la rue jusqu'à la porte de la cuisine, il y avait un grand couloir et de part et d'autre de ce couloir, les chambres, le salon et la salle à manger. Le sol de ce couloir était recouvert d'un “lino” très glissant et brillant comme un miroir. Et sous le “lino”, c'était du ciment.
Et je me mis devant Dany, à faire des cabrioles, des “vols planés”, et toutes sortes d'acrobties de singe... Au risque de collectionner bleus et bosses. Et j'y allai de tout mon coeur, exlosant de rire, sans ménagement pour mes petits os, mes coudes et mes genoux.

.... Dans les années où nous demeurions à Cahors entre 1951 et 1957, durant les vacances d'été que je passais alors à Rion des Landes auprès de mes grands parents maternels, j'allais aussi à Arengosse qui est le village des Landes où mes parents se sont connus et où vivait “petite mémé” mon arrière grand mère, la maman de Mamy... Mon père avait à Arengosse sa grande soeur Jeanne et son beau frère Gaston Dupouy, tous deux instituteurs de l'école publique du village.
Jeanne et Gaston ont d'abord habité la “vieille école” qui fut démolie, rasée et reconstruite “ultra moderne” pour l'époque.
Janette fut l'aînée de mes cousines, née en 1939, puis vint Jean Pierre en 1941 et enfin Marie Françoise en 1945.
L'une de mes distractions favorites lorsque je me rendais chez mon oncle et ma tante, consistait pour l'essentiel à “tout chambouler” dans les deux classes de l'école. J'ouvrais les tiroirs, les armoires, je remuais de fond en comble tout ce qui me tombait sous la main, rêvais devant le globe terrestre et les cartes de géographie... Surtout la “France muette”... Je feuilletais les livres, regardais les images, les photographies...
Il régnait dans cette école, une atmosphère totalement différente de celle des classes du lycée Gambetta à Cahors qui, elles, étaient des classes de ville, sévères et sans attrait...
Durant mes “investigations” apparaissait parfois Marie Françoise qui se joignait à moi, très

discrète et avec une touchante et émouvante délicatesse... J'appréciais beaucoup sa présence...
Il y avait un appareil très drôle qui ressemblait à un petit cinéma en boîte contenant dans un tiroir des plaques de verre de photographies en noir et blanc : c'étaient de magnifiques paysages, des scènes pittoresques de toutes les régions de France. En fait, chaque plaque de verre comportait vingt vues, soit vingt petits rectangles, et l'on faisait glisser la plaque de verre derrière deux “yeux” entourés d'un cercle noir. Sur le côté du “cinéma en boîte”, l'on actionnait de gros boutons en cuivre ou en bois afin de faire défiler les vues. La luminosité et la précision des vues était telle, que cela donnait une impression de relief, comme du cinéma en 3 dimensions, saisissant de réalité et de vie... Ce n'était pas comparable avec des photographies “normales” ni avec des cartes postales. Les personnages semblaient animés, vivants, et on les aurait tenus dans le creux de la main...
En compagnie de Marie Françoise dont je sentais l'agréable présence à mes côtés, je passais et repassais toutes les plaques...
Dans mon imagination, tous ces personnages si petits et si vivants étaient comme des gens que je connaissais ou avais connus dans ma vie, que j'aimais beaucoup, que j'aurais voulu voir sortir de la “boîte magique” et tenir dans le creux de ma main... Et chacune de ces petites personnes, sentant à quel point je les pouvais aimer, m'aurait sans doute dit, d'une toute petite voix : “ S'il te plaît, gros géant, existe moi!”
Ainsi aurais-je aimé tenir dans le creux de ma main, ma cousine Marie Françoise... Mais je ne le lui dis pas...

SUR LE VILLE DE MARSEILLE LE 31 AOUT 1961

Le 31 Août 1961 sur le bateau qui nous ramenait à Alger, après les vacances d'été passées en France, deux mois dans les Landes à Tartas, ma mère et moi chez mes grands parents Suzanne et Georges Abadie ; un mois à Cahors et dans le Lot pour mon père... Nous nous trouvions en compagnie d'autres “métropolitains” et d'Algériens, Espagnols, Italiens, soldats de 2éme classe ; entassés sur l'avant pont des 4èmes classes, installés sur des chaises longues réparties par rangées ou formant des îlots, dans les deux niveaux de la cale du “Ville de Marseille”, en dessous du pont...
La traversée durait 20 heures entre Marseille et Alger. Vers midi ce jeudi 31 Août, nous quittâmes le port de Marseille, laissant derrière nous le château d'If, puis la côte qui s'effaçait rapidement dans l'éblouissement et la luminosité de l'air.
Jusqu'au soir, nous demeurâmes tous sur l'avant pont, contemplant la mer toute bleue frangée d'écume sous un soleil de plomb. Nous étions debout ou assis serrés sur des rouleaux de cordes et par moments nous avancions jusqu'à l'extrémité du pont. Par dessus le bastingage, nous regardions la coque du navire fendre les flots à la vitesse de 40 kilomètres à l'heure environ.
L'arrivée à Alger était prévue pour le lendemain vers 8 heures.
Sur l'avant pont où toutes sortes d'appareillages étaient répartis en tous sens, il n'était guère possible d'installer les chaises longues, et nous n'étions pas pressés de nous confiner dans la chaleur accablante des cales...
Les soldats du contingent formaient des groupes assis en cercle autour de leur “popote” et de leur “barda”, se passant entre eux des quarts de vin ou des flacons en fer contenant de la “gnole”. Ils avaient des discussions très animées et l'on entendait une phrase qu'ils

prononçaient répétée, scandée et “du fond de leurs tripes” dans les accents de toutes les régions de France : “La quille, bordel!” Ils partaient pour la plupart d'entre eux dans le “bled”, pour une durée de 16 mois ; ou revenaient de permission avec le “mal du pays”, beaucoup de tristesse et de peur. Sur certains visages transparaissait cette innocence blessée d'une enfance qui n'a pas encore intégré dans son esprit l'absurdité et la complexité du monde...
A écouter les conversations, l'on sentait naître dans l'esprit de certains de ces “trouffions” à peine âgés de 20 ans, un sentiment d'impuissance et de révolte en face de cette “sale guerre” qu'on les obligeait à faire : tuer ou être tué, “casser du bougnoule”, torturer, incendier des villages, participer à des expéditions punitives, effectuer d'interminables tours de garde dans des guérites où quelques uns de leurs camarades étaient retrouvés au matin égorgés ou le ventre ouvert...
Quelques uns de leurs lieutenants ou personnages “importants”, se comportaient parfois comme ces “barbouzes” anciens d'Indochine ou nostalgiques du régime de Vichy et de la Milice... Et l'on percevait nettement par leurs réflexions, toutes les horreurs dont ils avaient été les témoins, et l'on comprenait leur colère, leur malaise, leur révolte... Ils jetaient par dessus bord des bouteilles de bière ou d'autres détritus avec violence, se montraient agressifs et injurieux envers une “patrie” et un “système” qu'ils rejetaient en bloc, prenant parfois à partie ces “Pieds Noirs” dont la plupart d'entre eux cependant sur ce bateau n'étaient que de “petits blancs” pauvres, ouvriers ou employés d'état...
Par la présence de ces soldtas du contingent, l'on recevait en pleine figure la réalité brutale de cette guerre absurde.
Dans la soirée nous prîmes peu à peu nos quartiers afin de passer la nuit dans les cales situées juste en dessous du pont, sur nos chaises longues au milieu de nos bagages.
Et c'est là que, dans un groupe de plusieurs familles, nous fîmes la connaissance de Roger Darmon et de sa femme Mireille ; de leur fille Micheline, et d'un homme plus jeune que Mireille et que Roger, qui s'appelait monsieur Rata...

Baraki, septembre 1961

Roger Darmon, né le 7 janvier 1919 à Berroughia en Algérie, était donc âgé de 42 ans en 1961. Sa femme, Mireille avait alors 37 ans, et monsieur Rata, l'ami de Mireille, qui devait par la suite devenir le compagnon de Mireille après le départ d'Algérie, était un « jeune premier » de 25 ans, célibataire.
Micheline, la fille de Roger et de Mireille, née le 2 juillet 1950, avait 11 ans. Elle me parut une petite fille très sympathique, volubile, naturelle ; avec un adorable visage piqueté de taches de rousseur, des cheveux roux mi longs, raides, flamboyants et très fournis, une nuque blanche, une silhouette de jeune fille presque... Elle me plut tout de suite.
Dès le mois de septembre 1961, Micheline fut avec Mireille Champion ma 2ème « grande copine » quoique je ne pus la voir que lorsque Roger se rendait à Blida avec elle...
Nous débarquâmes donc à Alger ce vendredi 1er septembre 1961 vers 8 heures du matin, et mes parents ainsi que Roger et sa femme, décidèrent de se revoir. Roger nous donna son adresse à Baraki, un village situé à 15 kilomètres d'Alger, nous invitant dès que nous en aurions la possibilité, à nous rendre à l'école dans laquelle il demeurait et dont il était le directeur.
Le dimanche 10 septembre avec mes parents, nous nous rendîmes donc à Baraki.

L'école de Roger était une école de pauvres, presque exclusivement fréquentée par des enfants de familles Algériennes ou d'enfants d'ouvriers et employés Algérois d'origine Européenne. Chaque soir après la journée de classe, Roger donnait avec son instituteur adjoint, des cours d'alphabétisation aux adultes du village pour la plupart d'entre eux, totalement illettrés. Les gens apprenaient à lire et à écrire, puis dès qu'ils le pouvaient, empruntaient les livres de la bibliothèque, qui étaient des livres d'aventure, des romans de la seconde guerre mondiale, des collections pour jeunes ou des encyclopédies populaires.
Les Autorités Françaises à l'époque, avaient à coeur et cela dans un dessein bien particulier, de doter quelques écoles de village d'équipements sportifs, éducatifs ; de terrains de jeux...
Il y avait aussi tout près de l'école de Roger à Baraki, un vaste hangar de style militaire dans lequel étaient entreposés des cartons de vêtements et de chaussures pour enfants, collectés et triés par la Croix Rouge.
Ma mère disait en voyant tous ces vêtements quasiment neufs, que dans les banlieues pauvres des grandes villes de France, l'on ne trouvait pas autant de facilités, d'équipements et d'aide en nourriture et vêtements, pour les enfants des classes sociales défavorisées.
Par ce que nous voyions là dans ce village Algérien encore sous la domination et l'administration de la France, nous prenions conscience de l'absurdité et de l'hypocrisie d'un système qui d'un côté, entretenait clivages, conflits, injustice, violence, inégalité, racisme ; mais d'un autre côté, se targuait d'une politique sociale et de développement culturel...
L'école avec le logement de Roger, était un bâtiment d'un seul tenant, en préfabriqué, rectangulaire et sans fondations, directement posé sur le sol. Un bâtiment assez vaste avec de grandes ouvertures vitrées, portes et fenêtres. Dans l'entrée du logement un espace aménagé par Roger en véranda, encombré de pots de fleurs et de plantes vertes, abritait une immense volière grillagée où évoluaient toutes sortes d'oiseaux. Le chien de la maison avait sous cette véranda sa niche et une grande gamelle cabossée toujours pleine à ras bord... L'on y rencontrait aussi sous la véranda et dans les alentours du bâtiment, quelques chats. Mais l'on sentait, en arrivant en ces lieux, chez Roger et Mireille, que tout était à l'abandon, sans ordre, hétéroclite... Et les pots de fleurs, les plantes vertes, avaient « triste mine ».
L'intérieur de l'appartement était en apparence un « vrai foutoir ». Le ménage n'avait pas été fait, visiblement, depuis des lustres ; la vaisselle sale encore éparpillée autour de l'évier, la cuisine « sens dessus dessous », les lits dans les chambres « baillaient en grand » avec les draps retournés et froissés... Et dans l'ensemble l'on peut dire que l'on percevait dans cette maison, une « drôle d'atmosphère »...
Monsieur Rata, l'ami de Mireille Darmon, regardait un match de foot à la télévision, assis sur une chaise avec Micheline sur ses genoux, qu'il faisait sauter comme une petite fille, et il chahutait avec elle. Roger, dans la même pièce, était plongé dans des mots croisés, et Mireille vautrée dans un fauteuil, agitait devant son visage un éventail, d'une main molle et engourdie...
Ma mère fut attristée et choquée lorsqu'elle fit son entrée dans cette maison, et fut saisie d'étonnement dans cet étrange décor familial, en face de cet homme jeune, Rata, ostensiblement installé et comme incrusté, qui se sentait là comme chez lui, se servant dans le frigidaire, ouvrant les bouteilles de bière et d'apéritifs, changeant le programme de la télé à sa guise (il n'y avait encore que deux chaînes)... Et cette familiarité envers Micheline, une fille de onze ans, ce « sans gêne » comme si c'était lui en définitive, le « maître de la maison »...
Ce que nous ne savions pas – et que nous n'avons à vrai dire jamais su ma mère et moi –

c'est ce que fut la vie commune de Roger avec sa femme durant toutes les années précédentes, ni l'univers intime, ni le vécu de Roger puisque par la suite Roger ne s'est jamais confié ni « étendu » sur « ces choses là »...
Ce « tableau familial » tel qu'il nous apparut, si singulier ; devait sans doute être le résultat d'un ensemble de situations et de réalités enchaînées les unes après les autres tout au long des années...
Ainsi découvrîmes nous ce dimanche 10 septembre 1961 à Baraki, un Roger « mal dans sa peau » , assez négligé de sa personne, et « quelque peu dépassé par le évènements ».
Profitant d'un moment où elle put lui parler seul à seul, ma mère lui demanda de venir nous rendre visite dès que possible à Blida, avec Micheline.
Roger « débarqua » à peine quelques jours plus tard, sans sa femme et en compagnie de sa fille... Un après midi de ce mois de septembre alors que j'étais seul avec ma mère dans l'appartement où nous habitions, le 57, au 9ème étage...
Et ce fut le point de départ, ce jour là, d'une « nouvelle histoire »...
De toute manière à cette époque, entre mon père et ma mère, il n'y avait plus de vie commune même si nous demeurions encore tous les trois sous le même toit. Mon père de son côté « avait des vues » ; Roger se trouvait lui même en situation de rupture et ne supportait plus ce qu'il subissait...

Alger, Tipaza et la « tchatche » de Roger

Vers la fin de l'année 1961, les évènements et l'actualité prirent une nouvelle tournure, encore plus dramatique car nous pressentions le déchirement à venir, nous savions que la plupart des Français d'Algérie devraient bientôt gagner la France, ou se sentiraient contraints de quitter l'Algérie...
Micheline, la fille de Roger, Mireille Champion et moi, nous nous entendions très bien et nous trouvions souvent ensemble.
Roger aimant beaucoup sortir, voir du monde, aller en ville, regarder les vitrines de toutes sortes de magasins – ce qui plaisait fort à ma mère – nous fîmes ensemble, avec Micheline et Mireille que nous emmenions toujours en ballade, des sorties mémorables, animées et très gaies.
Entre mes deux copines j'étais si heureux, si inspiré dans tout ce que j'exprimais, que, à aucun moment et jusqu'au début du printemps de l'année 1962, je n'ai pensé à ce qui viendrait si nous devions quitter l'Algérie... D'ailleurs à ce sujet, mon père envisageait la possibilité de demeurer en Algérie après l'indépendance, tout comme certains « Pieds Noirs » ou Européens installés dans ce pays et n'ayant jamais été impliqués dans quelque action ou engagement...
Je vivais donc le présent avec intensité et émotion, comme si la vie devait toujours être ainsi...
Dans la voiture de Roger, une DS 19 noire, nous nous rendions à Alger, voir les grands magasins de la rue d'Isly ou de la rue Michelet (devenue actuellement rue Didouche Mourad).
Nous allions aussi à Tipaza, un haut lieu de l'antiquité, un site magnifique et « très

romantique » au dire de ma mère ; sur la plage de Zéralda, à Chréa dans la montagne au dessus de Blida, et dans des villes de la Mitidja telles que El Affroun, Boufarik, Miliana... A chacune de ces sorties, c'était une vraie fête entre nous, un enchantement, et Roger nous faisait beaucoup rire...
Entre bien d'autres anecdotes, Roger nous racontait par exemple, que lorsqu'il avait passé son BS (brevet supérieur en 3 parties), examen équivalent à notre Baccalauréat actuel, il avait obtenu 20/20 en mathématiques, sciences, histoire et géographie, grammaire et explication de texte, mais qu'en dissertation, son « point faible », il avait eu la note de 1/20, car le sujet selon son propos « l'avait bassiné à mort » : la mode!
Dans la seconde année de son BS il avait été mobilisé pour la 2ème guerre mondiale, ayant été contraint de s'embarquer avec d'autres jeunes de son âge dans la Marine où il avait accompli un service de sept ans. Il participa à diverses missions aux Etats Unis d'Amérique, en Atlantique Nord, puis en méditérranée au moment du débarquement des Forces Alliées sur les côtes d'Afrique du Nord en 1942. Son bateau a coulé près d'Alger lors d'un accrochage assez sévère et il s'est retrouvé sain et sauf, l'un des rares survivants du naufrage, sur une bouée dans l'eau glacée de l'hiver. S'il resta dans l'armée autant d'années de sa vie, sept ans, c'est parce que le régime de Vichy, en France et en Algérie, avait évincé tous les Isralélites de l'administration publique. Roger était instituteur et d'origine Israélite, mais non pratiquant... A dire vrai, lui et la religion, « ça faisait pas bon ménage »! Il revint après la guerre dans son village, Berrouaghia, où il était né, puis fut réintégré dans la fonction publique, reprit son métier de maître d'école...
Il se présenta pour la 3ème partie de son BS à Bordeaux, car il n'y avait que là, dans cette ville, de tout le sud de la France, où l'on pouvait passer l'oral d'Arabe à ce niveau d'études...
Roger nous racontait donc tout cela, dans la voiture, de sa voix de tonnerre et avec cet accent d'Algérie chez lui très marqué ; ainsi que de nombreuses anecdotes relatives à son enfance à Berrouaghia.

Un printemps explosif

Un jeudi du mois de février 1962, nous nous rendîmes, ma mère, Roger et moi, à Chréa, dans la montagne enneigée. Là haut tout était blanc, gelé, et d'énormes tas de neige entouraient les maisons. Une brume épaisse et glaciale noyait le village, les forêts de cèdres et les espaces de loisirs...
Nous ne vîmes ce jour là, ni Blida ni la plaine de la Mitidja vers le nord, ni les barrières rocheuses de l'Atlas Saharien vers le sud, depuis les terrasses ou les promontoires aménagés.
Lors de cette sortie à Chréa ce glacial jeudi de février, alors que nous cheminions à petits pas dans les rues du village encombrées de congères et par une température de cinq degrés en dessous de zéro ; ma mère et Roger se mirent à parler de la vie qu'ils allaient avoir bientôt ensemble. Roger disait que le « cessez le feu » suivrait immédiatement les accords d'Evian en mars, et que sans aucun doute, monsieur Rata, engagé dans l'armée, obtiendrait un poste près de Marseille où il se rendrait avec Mireille, sa femme. Ainsi Roger se retrouverait tout seul à Baraki, et libre désormais...
Le putsch militaire du 22 avril 1961 avait échoué parce que le contingent n'avait pas suivi les quatre généraux Salan, Jouhaud, Zeller et Challe, auxquels ne s'étaient ralliés que quelques unités. De là s'était constituée l'OAS, soutenue par des mouvements politiques d'extrême droite, les grands propriétaires, les « gros colons » ainsi qu'une grande partie des

« pieds noirs ». Selon ces gens là, l'OAS pouvait « sauver » l'Algérie et éviter aux populations Européennes implantées en Algérie depuis plusieurs générations, de devoir s'expatrier... [Voir « Les chevaux du soleil », de Jules Roy, une saga de l'Algérie de 1830 à 1962, en particulier dans la dernière partie intitulée « le tonnerre et les anges », dans laquelle, et dans tout le livre d'ailleurs, l'auteur retrace fidèlement l'histoire vraie et impartiale, ainsi que les évènements vécus par les personnages de plusieurs familles depuis le 14 juin 1830 date du débarquement des armées de Charles X sur la plage de Sidi Ferruch]

L'une des « solutions » possibles envisagée, entre autres, qui avait été à l'étude, consistait en la création d'un état indépendant gouverné par les Français d'Algérie et par les Algériens soit une république Algérienne qui aurait en fait ressemblé à l'Afrique du Sud. La plupart des Européens implantés en Algérie, les « Français de France » souhaitant demeurer en Algérie, et un certain nombre d'Algériens étaient favorables à cette solution. Mais la conséquence inévitable de cette solution là aurait probablement été la domination des Européens, des grands propriétaires, des riches Algériens, des chefs de parti, et le maintien de la population Algérienne dans des droits et dans des conditions forcément limités ou illusoires, inacceptables pour eux...

La situation à cette époque en mars et avril 1962 était devenue extrêmement confuse et surtout dépendante des passions exacerbées, des idéologies et des différents courants politiques qui de tous côtés, déchiraient les populations, les familles et contribuaient à l'instauration d'un climat d'anarchie généralisé et de guerre civile. D'autant plus que l'OAS d'une part, puis le FLN d'autre part, avec leurs alliés et leurs réseaux aussi bien en France métropolitaine que depuis des pays étrangers, souhaitaient porter la guerre en France et multipliaient les attentats, les actes de terrorisme à Paris et dans les grandes villes.

Au mois de mars 1962 avec l'arrivée d'un printemps très maussade, froid et pluvieux cette année là, les évènements en Algérie se précipitèrent. Après les accords d'Evian et le « cessez le feu », l'OAS pratiqua avec tous ceux qui soutenaient cette organisation et s'y montraient ouvertement engagés, une politique de « terre brûlée » consistant en la destruction des bâtiments administratifs, des écoles et à la « mise à mal » de l'économie du pays, de ses infrastructures, voies ferrées, routes, gares, dépots de carburants et usines... Toutes les nuits dans les villes retentissaient les explosions de bombes, et les « plasticages » se succédaient à un rythme accéléré, d'heure en heure... Ainsi à Montpensier, là où nous habitions, plusieurs commerçants eurent leur magazin détruit, leurs vitrines soufflées, leurs rideaux métalliques pulvérisés. Un groupe scolaire même, alors en construction et presque achevé, tout juste en face de notre îlot d'immeubles, fut une nuit complètement détruit par une gigantesque explosion.

Le FLN en représailles à ces attentats et à ces destructions, multipliait les actions de commandos, les enlèvements de personnes et les assassinats en série, sur la base de « listes noires » établies par des « espions » ou par des gens « forcés de collaborer ».

Mon père par exemple, qui n'avait rien fait de particulier, ni participé à aucun mouvement ou manifestation, fut dénoncé par Mina, notre dernière femme de ménage que ma mère cependant n'avait employée que quelques heures occasionnellement. Cette Mina ne nous avait pas fait bonne impression au départ. Nous la trouvions fourbe, cauteleuse, sournoise et de surcroît elle volait.

Nous cachions à l'intérieur de la boîte du papier hygiénique dans les WC, une grenade lacrymogène pour le cas où nous aurions été attaqués la nuit dans notre immeuble. Mina s'en

était aperçue car nous découvrîmes un jour que la grenade placée d'une certaine manière et recouverte de papier, avait été légèrement déplacée... Dès lors nous apprîmes par des amis Algériens, que nous figurions sur une liste du FLN. Il n'était donc plus question d'envisager de rester en Algérie. Et depuis avril 1962, après l'incident de la grenade dissimulée et découverte par Mina, nous vécûmes dans la terreur jusqu'à notre départ de Blida en mai, trois jours avant l'embarquement pour Marseille...

Mise à sac du lycée Duveyrier

Dans le courant du mois de mars, peu de temps avant l'incident de la grenade lacrymogène dissimulée dans le boîtier des WC et découverte par Mina, il arriva à ma mère une « drôle d'histoire »...
Prévoyant qu'à notre retour en France elle allait se séparer de mon père, ma mère décida d'apprendre à conduire. Mais les auto-écoles fermaient toutes leurs portes les unes après les autres. Ma mère, sur une recommandation de madame Champion, fit la connaissance d'un ami de madame Champion, monsieur Lorenzo, un Italien de belle stature mais d'un genre « un peu spécial »...
Ce monsieur Lorenzo était un homme d'apparence assez « louche », très volubile, entreprenant et fier de sa personne. Son visage paraissait taillé au couteau, aussi patibulaire et « prédateur » que celui de monsieur Canarelli, mon prof de maths du lycée Duveyrier en classe de 6ème...
Lors des premières leçons de conduite dans sa Panhard beige assez mal entretenue, monsieur Lorenzo se montra toutefois « très correct ». Mais qu'est-ce qu'il était baratineur!
Pour ne pas se retrouver toute seule en sa compagnie, chaque fois qu'elle en avait la possibilité, ma mère me prenait avec elle, ainsi que Mireille, la fille de madame Champion.
Un jour nous vîmes arriver chez nous monsieur Lorenzo dans un costume crème très léger, une main enfoncée dans l'une des poches de son pantalon, l'oeil un peu allumé, avec un regard qui ne semblait pas « très catholique ». Il venait chercher ma mère pour sa leçon. Visiblement, un objet saillant, dur, assez volumineux, gonflait l'autre poche de son pantalon. Je crus en toute innocence que monsieur Lorenzo dissimulait un revolver dans sa poche, à cause des évènements.
En fait, monsieur Lorenzo dont le comportement rappelait à ma mère celui de monsieur Canarelli le prof de maths, avait envie « de se faire ma mère » et il « triquait à mort » dans la poche de son pantalon.
Ma mère lorsqu'elle le vit en cet état, refusa de partir avec lui. Il s'ensuivit une altercation assez violente. Monsieur Lorenzo traita ma mère de « pute », madame Champion vint à la rescource, se précipita sur son ami, l'agrippa par le col de sa chemise et lui vomit à la figure tout un répertoire d'injures, et pour finir, le poussa violemment dans les escaliers... Nous ne le revîmes plus jamais.

Dans la cité HLM de Montpensier, l'oued crasseux et infesté de rats, constituant une frontière entre la cité Arabe et la cité Européenne, qui nous servait de champ de bataille entre bandes de jeunes, fut à cette époque là déserté car il était devenu trop dangereux de s'y aventurer. Batailles au « tahouel » (lance pierre), agressions au couteau, sévissaient dans tout le quartier. Chaque soir et durant toute la nuit, des concerts de casseroles, d'ustensiles de cuisine et de morceaux de bois ou de ferraille, retentissaient dans les deux cités en effervescence, en puissantes vagues sonores et assourdissantes. Dans les HLM habités en majorité par les Européens, on tapait cinq coups : « Al-gé-rie Fran-çaise » ; et dans les HLM

situés de l'autre côté de l'oued, là où habitaient les Arabes, l'on tapait : « Al-gé-rie Mu-sul-mane » soit six coups.
Il en fut ainsi durant toutes les nuits d'avril et de mai 1962, à tel point qu'avec les explosions de bombes, les plasticages et les agressions de personnes à tout moment, nous ne dormions plus que quelques heures, le matin, d'un sommeil léger et agité...
Le 11 avril 1962 fut la dernière journée passée au lycée Duveyrier, à Blida. J'étais alors en classe de 5ème A2, avec de bons professeurs, et bien sûr mon copain Ould Ruis. Dans cette classe nous étions tous des garçons tranquilles et studieux et nous nous entendions très bien.
Ce jour là, le 11 avril, ce fut la révolution. Déjà depuis quelques jours la situation était très tendue entre groupes extrémistes de différentes factions.
Tout fut mis à sac. Le bureau du proviseur incendié, les dossiers détruits, les livres brûlés ou déchirés... Un grand feu dans la cour d'honneur complètement retournée, les massifs de fleurs et de plantes d'agrément dévastés sur lesquels on jetait les bancs et les tables des classes... L'on se battit dans les salles de perm et dans le réfectoire. Les professeurs avaient tous déserté le lycée, la foule hurlante des élèves déferlait dans les couloirs, entrait dans les classes, brisant tout, cassant les vitres, arrachant les portes, allumant partout des feux...
Le proviseur n'était plus monsieur Chevalier mais un Algérien qui, depuis la dernière rentrée scolaire, avait été nommé pour le remplacer. Lorsque la situation devint intenable et que les groupes extrémistes menés par des sympathisants de l'OAS furent à l'origine des premiers incidents sérieux, les Algériens qui soutenaient le FLN et les agitateurs appuyés par des « casseurs », heureux de profiter de l'occasion, répliquèrent en instaurant la terreur dans le lycée, bloquant l'accès aux salles de classe, constituant des bandes armées de couteaux, de lance-pierres, de barres de fer et tentèrent de se rendre maîtres du lycée, d'éliminer les extrémistes de l'OAS. Le proviseur et les autorités du lycée furent alors complètement dépassés par les évènements. De tous côtés l'on entendait crier à pleins poumons par les Français et quelques Algériens ivres de passion exacerbée : « fa-cul-té fran-çaise » scandé sur les 5 notes de « algérie française ». La confusion vers midi, étant devenue totale ; la violence, l'agitation, les destructions, les feux, la mise à sac atteignirent leur paroxysme.
Nous avions réussi, les plus jeunes d'entre nous, ceux des classes de 6ème et de 5ème, puis tous ceux qui avaient peur, à nous réfugier dans une salle de « perm » dont nous avions barricadé les fenêtres avec des bancs et des armoires métalliques.
Puis les forces de l'ordre avec l'aide de l'armée, assiégèrent le lycée, lancèrent des grenades lacrymogènes, envahirent la cour d'honneur, les couloirs et les salles et dispersèrent les manifestants. Nous pûmes enfin sortir. Le lycée ferma ses portes et il n'y eut à dater de ce jour, plus d'école...

Marinette

Jusqu'au jour de notre départ, durant les mois d'avril et de mai 1962 à Montpensier, éclatèrent les bombes, retentirent concerts de casseroles dans les immeubles, et les explosions de grenades, les plasticages... Des fusillades crépitaient aux alentours, traçant dans la nuit des éclairs fulgurants, les balles perdues venaient s'écraser sur les murs des immeubles. Et nous « dansions devant le buffet » parce qu'il n'y avait plus rien ou presque à manger et que le ravitaillement n'était plus assuré. Nous ne dormions plus, nous vivions confinés dans la terreur et dans l'impossibilité de mener une vie normale.
L'on racontait que les « fellaghas » organisaient des collectes de sang pour soigner leurs blessés et que de nombreuses personnes avaient été enlevées et égorgées comme des

poulets.
La situation générale était si troublée, si inextricable, que nous ne savions plus qui se battait contre qui... Ainsi des Algériens appartenant à diverses tendances, Islamistes révolutionnaires ou même aventuriers en bandes inorganisées et sans objectifs précis, meneurs issus parfois de pays étrangers, se tuaient entre eux, massacraient des villageois, des femmes et des enfants, semaient la terreur aussi bien auprès des populations Algériennes que des « pieds noirs » ou des métropolitains.
Il existait bien déjà à cette époque, une armée régulière, des chefs politiques, une structure gouvernementale provisoire, une administration qui tentait de se mettre en place, mais cela ne rétablissait pas l'ordre et encore moins la paix.
Les Français se déchiraient entre eux. Beaucoup allaient tout perdre de tout ce qui avait été leur vie jusque là, et se livraient à des actes irréfléchis et désespérés. Entre « pathos » et « pieds noirs » durant les semaines qui précédèrent l'indépendance, les relations devinrent explosives. En outre, du fait de l'anarchie qui régnait un peu partout dans le pays, la sécurité des biens et des personnes n'était plus assurée car les forces de police disloquées et mobilisées dans les manifestations contre les agitateurs et les camps retranchés dans les quartiers d'Alger, devenaient inopérantes. Les gens qui avaient des comptes à régler, des haines entre eux, des différends ou des vengeances à assouvir, exprimaient leurs passions, leurs rancoeurs, leur jalousie et se montraient très agressifs.
En dépit de ce contexte évènementiel, nous avions conservé quelques relations avec des amis Algériens à Blida ; madame Erb et deux ou trois camarades de travail de mon père, leur famille, le maire de Blida qui était alors monsieur Beaujard, et l'une des secrétaires de la mairie, Marinette.
Marinette fut la dernière personne que nous pûmes encore inviter un soir chez nous. Nous la reçûmes à dîner dans la salle à manger de notre appartement. A cette occasion ma mère avait pu se procurer un poulet à prix d'or, qu'elle accompagna d'une boîte de petits pois car il nous restait encore quelques conserves alimentaires. Il y eut une panne d'électricité assez longue, ce qui était fréquent en cette période et nous dûmes nous éclairer avec des chandelles et des bougies. Je revois encore Marinette en face de moi, son visage adorable encadré de cheveux blonds si bien coupés et coiffés, très élégante dans une robe de soirée, souriante, enjouée, si drôle et d'une gentillesse émouvante... Nous avions passé là une soirée fort agréable, échangé idées et projets, comme si nous étions étrangers à ce monde de violence et d'évènements dramatiques...
Quelques jours plus tard, nous apprîmes que Marinette avait été tuée, victime d'un attentat perpétré par des Algériens fanatiques. Elle avair eu la tête tranchée à la hache. Je fus terriblement traumatisé par cet assassinat, ne pouvant me faire à l'idée de cette nuque si blanche et si délicate sur laquelle s'était abattu le tranchant d'une hache.

Un barrage et trois types armés

Vers la fin du mois d'avril, Roger fut victime d'un attentat alors qu'il venait tout juste de quitter Baraki en voiture pour se rendre à Blida.
Mireille, sa femme et son ami monsieur Rata avaient déjà quitté l'Algérie et s'étaient établis dans les environs de Marseille, à Fuveau précisément, dans un camp de réfugiés de harkis où ils avaient trouvé tous les deux du travail.
En partant de Baraki, Roger reçut sur le pare-brise de sa voiture un énorme parpaing

rectangulaire jeté par un Arabe, un habitant de Baraki, l'un de ceux à qui Roger avait donné des cours du soir.
Le pare-brise vola en éclats, le parpaing blessa Roger à l'avant bras et lui démit l'épaule. Néanmoins, Roger fonça sans s'arrêter, prit toute la vitesse qu'il put et roula jusqu'à Blida. Nous le vîmes arriver chez nous tout ensanglanté et comme il n'était pas question qu'il retourne à Baraki, monsieur et madame Champion l'hébergèrent dans leur appartement et lui installèrent un lit pliant dans un coin de la salle de séjour.
Le mercredi 2 mai cependant, Roger voulut se rendre à Alger pour voir sa fille Micheline qui se trouvait encore en pension dans un collège de jeunes filles.
Roger envisageait de passer par Baraki afin de récupérer quelques documents et effets personnels dans le bâtiment d'école où il avait habité, avant d'arriver à Alger. Ma mère et moi l'accompagnâmes dans cette expédition hasardeuse et assez risquée.
A l'entrée du village de Baraki, près du bâtiment de l'école, nous fûmes arrêtés devant un barrage constitué de chevaux de frise, de barbelés, d'une camionnette bâchée et de trois énergumènes enturbannés à la mine patibulaire, armés jusqu'aux dents avec fusil mitrailleur, cartouchière, grenades offensives, baïonnette au canon et couteaux effilés accrochés à la ceinture... Nous crûmes ce matin là sous un soleil éclatant dans un ciel totalement bleu, que notre dernière heure était arrivée. Le long du bâtiment de l'école, près de la véranda, un corps était étendu face contre terre. Roger nous dit que ce corps était celui de son collègue adjoint. Nous étions tous les trois, blancs comme des draps sortis de la lessiveuse. L'un des types armés nous fit descendre et aligner à côté de la voiture, pointant vers nous son fusil et les deux autres eurent le même geste. Déjà l'un des types actionnait le cran de sûreté de son fusil. L'un d'entre eux s'approcha de nous, sembla reconnaître Roger, lui demanda en Arabe qui étaient cette femme et ce garçon avec lui.
« Des amis à moi », répondit Roger en Arabe. Ensuite Roger continua de leur parler en Arabe sur un ton qui semblait autoritaire et persuasif, accompagnant ses paroles de gestes et d'expressions visiblement très imagées, avec un certain humour, et cela impressionna les hommes armés. Puis ma mère s'approcha de l'un de ces hommes, le plus jeune, le regarda dans les yeux, lui parla comme s'il était son fils, avança sa main sur le canon de la mitraillette, usa de tout son charme et de toute sa féminité tant et si bien que celui qui devait être leur chef intervint, inspecta la voiture et finalement nous donna l'ordre de faire demi tour et de partir...
Lorsque nous arrivâmes dans le couloir d'entrée du collège de Micheline à Alger, nous fûmes accueillis par deux femmes du personnel de l'intendance et ayant raconté ce qui venait de se passer, l'on nous fit boire de grands bols de café noir afin de nous « remonter »...
Je pensai à ce moment là, à ce que j'avais lu dans la vieille bible de madame Champion, à propos de « miracles » et je me dis alors : « un miracle ça doit bien être comme ça... »